

Yukio Mishima

Une soif d'amour



folio

Yukio Mishima

Une soif d'amour

Traduit de l'anglais par Léo Lack

Gallimard

Titre original :
THIRST FOR LOVE
© Yoko Mishima, 1950.

Originally published, in Japan.
All rights reserved

© Éditions Gallimard, 1982, pour la traduction française

Yukio Mishima (pseudonyme de Kimitake Hiraoka) est né en 1925 à Tokyo. Son œuvre littéraire est aussi diverse qu'abondante : essais, théâtre, romans, nouvelles, récits de voyage. Il a écrit aussi bien des romans populaires qui paraissaient dans la presse à grand tirage que des œuvres littéraires raffinées, et a joué et mis en scène un film qui préfigure sa propre mort.

Il a obtenu les trois grands prix littéraires du Japon. Son grand œuvre est une suite de quatre romans qui porte le titre général de *La mer de la Fertilité*. En novembre 1970, il s'est donné la mort d'une façon spectaculaire, au cours d'un *seppuku*, au terme d'une tentative politique désespérée qui a frappé l'imagination du monde entier.

I

Ce jour-là, Etsuko entra dans le grand magasin de Hankyu et acheta deux paires de socquettes de laine, l'une bleue, l'autre marron. Elles étaient de couleur unie et solide.

Elle s'était rendue à Osaka et avait fait ses derniers achats dans ce magasin de Hankyu, la dernière station. Il ne lui restait plus qu'à rebrousser chemin et prendre le train pour rentrer chez elle. Elle ne s'offrirait même pas une tasse de thé, et moins encore un repas. Etsuko détestait par-dessus tout la cohue de la ville.

Si elle en avait envie, elle n'aurait qu'à descendre les escaliers conduisant au terminus d'Umeda pour gagner Shinsaibashi ou Dotonbori par le métro. Ou si, en quittant le magasin, elle traversait le carrefour où les cireurs, alignés, criaient : « Faites briller vos chaussures ! », elle se trouverait sur la plage de la ville, balayée par le flot des marées.

Osaka inspirait à Etsuko, née et élevée à Tokyo, une terreur irraisonnée. C'était une ville de magnats du commerce, de vagabonds, d'industriels, d'agents de change, de prostituées, de trafiquants d'opium, d'employés de bureau, de camelots, de banquiers, de fonctionnaires, de chanteurs populaires de gidayu, de femmes entretenues, de petits épargnants, de journalistes, d'artistes de music-hall, de barmaids, de cireurs de chaussures. Mais ce n'était pas là ce qu'Etsuko redoutait le plus. N'était-ce rien d'autre que la vie elle-même ? La vie, cette mer complexe, illimitée, pleine d'un assortiment d'épaves flottantes, roulant de violentes et capricieuses vagues dont les verts et les bleus, cependant, restaient toujours limpides.

Etsuko ouvrit son sac en toile pour y enfouir les socquettes. Un éclair illumina les fenêtres ouvertes. Il fut suivi d'un solennel coup de tonnerre qui fit vibrer les rayons de verre du magasin.

Le vent s'engouffra à l'intérieur et renversa un petit écriteau qui indiquait « Affaires Spéciales ». Des employés coururent fermer les fenêtres. Le magasin s'assombrit. Les lumières, qui restaient allumées dans la journée, parurent soudain briller davantage. La pluie ne tombait pas encore.

Etsuko passa la main dans la poignée de son sac. Le bambou recourbé lui érafla l'avant-bras tandis qu'elle portait ses mains à son visage. Ses joues étaient très chaudes. Cela lui arrivait souvent sans raison. Ce n'était le symptôme d'aucune maladie, mais, tout à coup, ses joues devenaient brûlantes. Bien que petites, ses mains étaient calleuses et bronzées, et leur petitesse même les faisait paraître plus rudes. Elles lui grattaient les joues, intensifiant la sensation de brûlure.

Etsuko eut soudain l'impression qu'elle pouvait faire n'importe quoi : traverser un carrefour, par exemple, et, comme si elle s'élançait d'un tremplin, plonger au beau milieu de toutes ces rues. Méditant là-dessus, son regard tomba sur la foule qui se pressait dans les rayons parmi les multitudes d'articles et elle s'abandonna un moment à une rêverie. Ses rêves n'avaient trait qu'à des choses heureuses. Le malheur l'effrayait.

D'où lui vint ce courage ? Le tonnerre ? Les socquettes qu'elle venait d'acheter ? Etsuko fendit la foule et se hâta vers les escaliers. Parvenue au rez-de-chaussée, elle s'approcha du guichet des billets.

Elle regarda au-dehors. Au bout de quelques instants, la pluie s'était transformée en averse. Les trottoirs étaient déjà mouillés comme s'il pleuvait depuis des heures. La pluie rejaillissait sur les pavés.

Etsuko se dirigea vers l'une des issues. Elle avait retrouvé son calme et se détendit en marchant. Elle était lasse et quelque peu étourdie. Elle n'avait pas de parapluie et ne pouvait sortir. Non, ce n'était pas ça. Sortir n'était plus nécessaire.

Elle demeura près de la porte et regarda la rangée de boutiques de l'autre côté de la rue, au-delà des rails du tramway, des feux de circulation et de la chaussée qui disparaissait si rapidement sous la pluie, dont les éclaboussures atteignaient même l'endroit où elle se trouvait, mouillant le bas de son kimono. Dans l'encadrement de la porte, les gens étaient bruyants. Un homme arriva jusqu'à elle en courant, abritant sa tête sous une petite valise. Une femme vêtue à l'européenne entra précipitamment, se couvrant la tête d'un foulard. On eût dit qu'ils étaient venus rejoindre Etsuko, la seule à n'être pas trempée.

Elle était entourée d'hommes et de femmes qui pouvaient être des bureaucrates, tous dégouttant de pluie. Ils maugréaient, plaisantaient, jetaient un regard de soulagement sur l'averse à laquelle ils venaient d'échapper. Pendant un certain temps, ils contemplèrent en silence le ciel chargé d'eau. Seul le visage d'Etsuko était sec.

De l'infini, la pluie se déversait à torrents et paraissait irrépressible. Le tonnerre allait s'éloignant, mais le bruit de l'averse était assourdissant et figeait le cœur. Les coups de klaxon et les braillements du haut-parleur de la gare eux-mêmes ne pouvaient rivaliser avec le fracas de la pluie.

Etsuko quitta le groupe qui attendait la fin de l'ondée pour prendre place à la silencieuse et longue queue qui s'était formée devant le guichet.

La gare d'Okamachi, sur la ligne Hankyu-Takarazuka, est à trente ou quarante minutes de la gare centrale d'Umeda, à Osaka. Les express ne s'y arrêtent pas. Maïden, où habitait Etsuko, était une banlieue de la ville de Toyonaka, dont la population avait doublé après la guerre. Elle était devenue le refuge de nombreux sans-abri, victimes des bombardements d'Osaka. Certains autres étaient attirés vers la ville par les bâtiments construits pour l'administration départementale. Maïden était rattachée à la préfecture d'Osaka. Ce n'était pas, à proprement parler, la campagne.

Cependant, si l'on voulait acheter quelque article spécial et à meilleur marché, il fallait aller à Osaka et perdre plus d'une heure. Ce jour-là, veille de l'équinoxe d'automne, Etsuko avait eu l'intention d'acheter un pamplemousse, fruit préféré de son défunt mari, pour l'apporter en offrande à son autel. Malheureusement, il n'en restait plus au rayon des fruits du grand magasin. Elle n'avait pas envie d'en chercher ailleurs, mais, poussée par un remords de conscience ou quelque autre obscure impulsion, elle avait été sur le point de gagner la rue lorsque la pluie l'en avait empêchée. C'était tout. Rien d'autre n'importait.

Etsuko prit le train de Takarazuka et s'assit. Au-dehors, la pluie semblait ne devoir jamais s'arrêter. Une odeur d'imprimerie qui émanait d'un journal du soir qu'un voyageur déployait devant elle la tira de sa rêverie. Elle regarda furtivement autour d'elle. Il n'y avait rien de particulier à voir.

Le sifflet du chef de train déchira l'air. Le convoi s'ébranla avec un grincement pareil à celui de lourdes chaînes entrechoquées et se mit à rouler. Cette manœuvre monotone se répéterait de station en station tandis que le train roulait en prenant son temps.

La pluie cessa. Etsuko tourna la tête et regarda les rayons du soleil filtrer à travers une éclaircie dans les nuages pour se poser, comme une main blanche et sans force, sur les pâtés d'immeubles de la banlieue d'Osaka.

La démarche d'Etsuko évoquait celle d'une femme enceinte. Elle se mouvait avec une indolence outrée. Elle ne s'en rendait pas compte et il n'y avait personne qui pût le lui faire remarquer ; tout comme un écriteau qu'un espiègle garnement eût subrepticement accroché dans le dos d'un camarade, cette allure était, à son insu, son trait distinctif.

Elle quitta la gare d'Okamachi, dépassa la porte du temple shintoïste Hachiman, longea les rues animées de la petite ville et parvint à l'endroit où les maisons étaient moins nombreuses. Elle pressait si peu le pas que le crépuscule tombait déjà.

Les pâtés d'immeubles de l'administration départementale étaient déjà éclairés. Ces centaines de blocs, de construction identique, reflétaient la même vie, la même petitesse, la même pauvreté. Le chemin qui traversait ce quartier sordide offrait un raccourci, mais Etsuko l'évitait toujours. On pouvait voir aisément à l'intérieur de ces logis, chacun d'eux avec son armoire bon marché, sa table basse, son poste de radio, ses coussins de parquet en mousseline, sa chère frugale, dont on pouvait parfois distinguer les reliefs, et toute cette buée ! Tout cela l'irritait. Elle n'avait pas le cœur de regarder la pauvreté en face et ne pouvait imaginer que le bonheur.

Le chemin allait s'assombrissant. Les insectes commencèrent à chanter. Ça et là, les flaques d'eau réfléchissaient les dernières lueurs du crépuscule. De chaque côté de la route, s'étendaient les champs de riz, dont la surface apparaissait tour à tour sombre et claire dans la brise humide.

Etsuko s'engagea dans l'un de ces mornes chemins que l'on rencontre à la campagne pour gagner un sentier qui serpentait près d'un petit ruisseau. Elle se trouvait maintenant dans le territoire de Maïden. Entre le ruisseau et le sentier, il y avait un fourré de bambous, dans une brèche duquel on découvrait un pont de bois qui enjambait le ruisseau. Etsuko traversa le pont, passa devant la maison de son ancien fermier et, franchissant un bouquet d'érables et d'arbres fruitiers, gravit un perron de pierre arrondi bordé de théiers et ouvrit la porte à coulisse de la maison de Sugimoto. Au premier coup d'œil, elle paraissait somptueuse, bien que son propriétaire eût trouvé bon d'employer du bois bon marché dans les endroits où il était dissimulé.

De la chambre du fond, fusaient les rires des enfants d'Asako, la belle-sœur d'Etsuko.

« Ces enfants sont toujours en train de rire, se dit Etsuko. Qu'est-ce qui peut bien les faire rire ainsi ? S'il est une chose que je ne puis supporter, c'est bien un rire aussi

impudent ! » Les pensées d'Etsuko ne répondaient à aucune intention particulière. Elle posa son sac sur le seuil.

*

Yakichi Sugimoto avait acheté cette propriété d'environ trois cent trente ares en 1934, cinq ans avant de prendre sa retraite et de quitter la Compagnie des navires marchands du Kansai.

Né dans la banlieue de Tokyo et fils d'un fermier, il était parvenu à faire ses études au collège. Après avoir obtenu sa licence, il avait été engagé par la Compagnie des navires marchands du Kansai et affecté au siège social, alors à Dojima. Il épousa une jeune fille de Tokyo et, bien qu'habitant Osaka, fit étudier ses trois fils à Tokyo. En 1934, il devint directeur général de la compagnie et, en 1938, président. L'année suivante, il prit sa retraite.

Lorsqu'il lui advint d'aller avec sa femme sur la tombe d'un vieil ami dans le nouveau cimetière municipal, l'Enceinte sacrée Hattori, Sugimoto fut captivé par les ondulations du paysage. Lorsqu'il s'informa de l'endroit, il entendit pour la première fois le nom de Maiden. Il choisit un terrain en pente planté de châtaigniers et de bambous et agrémenté de vergers. En 1935, il y fit construire une petite villa et, en même temps, chargea un jardinier de la culture des arbres fruitiers.

Mais cette vie à la villa n'était nullement ce que sa femme et ses fils avaient escompté en matière de loisir.

De fait, ce n'était pour eux que le lieu où Yakichi pouvait emmener sa famille en voiture pour passer le week-end hors d'Osaka, jouir du soleil et se laisser aller à un penchant pour la vie rurale. Le fils aîné de Yakichi, Kensuké, un dilettante indolent, s'opposait de toutes ses forces à la lubie de son père, plein d'une saine énergie ; mais, tout en la détestant cordialement, il se trouvait contraint, à contrecœur, comme à l'ordinaire, de se joindre à ses frères dans les travaux de jardinage.

À cette époque, parmi les hommes d'affaires d'Osaka, il s'en trouvait beaucoup qui aimaient la terre, mais, à cause de leur avarice innée et de leur pessimisme, étaient peu enclins à acheter des villas sur les rivages recherchés et dans les stations thermales et faisaient construire des maisons de campagne dans les montagnes, où le terrain est moins cher et les relations sociales moins onéreuses.

Lorsque Yakichi Sugimoto prit sa retraite, Maiden devint le centre de son activité. Il se peut fort bien que ce nom de Maiden vienne de *mai*, riz, et de *den*, champ, et signifie « champ de riz ». De toute évidence, dans les temps anciens, la mer recouvrait la région, car le sol y est très fertile. Yakichi put planter sur ses terres divers légumes et arbres fruitiers. Le métayer et sa famille, ainsi que trois jardiniers, étaient d'un grand secours pour cet amateur de culture, et, au bout de quelques années, les pêches de Sugimoto devinrent très estimées sur les marchés urbains.

Yakichi ignore les années de guerre. C'était une forme de dédain particulière. Les gens de la ville, constatait-il, devaient vivre de maigres rations et acheter très cher du riz au marché noir parce qu'ils avaient manqué de prévoyance. Mais la prévoyance dont il avait fait preuve lui permettait de vivre tranquillement et de suffire à ses propres besoins. Il

ramenait tout à la doctrine de la prévoyance. Même sa retraite prématurée semblait avoir été calculée, et il paraissait avoir échappé au malaise et à l'ennui, pareils à ceux de l'emprisonnement, dont souffraient maints autres administrateurs retraités.

Il raillait les militaires avec les sarcasmes mi-sérieux d'un homme qui n'a pas de griefs personnels. Ces sarcasmes devinrent plus amers lorsque sa femme mourut d'une pneumonie après avoir absorbé un produit pharmaceutique récemment adopté par le corps médical. Yakichi avait obtenu ce médicament d'un ami qui était dans l'armée et se trouvait au quartier général d'Osaka. Le médicament, disait Yakichi, n'avait eu d'autre effet bénéfique que de tuer sa femme.

Il labourait, il semait. Le sang paysan se réveillait en lui et son amour de la terre devint une passion. Maintenant que ni sa femme ni la société ne le voyaient, il allait jusqu'à se moucher entre ses doigts. Dans toutes les fibres de son corps vieillissant, un corps qui avait subi la contrainte des bretelles et des gilets ornés d'une chaîne d'or, se révélait la vigoureuse charpente d'un paysan. Sa personne autrefois extrêmement soignée faisait place à l'aspect d'un fermier. Si ses anciens subordonnés avaient pu le voir à présent, ils eussent reconnu que les sourcils froncés et les yeux furibonds qui les avaient jadis terrorisés n'étaient que des traits qui caractérisaient généralement les vieux paysans.

On eût dit que Yakichi était pour la première fois propriétaire d'une terre. Auparavant, il avait possédé un terrain à bâtir, mais il n'avait représenté pour lui absolument rien d'autre. Maintenant, c'était une terre. Cet instinct qui le poussait à croire que le mot « propriété » n'avait de sens que si l'objet possédé était une terre se réveillait en lui. Il lui semblait que, pour la première fois, sa vie se réalisait de façon précise et tangible. Il lui apparaissait maintenant que, jeune homme, le mépris qu'il avait éprouvé pour son père et son grand père était entièrement dû au fait qu'ils ne possédaient pas un pouce de terrain. Avec une ferveur qui n'était rien d'autre qu'une soif de revanche, Yakichi fit construire un tombeau de famille ridiculement coûteux dans un temple Bodaï de sa province natale. Il ne se doutait guère alors que Ryosuké, son fils cadet, serait le premier à y être enterré. Sinon, il eût pu tout aussi bien acheter une concession dans l'Enceinte sacrée Hattori.

Lors de leurs visites peu fréquentes à Osaka, les fils de Yakichi, Kensuké, l'aîné, Ryosuké, le deuxième, et Yusuké, le plus jeune, étaient déconcertés par les changements qu'ils constataient chez leur père. L'image qu'ils s'en faisaient était plus ou moins celle qu'avait entretenue avec soin leur mère disparue.

Élevée dans les milieux affreusement bourgeois de Tokyo, elle avait exigé de son mari qu'il se comportât comme un membre de la haute société. Jusqu'à la mort de sa femme, il ne lui était permis ni de se moucher entre ses doigts, ni de se curer le nez devant les gens, ni de faire claquer sa langue en prenant son potage, ni d'expectorer des grailons dans les cendres du feu de bois, mauvaises habitudes que la société, en toute magnanimité, peut tolérer chez un héros.

Aux yeux de ses fils, la transformation de Yakichi était pitoyable et pénible. On eût dit qu'il avait retrouvé son ardeur du temps où il était directeur général de la Compagnie des navires marchands du Kansai, mais sans la souplesse de l'homme d'affaires, ne laissant que l'homme arrivé par lui-même et sous son plus mauvais jour. Sa voix était celle d'un fermier aux trousses d'un pilleur de vergers.

Un buste en bronze de Yakichi trônait dans un grand salon où se trouvait également son portrait, peint à l'huile par un peintre en renom des cercles artistiques du Kansai. Buste et portrait étaient aussi solennels que les photographies des présidents successifs d'une compagnie figurant dans les volumineux recueils édités pour célébrer le cinquantenaire d'importantes sociétés japonaises.

L'opiniâtreté et la fierté pleine d'ostentation du buste, restées intactes chez ce vieux paysan, étaient ce que ses fils trouvaient pitoyable. Les propos qu'il tenait sur les militaires exprimaient l'âpre arrogance du démagogue campagnard. Les innocents villageois voyaient en ses paroles la preuve de son patriotisme et ne l'en estimaient que mieux.

Par une ironie du sort, ce fut le fils aîné, Kensuké, qui jugeait son père insupportable, qui fut amené le premier à vivre auprès de lui. Bien que son asthme chronique lui permît d'échapper au service actif, il ne pouvait l'exempter du service volontaire, devoir qu'il prit l'initiative de choisir en se faisant octroyer par son père un emploi au bureau de poste de Maïden. Il emménagea à la villa, accompagné de sa femme, et il paraissait inévitable que des frictions en résulteraient, mais Kensuké éludait aisément le despotisme de son père. Il y excellait grâce à son cynisme.

Comme la guerre allait s'amplifiant, les trois jardiniers furent appelés sous les drapeaux, mais l'un d'entre eux, un jeune homme de la préfecture d'Hiroshima, s'arrangea pour que son plus jeune frère, qui sortait tout juste de l'école primaire, prît sa place. Cet adolescent, nommé Saburo, avait été élevé par sa mère dans le culte Tenri. Lors des grandes fêtes religieuses d'avril et d'octobre, il allait retrouver sa mère et, vêtu d'une veste blanche au dos de laquelle était inscrit le mot *Tenri*, il allait faire ses dévotions au Temple principal.

*

Etsuko déposa son sac sur le seuil et parut écouter un moment avant de jeter un regard circulaire dans la pièce obscure. Mais, entendant mieux maintenant, elle se rendit compte que l'enfant ne riait pas, mais pleurait dans la chambre assombrie et déserte. Asako devait l'y avoir laissé pour aller faire la cuisine. C'était la femme de Yusuké, qui n'était pas encore rentré de Sibérie. Elle était venue là avec ses deux enfants au printemps de 1948, exactement un an avant que Yakichi n'eût demandé à Etsuko, devenue veuve, de se joindre à eux.

Etsuko se dirigea vers sa chambre, mais, comme elle en approchait, elle fut surprise de voir une lumière filtrer au-dessus du panneau mobile. Elle ne se rappelait pas avoir laissé de lampe allumée.

Elle ouvrit la porte coulissante. Yakichi, assis devant le bureau, était absorbé dans une lecture. Il parut troublé lorsque, levant les yeux, il aperçut sa belle-fille. Etsuko se rendit compte que le recueil à dos de cuir rouge qu'il venait de lire était son journal.

— Me voici rentrée, dit-elle d'une voix claire et gaie.

Son attitude et sa réaction étaient absolument différentes de ce que l'on eût pu escompter. Sa voix, ses mouvements étaient aussi alertes que ceux d'une jeune fille. Cette femme sans mari était un être humain avec lequel il fallait compter.

— Sois la bienvenue. Tu rentres tard, n'est-ce pas ? dit Yakichi, qui, plus honnêtement, eût pu dire : « Tu rentres trop tôt. »

Puis il ajouta :

— Je meurs de faim. En t'attendant, j'ai emprunté ton livre.

Le volume qu'il tenait était un roman qu'il avait substitué au journal. C'était une œuvre traduite que Kensuké avait prêtée à Etsuko.

— Il est très difficile pour moi, poursuivit-il. Je n'en ai pas compris un traître mot.

Yakichi portait les vieux knickerbockers avec lesquels il travaillait dans les champs, une chemise militaire et un vieux gilet venant de l'un de ses anciens costumes de ville. Il s'habillait ainsi depuis longtemps, mais l'humilité presque servile avec laquelle il se comportait était un changement radical de son attitude pendant la guerre, époque à laquelle Etsuko ne l'avait pas connu. Il y avait également son déclin physique, un manque de force dans son regard. Ses lèvres, autrefois orgueilleusement closes, semblaient avoir perdu la faculté de se refermer tout à fait. Lorsqu'il parlait, des filets de salive apparaissaient aux coins de sa bouche.

— Il n'y avait nulle part de pamplemousses, dit-elle. J'en ai cherché partout, mais n'ai pu en trouver un seul.

— Quel dommage !

Etsuko se laissa tomber à genoux sur la natte et glissa une main dans sa large ceinture. Comme une serre, son corps, moite après la marche, avait emprisonné la chaleur. Elle sentait la sueur couler sur sa poitrine. C'était une sueur abondante et froide, tout comme lorsqu'on transpire dans son sommeil. Elle l'envahissait toute et l'air paraissait chargé de son odeur.

Tout son corps semblait enserré par quelque chose de vaguement incommodant. Puis elle s'assit tout à coup sur la natte. Quelqu'un qui ne l'eût pas bien connue eût fort bien pu se méprendre sur l'attitude que prenait son corps à de tels moments. Yakichi l'avait souvent interprétée comme une tentative de séduction. Mais cela ne survenait que lorsqu'une fatigue extrême l'accablait. Yakichi avait compris qu'à de tels moments il n'était guère avisé de lui faire des avances.

Elle ôta ses chaussettes. Elles étaient souillées de boue et les semelles toutes grises. Yakichi s'efforça de trouver quelque chose à dire. Finalement, il proféra :

— Elles sont sales, n'est-ce pas ?

— Oui, les chemins sont très mauvais.

— C'était une belle averse. A-t-il plu aussi à Osaka ?

— Oui, pendant que je faisais mes achats à Hankyu.

Etsuko entendait encore le bruit assourdissant de la pluie. Tout l'univers avait semblé s'être changé en eau sous ce ciel orageux.

Etsuko ne prononça plus un mot. Cette pièce était tout ce qu'elle avait. Elle se mit à changer de kimono, ignorant la présence de Yakichi. Le courant électrique était faible et

l'ampoule ne donnait qu'une maigre lumière. Yakichi restait sans mot dire et Etsuko se mouvait sans parler. Le seul bruit qu'on entendît était le crissement de la ceinture de soie que l'on déroulait, pareil au menu cri aigu d'une créature vivante.

Il fut impossible à Yakichi de demeurer plus longtemps silencieux. Il avait conscience du muet reproche d'Etsuko. Il la pria de se presser pour le dîner et se dirigea vers sa chambre, de l'autre côté du couloir.

Etsuko noua sa ceinture de tous les jours et alla jusqu'au bureau. Maintenant d'une main la ceinture derrière son dos, elle feuilleta, de l'autre main, les pages de son journal. Un petit sourire amer effleura ses lèvres.

« Père ne sait pas que c'est là un faux journal, se dit-elle. Personne ne sait que c'est un faux journal. Personne ne saurait imaginer à quel point on peut mentir sur ses sentiments. »

Elle ouvrit le journal à la page de la veille et se mit à lire.

21 septembre (mercredi).

Rien n'est survenu de toute la journée. La chaleur était insupportable. Le jardin était plein du bruit des insectes. Dans la matinée, je suis allée au centre de distribution du village pour acheter notre ration de *miso* (1). L'enfant des gens qui tiennent le centre de distribution a attrapé une pneumonie, mais il a été sauvé par la pénicilline. Il semble aller mieux. Cela ne me concerne en rien, mais je me sens soulagée.

Quand on vit à la campagne, il faut avoir un cœur simple. Je m'y suis efforcée et cela m'a mûrie. Je ne m'ennuie pas. Absolument pas. Je ne m'ennuie jamais. Je comprends maintenant l'agréable sentiment de paix qu'éprouve un cultivateur lorsqu'il a terminé sa tâche dans les champs. Je suis entourée de la généreuse affection de Père. J'ai l'impression d'avoir retrouvé mon adolescence.

En ce monde, il suffit d'avoir un cœur simple, un esprit sans détours. Rien d'autre, je crois, n'est nécessaire. En ce monde, seuls les gens qui travaillent et mènent une vie active sont nécessaires. Dans le marécage des villes, la complexité des sentiments auxquels le cœur est soumis détruit la vie.

J'ai des callosités sur les mains. Père m'en félicite. Ce sont des mains vraiment humaines. Je ne me mets plus en colère. Je ne me sens plus déprimée. Ce terrible souvenir, celui de la mort de mon mari, ne me tourmente plus si fort. Apaisé par les doux rayons du soleil automnal, mon cœur devient indulgent. Je suis pleine de gratitude pour tout ce que je vois.

Je pense à S. Elle est dans la même situation que moi. Elle est devenue la compagne de mon cœur. Elle a perdu son mari, elle aussi. Quand je pense à son malheur, je suis consolée. C'est une veuve au cœur vraiment simple, bon et pur, et elle aura certainement l'occasion de se remarier. Auparavant, j'aimerais m'entretenir longuement avec elle, mais, Tokyo étant si loin d'ici, cela me sera sûrement refusé. Si elle m'écrivait au moins une fois, j'en serais heureuse, mais...

« L'initiale est la même, se dit-elle, mais puisque j'en ai fait une femme, personne ne saura. Le nom de S. revient trop souvent, mais il n'y a pas lieu de s'en inquiéter. Il n'y a aucune preuve, après tout. Pour moi, c'est là un faux journal, mais nul être humain ne peut être assez honnête pour devenir complètement faux. »

Elle tenta d'analyser ce qu'elle avait vraiment à l'esprit lorsqu'elle avait, pour la première fois, consigné ces hypocrisies. Puis elle les rétablit mentalement.

« Même si je les récrivais, pensa-t-elle, il n'y a aucune raison de croire que cela exprimerait mes vrais sentiments. »

Tout en raisonnant ainsi, elle rectifia ce passage de son journal :

21 septembre (mercredi).

Une autre journée pénible a pris fin. Comment ai-je pu arriver au bout d'un tel jour est pour moi un mystère. Dans la matinée, je suis allée au centre de distribution pour acheter notre ration de *miso*.

L'enfant des gens qui tiennent le centre de distribution a attrapé une pneumonie, mais il a été sauvé par la pénicilline. Il semble aller mieux. Quel dommage ! Si l'enfant de cette femme qui dit du mal de moi derrière mon dos était mort, j'en aurais tiré quelque consolation.

Quand on vit à la campagne, il faut avoir un cœur simple. Mais les Sugimoto, avec leur lamentable débilité et leur prétention, rendent la vie à la campagne de plus en plus pénible. J'aime un cœur simple, moi aussi. Je vais même jusqu'à croire qu'il n'y a rien de si beau au monde qu'un cœur simple dans un corps simple. Mais quand je me vois devant le vaste abîme qui sépare un tel cœur du mien, je ne sais que faire. Est-il impossible d'inverser l'avvers et le revers d'une pièce de monnaie ? La solution serait de faire un trou dans une pièce intacte. C'est le suicide.

Il m'arrive parfois d'en être bien près, poussée par une décision de mettre ma vie en jeu. Mon partenaire s'enfuit alors vers quelque lieu lointain. Et c'est ainsi que je me retrouve seule, environnée par l'ennui. Ces callosités sur mes mains... elles sont ridicules.

Etsuko avait néanmoins pour principe que l'on ne doit rien prendre trop au sérieux. Celui qui marche sans souliers finira par se blesser les pieds. Pour marcher, il faut se chauffer, tout comme on a besoin, pour vivre, d'un but précis.

Etsuko tourna distraitement les pages, se parlant à elle-même : « Malgré tout, je suis heureuse. Je suis heureuse. Personne ne peut le nier. Et, avant tout, il n'y a pas de *preuve*. »

Elle se remit à tourner les pages du journal pour en arriver aux feuilles blanches. Elle le continuerait et, finalement, un an de ce journal prendrait fin.

Dans la maisonnée des Sugimoto, on observait, pour les repas, une étrange routine. Il y avait quatre groupes : Kensuké et sa femme occupaient le second étage, Asako et ses

enfants le premier étage, Yakichi et Etsuko une autre partie du premier étage et Miyo et Saburo les chambres des domestiques. Miyo faisait cuire le riz pour tout le monde, mais, pour les autres plats, chaque groupe préparait les siens. C'est à dessein que Yakichi avait décidé d'allouer chaque mois à ses deux fils et à leur famille une petite somme d'argent avec laquelle ils devaient pourvoir aux frais du ménage. Lui seul, estimait-il, n'avait pas à se conformer à un régime aussi frugal. Le fait d'avoir invité Etsuko, qui n'avait où aller après la mort de son mari, à venir chez lui, n'avait d'autre mobile que le désir d'utiliser ses services en tant que cuisinière. Ce n'était rien de plus qu'une impulsion égoïste.

Yakichi gardait pour lui les légumes et les fruits les meilleurs. Lui seul avait le droit de cueillir les châtaignes d'un certain arbre où elles étaient le plus savoureuses et seule Etsuko les partageait avec lui.

Lorsqu'il avait pris la décision d'octroyer à Etsuko ces privilèges, peut-être Yakichi était-il déjà poussé par un certain mobile. Le droit de partager les meilleures châtaignes, les meilleurs raisins, les meilleurs kakis, les meilleures fraises, les meilleures pêches, lui semblait une faveur pour laquelle aucune compensation n'était trop grande.

Les avantages dont Etsuko bénéficiait si peu de temps après son arrivée provoquèrent la jalousie et le ressentiment des autres familles, des suppositions malveillantes, puis des calomnies parfaitement plausibles qui paraissaient n'être pas ignorées de Yakichi et dicter sa conduite. Mais plus les événements confirmaient les soupçons des membres de la famille, plus il leur était difficile de croire ce qu'ils voyaient.

Cette femme dont le mari était mort depuis moins d'un an pouvait-elle accepter volontairement des relations intimes avec son beau-père ? Elle était encore très jeune et pouvait parfaitement se remarier. Pouvait-elle enterrer ainsi volontairement la moitié de sa vie ? Quel profit pouvait-elle escompter en se donnant à ce vieillard qui avait dépassé la soixantaine ? Assurément, elle n'avait pas de parents proches, mais faisait-elle cela « pour manger », comme on agissait de nos jours ?

Toutes ces conjectures dressaient autour d'Etsuko une barrière qui excitait la curiosité. Dans cette enceinte, elle allait et venait avec ennui et lassitude, et pourtant avec un certain abandon, comme un oiseau esseulé qui ne sait pas voler.

Kensuké et sa femme, Chiéko, étaient dans leur appartement du second étage, en train de dîner. Chiéko avait épousé Kensuké par sympathie pour son cynisme. Et comme elle avait des échappatoires, elle pouvait constater l'extraordinaire incapacité de son mari sans souffrir des désillusions de la vie conjugale. Tous deux étaient épris de littérature et montés en graine et s'étaient mariés avec la conviction que rien en ce monde n'est aussi stupide que le mariage. Mais ils pouvaient cependant, assis côte à côte sur leur balcon, lire à voix haute les poèmes en prose de Baudelaire.

— Pauvre Père, dit Kensuké, même à cet âge les ennuis semblent ne pas vous épargner. Je suis passé tout à l'heure devant la chambre d'Etsuko et j'ai remarqué qu'elle était éclairée, bien qu'elle fût sortie, j'en étais sûr. Je suis entré, sans bruit, évidemment, et voici que Père était là, plongé dans la lecture du journal d'Etsuko. Il était si absorbé qu'il ne me savait pas debout derrière lui. Quand je lui ai adressé la parole, il a sursauté de surprise. Puis il a repris son sang-froid et m'a regardé fixement en fronçant les sourcils

avec cette expression qui m’effrayait toujours quand j’étais enfant. Il m’a dit alors : « Si tu dis à Etsuko que j’ai lu son journal, je vous chasserai, ta femme et toi, de cette maison. Compris ? »

— Je me demande ce qui a pu l’inquiéter au sujet d’Etsuko au point de lui faire lire son journal, dit Chiéko.

— Peut-être a-t-il remarqué qu’elle est agitée depuis ces derniers temps, bien que je ne croie pas qu’il se rende compte qu’elle est tombée amoureuse de Saburo. En tout cas, c’est ainsi que je vois les choses. Mais c’est une femme avisée et je ne crois pas qu’elle dévoile son cœur dans un journal.

— Je ne peux admettre que difficilement ce que tu dis à propos de Saburo, mais j’ai un grand respect pour ta faculté d’observation et n’argumenterai pas contre toi. Franchement, c’est Etsuko que je ne comprends pas. Si elle pouvait dire ce qu’elle veut dire et faire ce qu’elle veut faire, nous pourrions l’aider.

— Il y a certaines choses qui ne marchent pas comme elles sont projetées. Et Père a perdu toute sa fierté depuis la venue d’Etsuko, dit Kensuké.

— Sa fierté a disparu depuis la réforme agraire.

— Je crois que tu as raison. Comme fils de métayer, le moment où il a pu se dire : « Je possède de la terre » fut un grand moment. Il se pavanait comme un simple soldat promu caporal. Tout ce que les gens qui ne possédaient pas de terres avaient à faire pour en acquérir était de travailler pendant une trentaine d’années dans une compagnie de navigation, puis devenir le chef de la firme. C’était son étrange formule du succès. Il prenait plaisir à décréter qu’il fallait travailler dur et vivre frugalement.

Après un instant de silence, Kensuké poursuivit :

— Pendant la guerre, il faisait montre d’une grande énergie. Il parlait de Tojo(2) comme d’un vieil ami astucieux qui avait gagné une fortune en Bourse. Je n’étais alors qu’un employé des postes et je l’écoutais humblement. Comme il n’était pas absentéiste, il n’a pas perdu grand-chose de ses terres après la guerre, dans la réforme agraire, mais lorsqu’on permit à un rustre comme Okura, le métayer, de devenir propriétaire pour un prix ridicule, ce fut pour lui un coup terrible. C’est à ce moment qu’il a commencé à dire : « Si j’avais su que les choses en viendraient là, je n’aurais pas travaillé si dur pendant soixante ans ! » Voir cette ribambelle de gens obtenir des terres qu’ils n’avaient pas cultivées lui enlevait sa raison d’être. Bien que tu puisses ne pas le croire, il y a en lui beaucoup du sentimental et il semble vraiment prendre plaisir à l’idée d’être une victime de l’époque. Si, au moment où il était le plus déprimé, on l’avait arrêté comme criminel de guerre et envoyé à Sugamo(3), il aurait pu s’en trouver rajeuni.

— Etsuko a de la chance, dit Chiéko. Elle ne sait pas combien Père était tyrannique. Pourtant, elle est tour à tour heureuse et attristée, mais – laissons la question de Saburo pour ce qu’elle est – je ne comprends pas qu’une femme puisse devenir la maîtresse de son beau-père avant que la période de deuil pour son mari n’ait pris fin.

— Il faut se rendre compte, répondit Kensuké, que c’est une femme simple et faible. Elle est pareille au saule qui ne résiste jamais au vent. Elle se cramponne aveuglément à la notion de la fidélité au point que lorsque celui auquel elle est fidèle a changé, elle est

incapable de le discerner. Poussée par un vent poussiéreux, elle ne s'aperçoit pas que l'homme auquel elle s'accrochait parce qu'il était son mari est devenu un homme différent.

Kensuké était un sceptique qui se vantait de lire dans un être humain comme s'il était transparent.

La nuit tomba et les trois familles continuèrent leur vie séparée.

Asako était occupée avec les enfants. Elle les mit au lit de bonne heure et se coucha auprès d'eux.

Kensuké et sa femme s'abstinrent de descendre. Par la fenêtre, ils pouvaient voir la pente douce de la colline sur laquelle brillaient les lointaines lumières des pâtés d'immeubles municipaux. Ils en étaient séparés par une sombre mer de rizières, en bordure desquelles les lumières paraissaient être celles d'une ville éparpillée le long du rivage d'un îlot. Une imposante activité semblait s'y poursuivre sans fin. On eût pu imaginer qu'il s'y déroulait une calme cérémonie religieuse à laquelle assistait une foule immobile et fervente. On eût pu imaginer tout aussi bien que, dans ce profond silence, un meurtre s'accomplissait sous ces lumières avec une lenteur rituelle. Si Etsuko avait considéré de cette façon ces immeubles ainsi éclairés, elle n'eût pas été tentée de les traiter avec un tel mépris.

De temps à autre, le sifflet du train de Hankyu retentissait, projetant sur les rizières enténébrées son écho pareil aux cris rauques d'une bande de maigres oiseaux nocturnes passant à tire-d'aile. Le sifflet déchirait l'air et le faisait vibrer. C'était le moment de l'année où, si l'on regardait soudain le ciel, on pouvait entrevoir un éclair d'un bleu-vert traversant en silence le ciel nocturne.

Dans la soirée, après le dîner, personne ne se montrait dans les chambres occupées par Yakichi et Etsuko. Il y avait eu un temps où Kensuké venait tuer le temps en bavardant, où Asako faisait une apparition avec les enfants, où tous se réunissaient pour le plaisir d'être ensemble. Mais, peu à peu, Yakichi se montra de moins en moins enclin à jouer le rôle de maître de maison, et ils commencèrent à garder leurs distances. Yakichi ne pouvait supporter de partager avec quiconque la compagnie d'Etsuko.

N'ayant rien de particulier à faire après le dîner, ils jouaient parfois au mah-jong, jeu que Yakichi avait appris à Etsuko. C'était l'unique occasion que Yakichi avait jamais eue de déployer son talent de professeur devant la jeune femme. Ce soir-là, ils étaient assis de nouveau devant le damier.

Perdue dans le plaisir de soulever chaque jeton entre ses doigts et d'en sentir le poids, et fourgonnant constamment avec ceux restés dans la boîte, Etsuko ne quittait jamais des yeux le damier, où son regard s'attachait comme si elle était possédée. Son attitude paraissait témoigner d'une absorption extraordinaire, mais, de fait, elle n'était captivée que par l'ordonnance vide de sens des lignes noires entrecroisées. Yakichi était frappé par la concentration d'Etsuko. Était-elle due au jeu ou à quelque chose d'autre ? Il observait cette jeune femme seule, pleine d'aisance, perdue dans la joie d'une abstraction frivole et dont les lèvres entrouvertes laissaient voir les dents blanches.

Parfois, les jetons qu'elle tenait en main frappaient bruyamment le damier, comme s'ils s'en prenaient à quelque chose. Yakichi observait alors le visage de sa bru et posait doucement ses jetons, comme pour la reprendre.

— Quelle force tu as ! Cela me fait penser au duel entre Musashi Miyamoto et Kojiro Sasaki dans l'île Ganryu.

Derrière Etsuko, des pas se firent entendre dans le couloir. Ils n'avaient pas la légèreté d'un pas de femme, ni la morne lourdeur de celui d'un homme d'âge mûr. C'était le pas élastique d'un corps jeune et ardent qui, dans le couloir obscur, faisait craquer le parquet avec un bruit pareil à un gémissement.

La main d'Etsuko, sur le point de poser un jeton, s'immobilisa. Mais il était essentiel que ses doigts, qui tremblaient malgré elle, pussent tenir fermement le jeton. Elle feignit de réfléchir à celui qu'elle risquerait ensuite. De toute façon, cela ne poserait aucun problème et il était important de ne pas éveiller les soupçons de son beau-père par une trop grande hésitation.

La porte s'ouvrit. Saburo resta agenouillé à l'extérieur et passa la tête dans l'ouverture. Etsuko l'entendit dire : « Bonne nuit, monsieur, bonne nuit, madame. »

— Bonne nuit, grommela Yakichi, se penchant sur le damier pour y placer un jeton.

Etsuko regarda fixement ces vieux doigts raides, laids et noueux. Elle ne répondit rien à Saburo. Elle ne tourna même pas la tête vers la porte, qui se referma. Les pas s'éloignèrent dans la direction opposée, vers la petite chambre orientée à l'ouest, en face de celle de Miyo.

II

Les aboiements des chiens rendent insupportable la nuit à la campagne. Magui, le vieux setter, attaché dans un hangar derrière la maison, dressa les oreilles lorsqu'une bande de chiens sauvages traversa un bocage contigu au verger. Puis il poussa un long et stupide hurlement, comme s'il se plaignait de son emprisonnement et de sa solitude. Les chiens sauvages firent halte dans le fourré de bambous et lui répondirent. Etsuko, qui avait le sommeil léger, s'éveilla.

Elle n'était couchée que depuis une heure. Elle avait encore longtemps à dormir avant le lendemain. Elle se tortura la cervelle pour trouver un espoir qui justifierait ce lendemain. N'importe quel espoir, si mince fût-il, suffirait. Sans cela, qui pourrait vivre jusqu'au matin ? Quelque raccommodage qui reste à faire, des tickets pour le voyage du lendemain, le fond d'une bouteille de saké... il fallait dédier tout cela au lendemain.

Et elle-même, qu'avait-elle à offrir ? Ah, oui, les deux paires de socquettes, l'une bleue et l'autre marron. Elle les donnerait à Saburo et c'était là tout ce que le lendemain signifiait pour elle. Elle n'avait pas l'esprit religieux, et pourtant, comme une femme pieuse, Etsuko trouvait au vide de ses espérances un sens très pur. Elle se raccrochait à ces deux liens fragiles, l'un bleu, l'autre marron. Ils la reliaient à ce ballon gonflé, sombre et mystérieux, qu'était le lendemain et elle ne se souciait pas de savoir où il la mènerait. Ne pas penser était le principe du bonheur d'Etsuko. C'était sa raison d'être.

Elle sentait encore sur tout son corps les doigts tâtonnants de Yakichi, rudes et noueux. Une heure ou deux de sommeil ne suffisaient pas à la libérer de cette sensation. Une femme qui a été caressée par un squelette ne peut jamais oublier cette caresse. C'était une peau nouvelle ajoutée à la sienne : une peau moite, transparente, plus mince que celle d'un papillon sur le point de quitter sa chrysalide. Elle avait l'impression d'avoir été recouverte d'un colorant invisible qui, si elle faisait le moindre mouvement, volerait en éclats lumineux dans les ténèbres.

Elle regarda autour d'elle avec des yeux habitués à l'obscurité. Chose bizarre, Yakichi ne ronflait pas. Sa nuque luisait faiblement, comme le cou d'un poulet déplumé. Seuls le tic-tac de la pendule sur l'étagère et la stridulation des grillons sous le plancher maintenaient cette nuit dans des limites terrestres, sinon elle n'eût pas été de ce monde, cette nuit qui encerclait Etsuko et la figeait de terreur.

Etsuko leva péniblement la tête. La nacre incrustée dans la porte de l'armoire, un meuble de famille, jeta une lueur bleue.

Elle referma les yeux. Le souvenir de l'événement lui revint à l'esprit. Il avait eu lieu six mois plus tôt lorsque, peu de temps après son arrivée, elle avait commencé de se promener seule pour être aussitôt qualifiée d'excentrique par les villageois. Etsuko les ignore et continua ses promenades. C'est alors qu'ils observèrent qu'elle marchait comme si elle était enceinte, d'où ils déduisirent qu'elle avait un passé douteux.

D'un angle de la propriété des Sugimoto, on pouvait voir, de l'autre côté du ruisseau, l'étendue de l'Enceinte sacrée Hattori. Très peu de gens venaient sur les tombes. L'après-midi, sur les larges pentes du cimetière, les pierres tombales innombrables projetaient leur ombre sur le sol. De là, le cimetière, accidenté et entouré de collines boisées, offrait une vue nette et gaie. On voyait parfois le soleil se refléchir sur des parcelles de quartz blanc de certains tombeaux.

Etsuko aimait surtout le large pan de ciel au-dessus du cimetière et le calme de la grande allée qui le traversait. Cette blanche et réconfortante sérénité, mêlée à l'odeur des arbustes et des pousses nouvelles, lui donnait, plus qu'à tout autre moment, l'impression que son âme était à nu.

C'était l'époque où l'on cueillait des simples. Etsuko longeait le ruisseau, emplissant sa manche d'asters et de prêles. À un certain endroit, l'eau du ruisseau avait débordé sur la rive et l'on y trouvait du cresson. Le ruisseau coulait sous un pont et dépassait l'allée bitumée qui, d'Osaka, allait jusqu'à la porte du cimetière.

Etsuko contourna la pelouse de gazon, à l'entrée, et se dirigea vers son allée favorite. Elle s'émerveillait de ce que ce répit lui eût été octroyé, tout comme un sursis à un condamné.

Etsuko dépassa quelques enfants en train de jouer au base-ball. Au bout d'un certain temps, elle parvint à un endroit herbeux où il n'y avait pas encore de monuments funéraires. Il se trouvait à l'intérieur du mur qui longeait le ruisseau. Elle était sur le point de s'asseoir lorsqu'elle remarqua un adolescent couché sur le dos, absorbé dans la lecture d'un livre qu'il tenait au-dessus de son visage. C'était Saburo. Il perçut l'ombre d'Etsuko penchée vers lui et se mit sur son séant.

— Madame, dit-il.

Au même instant, les asters et les prêles glissèrent de la manche d'Etsuko sur le visage de Saburo.

Les changements d'expression du jeune homme donnèrent à Etsuko une sensation de joie claire et fraîche, comme celle que peut procurer une équation aisément résolue. Lorsque les fleurs tombèrent sur son visage, il pensa que c'était une taquinerie et exagéra ses efforts pour échapper à l'avalanche. Puis, à l'expression d'Etsuko, il comprit que c'était accidentel. Il reprit rapidement son sérieux et, avec un air d'excuse, il se leva, puis s'agenouilla pour aider Etsuko à ramasser les fleurs.

Etsuko se souvint lui avoir demandé :

— Que faisais-tu ?

— Je lisais un livre, madame.

En rougissant, il lui avait montré un livre d'aventures.

Sa façon de prononcer le mot « madame » était toute militaire, mais ce garçon de dix-huit ans n'avait pu être soldat. Né à Hiroshima et habitué à entendre le dialecte de l'endroit, il s'efforçait de prendre l'accent ordinaire.

Saburo avoua qu'il était allé acheter la ration de pain et se reposait sur le chemin du retour lorsqu'Etsuko l'avait découvert. Il paraissait vouloir s'insinuer dans ses bonnes grâces plus que se défendre.

— Je ne le dirai à personne, promit Etsuko.

Elle se rappela l'avoir interrogé sur les dommages causés à Hiroshima par la bombe atomique. Sa famille immédiate, avait-il dit, habitait hors la ville, mais toute une famille apparentée avait péri dans le bombardement. Pour Etsuko et Saburo, il ne restait rien d'autre à dire. Saburo n'avait pas la hardiesse de poser des questions.

Etsuko continua de faire appel à ses souvenirs.

« Quand je vis Saburo pour la première fois, je crus qu'il devait avoir au moins vingt ans. Je ne puis me rappeler quel âge il paraissait quand je le vis ainsi étendu sur l'herbe dans l'Enceinte sacrée Hattori. Il était jeune. Sa chemise de coton, toute rapiécée, était largement ouverte. Ses manches étaient retroussées, peut-être pour cacher des poignets effilés. Ses bras étaient admirables, des bras tels que les hommes de la ville n'en ont que bien plus tard. Ils étaient bronzés et le duvet doré qui les couvrait semblait leur donner l'air d'avoir honte de leur maturité. »

Etsuko n'avait pu que le regarder avec reproche. Cette expression ne lui convenait pas, mais elle ne pouvait faire autrement. Bien entendu, se dit-elle, il n'en savait rien et n'avait conscience que de l'ennuyeuse présence d'une femme venant s'ajouter à celle d'un employeur assommant.

Et sa voix ! se rappelait-elle encore. Cette voix un peu nasale, assourdie, mais enfantine ! Ses lentes paroles qui semblaient être arrachées une à une à sa langue peu communicative ! Ces simples paroles qui avaient la saveur des fruits sauvages !

Néanmoins, quand Etsuko le vit le lendemain matin, elle fut à même de le regarder sans le moindre trouble. Aucun reproche, juste un sourire.

C'est bien vrai. Rien n'arrive.

Et voici qu'un jour, un mois environ après son arrivée, Yakichi avait demandé à Etsuko de raccommoder le vieux costume qu'il portait pour travailler dans les champs. Il lui demanda de se hâter et elle ne termina sa besogne que tard dans la soirée. Vers une heure du matin, Yakichi, qui eût dû dormir, entra dans la chambre d'Etsuko. Il loua sa diligence, glissa ses bras dans le veston qui venait d'être réparé, et, pendant un certain temps, fuma sa pipe en silence.

— Dors-tu bien, maintenant ?

— Oui. À la différence de Tokyo, c'est très calme, ici.

— Tu ne dis pas la vérité, déclara-t-il.

— En réalité, je ne dors pas bien du tout, dit Etsuko. Peut-être est-ce trop calme pour moi.

— C'est bien regrettable. Je n'aurais pas dû te faire venir, répondit-il.

Il y avait dans sa voix une pointe du sarcasme de l'ancien directeur de société.

Lorsqu'elle avait accepté l'invitation de Yakichi, Etsuko avait prévu de telles nuits. De fait, elle les avait espérées. Quelques mois plus tôt, elle avait souhaité mourir avec son mari, la mort d'une veuve indienne. La mort sacrificielle qu'elle imaginait était une chose occulte, un suicide commis moins à cause de la disparition de son mari que par jalousie de cette mort. Ce qu'elle désirait n'était pas une mort habituelle, ordinaire, mais une mort lente sur une période de temps prolongée. Ou bien cette jalousie ne cachait-elle pas quelque chose qui lui permît de ne plus jamais éprouver de jalousie ? Derrière ce désir malsain, aussi sordide que le désir de toucher une charogne, n'y avait-il pas une fervente aspiration de possession exclusive, une avidité sans objet ?

La mort de son mari... C'était vers la fin de l'automne. Elle voyait encore nettement le fourgon funéraire s'arrêter devant la porte, derrière l'hôpital des maladies contagieuses. Des porteurs avaient chargé la bière sur leurs épaules. Il y avait une humide odeur d'encens et de moisi dans cette salle mortuaire ornée de lugubres lotus blancs artificiels recouverts d'une épaisse couche de poussière grise. Il y avait là une natte pour ceux qui passaient la nuit à veiller leur mort, ainsi que, pour y étendre le cadavre, une couche dont le cuir s'épluchait. De cette salle mortuaire, sorte de salle d'attente, avec son autel portatif, où se succédaient les tablettes portant le nom des morts et la date du décès, les porteurs transportèrent le cercueil sur la rampe de ciment. L'un des porteurs avait des chaussures de l'armée dont les clous faisaient sur le ciment un bruit pareil à un grincement de dents. La porte s'ouvrit...

Etsuko n'avait jamais vu une telle échappée de soleil, une si émouvante profusion de rayons. En ce début de novembre, cette gerbe jaillissante inondait la salle entière.

Derrière l'hôpital, la porte s'ouvrait sur une étendue plate complètement dévastée par les bombardements. Au loin, le talus de la ligne de chemin de fer centrale était couvert d'herbes sèches. La moitié de la ville était formée de maisons neuves ou en construction ; l'autre moitié, encore en ruine, était abandonnée à la mauvaise herbe, aux ordures et aux objets de rebut. Le soleil de novembre illuminait tout cela. Il faisait briller les poignées des bicyclettes filant le long de la large avenue qui traversait le quartier. Même dans les tas d'ordures des ruines, luisaient des tessons de bouteille. Comme une cascade, le soleil tomba sur le cercueil, puis sur Etsuko.

Le chauffeur du fourgon mortuaire mit le moteur en marche. Etsuko y prit place après le cercueil et baissa les rideaux.

Jusqu'au four crématoire, ses pensées étaient loin de la jalousie et de la mort. Elle ne méditait que sur la lumière qui l'avait éblouie. Ses mains jouaient avec un bouquet de fleurs d'automne posé sur ses genoux. Il y avait des chrysanthèmes, des campanules à grandes fleurs, des cosmos flétris, ayant été cueillis la veille. Le devant de sa robe était saupoudré de pollen jaune.

Qu'éprouvait-elle à ce moment baigné de lumière ? Pensait-elle à la délivrance de la jalousie, des nombreuses nuits sans sommeil, de la fièvre soudaine de son mari, de l'hôpital pour les maladies contagieuses, de ces horribles délires nocturnes, de ces affreuses odeurs, de la mort ?

Etsuko était-elle jalouse de ce que cet air ensoleillé fût une chose de ce monde ? Et en était-il ainsi parce que la jalousie était la seule émotion dont elle fût capable depuis un certain temps ?

Un sentiment de libération devrait s'accompagner d'un sentiment vivifiant de négation, dans lequel la libération elle-même est déniée. Dès qu'un lion captif s'évade de sa cage, il possède un monde plus vaste que celui qui n'a connu que la brousse. Lorsqu'il était captif, il n'existait pour lui que deux mondes : celui de la cage et celui hors de la cage. Maintenant, il est libre. Il rugit. Il attaque les hommes. Il les dévore.

Cependant, il n'est pas encore satisfait, car il n'y a pas de troisième monde qui ne soit ni celui de la cage, ni le monde extérieur. Mais, au fond du cœur, Etsuko ne prenait aucun intérêt à ces choses. Son âme ne connaissait que l'affirmation.

Elle ne pouvait s'empêcher d'éprouver le sentiment que le soleil qui l'avait enveloppée lorsqu'elle avait franchi la porte, derrière l'hôpital, était un révoltant gaspillage commis par le ciel en inondant ainsi la terre sans raison. À la réflexion, elle se sentait beaucoup plus à l'aise dans la demi-lumière du fourgon. Chaque fois que se produisait un cahot, elle entendait un petit bruit dans le cercueil. Peut-être était-ce la pipe de son mari, que l'on avait placée près de lui parce qu'il y tenait beaucoup, qui heurtait la paroi de bois. Il eût fallu l'envelopper dans quelque chose. Etsuko posa la main sur le drap blanc mortuaire à l'endroit d'où venait le bruit et retint son souffle. Le bruit cessa.

Elle écarta un pan du rideau et vit un autre fourgon précédant le sien ralentir et entrer dans une morne cour entourée de bancs et d'un immense bâtiment pourvu d'une salle d'attente. C'était le four crématoire.

Etsuko se rappela plus tard avoir pensé : « Je ne suis pas venue pour faire incinérer mon mari, mais pour incinérer ma jalousie. »

Mais quand les restes de son mari seraient calcinés, sa jalousie serait-elle également consumée ? Sa jalousie était, en un certain sens, un virus communiqué par son mari. Il avait attaqué sa chair, ses nerfs, ses os. Si elle voulait incinérer sa jalousie, il lui fallait suivre le cercueil de son mari jusqu'au plus profond de cette fournaise. Il n'y avait pas d'autre issue.

Pendant les trois jours qui avaient précédé sa maladie, son mari n'était pas rentré à la maison. Il était allé travailler. Il n'était pas homme à être assez accaparé par une aventure de cœur pour s'absenter du bureau une journée entière. Il ne pouvait simplement pas supporter de rentrer chez lui, où Etsuko l'attendait. Elle allait cinq fois par jour jusqu'au téléphone public voisin, mais hésitait à l'appeler. Pourtant, lorsqu'elle le faisait, il répondait toujours au téléphone et ne lui parlait jamais avec brutalité. Mais sa voix caressante, ses excuses et son emploi délibéré de l'accent d'Osaka rappelaient à Etsuko la façon dont il écrasait le bout de sa cigarette dans le cendrier et intensifiaient sa peine. Elle préférait les injures. Bien qu'on eût pu s'attendre à voir ce gros homme proférer aisément des injures, Ryosuké réitérait d'une voix douce ces mêmes promesses qu'il avait depuis longtemps décidé de ne pas tenir. Elle devait abandonner la lutte. Elle eût beaucoup mieux fait de ne pas lui téléphoner.

« ... Il m'est difficile d'en parler d'ici, mais, hier soir, j'ai rencontré un ancien camarade de Ginza. Il m'a d'abord invité à aller chez lui pour jouer au mah-jong. C'est un

haut fonctionnaire du ministère de l'Industrie et du Commerce et je ne pouvais être impoli avec lui. Comment ? Oui, ce soir, je rentre à la maison. Dès que j'aurai fini mon travail... Mais j'ai énormément à faire... Si tu dois préparer le dîner ? Comme tu voudras, ça m'est égal. Si j'ai déjà dîné, je dînerai de nouveau en rentrant. Il faut que je raccroche. M. Kawaji, qui est près de moi, devient jaloux... Oui, je vois. Je comprends. Entendu, à tout à l'heure. » Si vaniteux qu'il fût, Ryosuké affectait devant ses collègues un contentement bourgeois.

Etsuko attendait. Elle attendait encore. Il ne rentrait pas. Était-ce à cause des rares soirées qu'il passait à la maison qu'Etsuko ne le querellait jamais ni ne lui demandait des comptes ? Elle se bornait à regarder son mari avec des yeux pleins de tristesse. Cette expression muette et triste, qui faisait penser aux yeux d'une chienne, irritait Ryosuké. Et ce qu'attendait cette femme... Ryosuké imaginait ces mains tendues comme celles d'une mendicante et évitait le regard de ces yeux avides. Pour lui, cela décelait la crainte et la désolation de l'affreux squelette qu'étaient devenues leurs relations conjugales et le dépouillait des organes vitaux. Il lui tournait le dos, un dos massif et impassible, et feignait de dormir. Une nuit d'été, tandis qu'il sommeillait, il sentit les lèvres de sa femme sur son corps et la frappa. « N'as-tu pas honte ? » dit-il d'une voix ensommeillée et sans plus d'émotion que s'il avait écrasé un moustique.

Depuis lors, il avait pris plaisir à exciter la jalousie de sa femme. Etsuko constatait qu'il achetait des cravates nouvelles. Un matin, il l'appela tandis qu'il se tenait devant la glace et lui demanda de nouer sa cravate. Les doigts d'Etsuko tremblaient de joie et de crainte ; elle semblait n'y pouvoir arriver. Elle y parvint enfin. Ryosuké s'éloigna d'elle avec brusquerie et demanda :

- Comment la trouves-tu ? N'est-ce pas un joli dessin ?
- Oh, je ne l'avais pas remarquée. Elle est neuve, n'est-ce pas ? L'as-tu achetée ?
- Allons donc ! Tu l'as parfaitement remarquée.
- Elle te va bien.
- Sûrement !

Du tiroir du bureau de Ryosuké, passait un mouchoir de femme, comme si on l'avait mis là à dessein. Il empestait un parfum à bon marché. Ce furent ensuite des choses pires, des choses qui emplirent la maison d'une âcre odeur. Etsuko brûla une à une les photographies d'une femme que Ryosuké avait disposées sur son bureau. C'était bien ce qu'avait escompté son mari. « Où sont mes photos ? » avait-il demandé en rentrant. Etsuko se tint devant lui, des comprimés d'arsenic dans une main et un verre d'eau dans l'autre. Il lui fit sauter les comprimés de la main et elle tomba sur une psyché, se coupant le front.

Mais, cette nuit-là, quelle ardeur dans les caresses de son mari ! Capricieux orage d'une seule nuit ! Caricature du bonheur !

Dans la soirée où Etsuko résolut de nouveau de s'empoisonner, son mari rentra à la maison. Deux jours plus tard, il tomba malade. Deux semaines plus tard, il mourut.

— Ma tête ! Ma tête ! Je ne peux pas le supporter, gémit Ryosuké sur le seuil, mais sans entrer.

Etsuko avait décidé de prendre le poison lorsqu'il rentrerait, et voici que son plan était déjoué. Il semblait que son mari fût rentré pour la torturer. Ce soir-là, elle n'éprouvait pas la joie que lui causait à l'ordinaire le retour de son mari, une joie qui l'exaspérait contre elle-même. Posant calmement sa main contre le panneau, elle abaissa son regard sur son mari, assis immobile sur la marche, et éprouva un mouvement de fierté, une fierté dans le succès de la gageure qu'elle n'avait pas tenue et qui avait la mort pour enjeu. Elle ne se rendait pas compte que l'idée de la mort lui était déjà sortie facilement de l'esprit.

— As-tu bu de l'alcool ? demanda-t-elle.

Ryosuké secoua la tête et lui jeta un coup d'œil. Il ne se doutait pas que ses yeux avaient cette même expression, celle d'un chien, qu'il détestait et qui était toujours celle de sa femme. Un regard pesant, fébrile, insistant, comme celui d'un animal qui ignore la maladie qui s'installe en lui. C'était le regard implorant qu'un animal pourrait tourner vers son maître. Peut-être, pour la première fois, Ryosuké avait-il le soupçon qu'une chose inexplicable se produisait en lui. Il était malade, mais la maladie n'est pas seulement la maladie.

Les seize jours qui suivirent furent les plus heureux de la vie d'Etsuko. Combien se ressemblaient ces deux courtes périodes de joie : sa lune de miel et la maladie de son mari ! Elle voyageait maintenant avec lui vers le pays de la mort. Il y avait là, tout comme dans le voyage de noces, la même dépense du cœur et du corps, le même insatiable désir, la même douleur. Son mari était étendu, la poitrine découverte, tourmenté par la fièvre et les cauchemars, habilement manipulé par la mort comme une marionnette et gémissant comme une nouvelle épouse. Dans les derniers jours, le cerveau atteint, il se redressait brusquement, comme s'il faisait de la culture physique, tirait sa langue sèche, découvrait ses dents teintées du sang qui suintait de ses gencives et riait très fort.

Dans leur chambre au second étage de l'hôtel d'Atami, le lendemain de leur première nuit de noces, il avait ri de cette façon. Il avait ouvert la fenêtre pour regarder la pelouse aux ondulations légères. Il y avait là une famille allemande avec un grand lévrier. Le petit garçon de six ans était sur le point d'emmener le chien en promenade lorsque, tout à coup, le chien vit un chat se glisser sous les arbustes et se jeta à sa poursuite. L'enfant oublia de lâcher la laisse et fut traîné sur le dos à travers la pelouse. À cette vue, Ryosuké avait éclaté de rire, un rire franc et joyeux. Découvrant ses dents, il avait ri à gorge déployée. Etsuko ne l'avait jamais vu rire ainsi.

Etsuko avait enfilé ses pantoufles et couru à la fenêtre. Cette lumière éblouissante sur le gazon ! La mer étincelait au-delà du jardin et la pente de la pelouse habilement aménagée semblait rejoindre la plage. Ils étaient descendus dans le hall. Une boîte contenant des dépliants hauts en couleur, publicité d'une agence de voyages, était accrochée à un pilier et surmontée d'un écriteau portant ces mots : « Servez-vous. » Ryosuké en avait pris un et, pendant qu'ils attendaient le petit déjeuner, l'avait adroitement plié pour en faire un petit planeur. Leur table se trouvait près d'une fenêtre donnant sur le jardin. « Regarde », avait-il dit en projetant le planeur vers la mer.

Quelle absurdité ! Ce n'était là qu'un des nombreux artifices qu'il déployait pour plaire aux femmes et s'attirer leurs bonnes grâces. À ce moment, il est vrai, il désirait vraiment plaire à Etsuko. Il avait vraiment envie de faire impression sur cette nouvelle épouse. Quelle fidélité !

Etsuko possédait encore quelque argent. Son père et elle étaient alors les deux seuls membres restants d'une riche et vieille famille dont la lignée remontait à un célèbre général de l'époque des guerres civiles. Leur fortune consistait en titres jalousement conservés. Puis la Seconde Guerre mondiale avait pris fin, l'impôt sur la fortune avait été décrété et son père était mort. L'héritage d'Etsuko s'était trouvé réduit à un paquet d'actions ridiculement mince. Ce matin-là, en tout cas, à l'hôtel d'Atami, tous deux étaient seuls et formaient un vrai couple. La maladie de Ryosuké leur rendait cette solitude et, de façon inattendue, Etsuko jouissait de ce bonheur cruel. Elle y semblait prendre le plus avide et le plus pitoyable plaisir. Les soins qu'elle prodiguait à son mari obligeaient presque les autres à détourner les yeux.

Il fallut plusieurs jours pour diagnostiquer une fièvre typhoïde. Pendant un certain temps, on avait cru qu'il s'agissait d'une grippe particulièrement pernicieuse accompagnée de catarrhe : mal de tête, insomnie, manque total d'appétit. Mais les deux symptômes caractéristiques de la typhoïde, la fièvre qui ne cesse de monter et l'irrégularité du pouls et de la température, n'avaient pas encore fait leur apparition. Durant les deux premiers jours, Ryosuké souffrait de la tête et éprouvait une grande lassitude, mais n'avait pas de fièvre. Le lendemain de son retour à la maison, il n'alla pas au bureau.

Chose bizarre, il passa toute cette journée à ranger tranquillement ses affaires, comme un enfant jouant dans une maison autre que la sienne. Une vague et incompréhensible inquiétude émanait de cette sorte d'engourdissement. Lorsqu'Etsuko entra dans le cabinet de travail de son mari pour lui apporter une tasse de café, elle le trouva étendu de tout son long sur la natte, dans son kimono ordinaire à pois bleus et blancs. Il se mordait les lèvres comme pour vérifier quelque anomalie. Elles n'étaient pas enflées, bien qu'il en eût l'impression.

Lorsqu'il vit Etsuko, il dit :

— Je ne veux pas de café.

Comme elle hésitait, il poursuivit :

— Tourne le nœud de ma ceinture vers le devant. Il me rentre dans le corps et je ne peux pas le supporter. Je le ferais bien moi-même, mais ce n'est pas facile.

Depuis longtemps déjà, Ryosuké n'aimait pas qu'Etsuko le touchât. Il détestait même qu'elle l'aidât à enfiler sa veste. Qu'est-ce qui le faisait agir ainsi aujourd'hui ? Etsuko posa le plateau sur le bureau et s'agenouilla près de lui.

— Que fais-tu ? demanda-t-il. Tu as l'air d'une masseuse.

Elle passa ses mains sous le corps de son mari et les glissa autour de la ceinture à pois. Il ne fit aucun effort pour soulever son corps, appuyant son buste massif sur les mains frêles d'Etsuko. Cela lui faisait mal, mais elle regretta que son intervention n'eût duré que quelques secondes.

— Au lieu de rester étendu ainsi, ne veux-tu pas aller te coucher ? Veux-tu que je fasse ton lit ?

— Laisse-moi tranquille. Je suis très bien ainsi.

— Et ta température ? Elle me paraît plus élevée.

— Elle est la même que tout à l'heure : normale.

Etsuko osa alors quelque chose qui la surprit elle-même. Elle pressa ses lèvres contre le front de son mari pour voir s'il avait de la fièvre. Ryosuké ne disait mot. Ses yeux bougeaient languissamment sous ses paupières closes. La peau grasse et sale de son front... ce front qui perdrait sa faculté de transpirer – effet particulier de la typhoïde – pour devenir sec et brûlant et prendre bientôt la couleur cendrée d'un cadavre.

Le lendemain soir, la température s'éleva rapidement à 39,8°. Il se plaignait d'avoir mal aux reins et à la tête. Il remuait constamment la tête, cherchant un endroit frais sur l'oreiller, souillant la taie de graisse et de pellicules. Cette nuit-là, Etsuko sortit le coussin hydraulique où elle mit de l'eau glacée. Il ne pouvait prendre, et avec difficulté, que des liquides. Elle râpa des pommes et lui en fit boire le jus dans une tasse de malade. Le lendemain matin, le docteur vint et dit qu'il s'agissait d'un simple rhume.

Etsuko s'abandonnait à ses divagations.

« Ainsi, j'ai vu mon mari me revenir enfin, reparaître devant mes yeux, comme si une épave flottante était rejetée devant moi sur la rive. Je me penchai sur la surface de l'eau pour examiner minutieusement cet étrange corps souffrant. Comme la femme d'un pêcheur, j'étais allée chaque jour sur le rivage de la mer. J'avais vécu seule et j'attendais. C'est ainsi que j'ai finalement trouvé ce corps échoué dans l'eau calme, parmi les rochers de la baie. Il respirait encore. L'ai-je tiré tout de suite hors de l'eau ? Non, je ne l'ai pas fait. Avec ferveur, avec passion, avec persévérance, sans me reposer ni dormir, je suis restée penchée au-dessus de l'eau pour le regarder fixement.

« Jusqu'à son dernier souffle, j'ai contemplé ce corps qui respirait encore, complètement immergé, pour voir s'il gémirait encore. Je savais que si je le ressuscitais, cette épave me quitterait. Elle fuirait sans aucun doute avec la marée vers quelque lointain rivage pour ne plus jamais revenir.

« J'apportais à mes soins une passion sans but. Mais qui pourrait savoir ? Qui pourrait savoir que les larmes que j'ai versées sur mon mari pendant ses heures d'agonie étaient le fait de la fin de la passion qui, pour moi, avait illuminé ces heures ? »

Etsuko se rappela le jour où elle avait loué une voiture pour emmener son mari à l'hôpital de Koishikawa, dirigé par un ami, spécialiste des organes internes. Trois jours plus tard, la femme dont elle avait détruit les photographies entra dans la chambre et se heurta à la colère d'Etsuko. Comment avait-elle découvert la chose ? L'avait-elle apprise de l'un des collègues de bureau de Ryosuké ? Mais ceux-ci n'étaient sûrement pas au courant. Peut-être, comme un chien, avait-elle flairé l'odeur de la maladie. Une autre

femme vint trois jours de suite. Puis une autre. Parfois, les deux femmes se trouvaient nez à nez et se jetaient en sortant des regards furibonds.

Etsuko ne voulait pas d'intrusion dans leur île à tous deux. Par un télégramme, elle n'informa la famille de Maïden du danger dans lequel se trouvait Ryosuké que lorsqu'il eut rendu le dernier soupir. Elle se rappelait encore la joie qu'elle avait éprouvée le jour où l'on avait diagnostiqué la maladie de son mari.

Il n'y avait que trois chambres au second étage de ce petit hôpital. Au bout du couloir, une fenêtre donnait sur un morne paysage. Cette odeur de crésol dans le couloir ! Etsuko l'aimait. Chaque fois que son mari sommeillait un peu, elle allait et venait dans le couloir, aspirant cette odeur qu'elle préférait à l'air du dehors. L'action par laquelle ce produit chimique purifiait la mort et la maladie n'était pas pour elle l'action de la mort, mais celle de la vie. Tout comme la brise matinale, elle lui chatouillait agréablement les narines.

Depuis dix jours, la fièvre se maintenait à 40° et Etsuko restait assise au chevet de son mari. Ryosuké était comme un coureur de marathon qui, à la fin de la course, halète et gonfle les narines. Gisant ainsi, son existence était une image du corps humain engagé dans une course de vitesse sur une piste sans fin. Seule Etsuko était là pour l'encourager. « Encore un peu ! Juste encore un peu ! » Ryosuké roulait les yeux. Ses doigts tâtonnaient, cherchant à atteindre la ligne d'arrivée. Mais il ne parvenait à saisir que le bord de la couverture, chaude comme du foin et dégageant l'aigre odeur d'une bête sauvage.

Au cours de sa tournée du matin, le médecin-chef découvrit la poitrine de Ryosuké que soulevait une respiration pénible. Quand le docteur toucha la peau brûlante de fièvre, elle lui donna l'impression qu'elle allait faire jaillir de l'eau chaude. La maladie n'est peut-être, après tout, qu'une accélération de la vie. Quand le médecin appliqua son stéthoscope sur la poitrine du malade, l'ivoire jaune n'y imprima que de légères taches blanches ; puis, çà et là, la peau devint soudain injectée de sang et il s'y forma de petits points rouges.

— Ces points, demanda Etsuko, qu'est-ce donc ?

— Eh bien, dit le docteur d'un ton détaché, mais cordial, c'est la roséole. Je vous expliquerai plus tard.

La consultation terminée, il emmena Etsuko hors de la pièce et dit :

— C'est la fièvre typhoïde. Nous avons enfin le résultat de l'analyse du sang. Où diable Ryosuké a-t-il attrapé ça ? Il dit avoir bu de l'eau d'un puits pendant un voyage d'affaires. Cela pourrait venir de là. Mais ne vous inquiétez pas. Si son cœur peut le supporter, il n'y a pas de problème. Mais c'est un cas assez étrange, de sorte que le diagnostic a été tardif. Aujourd'hui, nous prendrons des mesures pour le transporter dans un hôpital spécialisé. Ici, nous n'avons pas de salles d'isolement.

De ses articulations sèches, le docteur tambourinait sur le mur orné d'un écriteau : « Il est interdit de fumer » et, dans une attitude teintée d'ennui, attendait que cette femme aux yeux cernés et épuisée par toutes ces journées de soins criât quelque chose, implorât : « Docteur, je vous en prie ! N'en dites rien, gardez-le ici ! Si vous déplacez un tel malade, il mourra ! Docteur, une vie humaine importe plus que la loi ! Ne l'envoyez pas à l'hôpital des contagieux ! Essayez de le faire admettre dans une salle d'isolement de l'hôpital

universitaire ! » Avec une courtoise curiosité, il attendait d'Etsuko de tels appels exprimés en phrases banales.

Mais Etsuko ne dit mot.

— Vous êtes fatiguée, n'est-ce pas ? dit le docteur.

— Non, répondit Etsuko sur un ton qui eût pu être jugé héroïque.

Elle n'avait pas peur de la contagion. (C'était là, semblait-il, l'unique raison pour laquelle elle n'avait pas attrapé la typhoïde.) Elle regagna la chaise près de son mari et reprit son ouvrage. L'hiver approchait et elle lui tricotait un chandail. Dans la matinée, la pièce était froide. Elle ôta ses sandales et frotta la plante de ses pieds l'une contre l'autre.

— On sait ce que j'ai, n'est-ce pas ? demanda Ryosuké d'un ton chantant comme celui d'un enfant.

— Oui.

Etsuko se leva dans l'intention d'humecter avec un tampon de coton les lèvres de Ryosuké, sèches et fendillées par la fièvre. Mais elle ne le fit point et pressa sa joue contre celle de son mari. Le visage non rasé du malade brûlait le sien comme du sable chaud.

— Ne t'inquiète pas. Etsuko te guérira sûrement. Ne te préoccupe de rien. Si tu mourais, je mourais, moi aussi. (Qui pourrait la contraindre à tenir cette promesse mensongère ? En tout cas, il n'y avait aucun témoin, pas même Dieu, auquel Etsuko ne croyait pas.) Mais cela n'arrivera pas. Tu guériras à coup sûr.

Etsuko baisa frénétiquement les lèvres rugueuses et maculées de sang de son mari. Le visage de Ryosuké se crispait sous celui de sa femme.

La porte s'entrouvrit légèrement et, ayant entendu le bruit de la poignée, Etsuko abandonna son mari. Une infirmière lui fit signe des yeux et elle sortit dans le couloir, au bout duquel, appuyée contre la fenêtre, attendait une femme en robe longue et manteau de fourrure.

Etsuko avait vu la photographie de cette femme.

Au premier coup d'œil, elle paraissait être eurasienne. Ses dents étaient si jolies qu'elles semblaient fausses et ses narines bien découpées. Le papier cellophane qui enveloppait un bouquet collait à ses ongles rouge vif. Dans l'attitude de la visiteuse, quelque chose de gauche, de contraint, évoquait un animal qui, dressé sur ses pattes de derrière, essaie de marcher. Elle pouvait avoir quarante ans et les rides aux coins de ses yeux démentaient bientôt l'âge de vingt-cinq ans qu'on eût pu lui donner au premier regard.

— Bonjour, madame, dit l'inconnue.

Elle avait un léger accent provincial difficile à discerner. Etsuko voyait en elle une de ces femmes que des hommes stupides doivent trouver exotiques. C'était la femme qui lui avait causé tant de souffrance. Mais il était impossible à Etsuko d'associer sur-le-champ la souffrance passée et la présente personnification de son auteur. Cette souffrance avait déjà mûri – étrange façon d'exprimer la chose ! – au point de devenir quelque chose d'imaginaire, n'ayant aucun rapport avec cette entité concrète. C'était comme une dent arrachée ; elle ne lui faisait plus mal. Tout comme un malade qui s'est tiré de maladies

bénignes affronte un vrai danger, Etsuko trouvait indigne d'elle l'idée que cette femme avait été la cause de ses tourments.

La femme présenta une carte de visite portant le nom d'un homme et dit qu'elle était venue à la place de son mari. Sur la carte, était inscrit le nom du directeur général d'une firme pour laquelle Ryosuké travaillait.

— Il n'est pas autorisé à recevoir des visiteurs, dit Etsuko. On ne laisse entrer personne.

Le regard de la femme s'assombrit.

— Mais mon mari m'a demandé de le voir et de lui dire comment il va.

— Eh bien, voici comment va mon mari : personne ne peut le voir.

— Si je pouvais seulement jeter un coup d'œil sur lui, mon mari serait satisfait.

— Si votre mari était ici, je le laisserais entrer.

— Mais pourquoi mon mari pourrait-il entrer et non moi ? Cela n'a aucun sens. La façon dont vous parlez me donne à croire que vous vous tourmentez au sujet de quelque chose.

— Eh bien, personne ne peut entrer le voir. Cela vous satisfait-il ?

— Je trouve vos propos extraordinaires. Êtes-vous sa femme... la femme de Ryosuké ?

— Je suis la seule femme qui appelle mon mari Ryosuké.

— Je vous en prie ! Voici quelques fleurs. Ce n'est pas grand-chose, mais j'ai pensé qu'elles égayeraient sa chambre.

— Merci.

— Madame Sugimoto, puis-je le voir ? Comment va-t-il ? Il n'est pas gravement malade, n'est-ce pas ?

— Il se peut qu'il vive ou qu'il meure... on ne le sait.

Le ton moqueur d'Etsuko révolta la femme. Passant outre aux convenances, elle dit :

— Eh bien, s'il en est ainsi, je le verrai, que cela vous plaise ou non.

— Venez donc. Prenez la peine d'entrer et faites comme chez vous.

Etsuko se détourna et se dirigea vers la chambre.

— Savez-vous ce qu'a mon mari ?

— Non.

— La typhoïde.

La femme s'arrêta et changea de couleur.

— La typhoïde ? murmura-t-elle.

Cette femme devait être assez fruste. Sa réaction et son air atterré étaient ceux d'une vieille femme qui, apprenant que quelqu'un est atteint de tuberculose, s'écrie : « Dieu nous en préserve ! » Elle eût même pu aller jusqu'à faire le signe de croix ! Cette

maîtresse d'un étranger ! Etsuko ouvrit aimablement la porte. La réaction de la femme et son air alarmé lui faisaient plaisir. Elle rapprocha la chaise du chevet de son mari.

La femme n'avait d'autre choix que d'entrer avec précaution dans la chambre. Etsuko se réjouissait fort de montrer à son mari la nervosité de la visiteuse.

La femme ôta son manteau, mais elle ne savait qu'en faire. Partout pouvaient se trouver des bacilles. Il était également dangereux de le mettre entre les mains d'Etsuko, qui devait certainement vider le bassin de son mari. Il paraissait plus sensé de le garder. Elle le glissa sur ses épaules et, reculant la chaise le plus possible, elle s'assit.

Etsuko transmit à son mari le nom écrit sur la carte. Ryosuké jeta un regard sur la femme, mais ne dit mot. Celle-ci croisa les jambes. Elle était pâle et silencieuse.

Comme si elle était une infirmière, Etsuko se tenait derrière la visiteuse et observait l'expression de son mari. Une soudaine et inquiète pensée lui coupa le souffle. « Et si mon mari n'aimait pas cette femme ? se dit-elle. Toute ma souffrance aura été vaine. Nous nous serons, mon mari et moi, torturés dans un conflit ridicule. Depuis ces dernières années, ma vie n'aura été qu'une lutte dépourvue de sens. Il me faut maintenant trouver dans les yeux de mon mari un signe de son amour pour cette femme, sinon, ce serait intolérable. S'il ne les aime, elle ou les trois femmes auxquelles je n'ai pas permis de le voir, comment, après tout ce qui est arrivé, pourrai-je le supporter ? »

Ryosuké, regardant toujours le plafond, bougea sous le couvre-pieds qui était déjà de travers. Il leva les genoux et le couvre-pieds glissa sur le parquet. La femme se recula un peu, mais sans même prendre la peine d'allonger la main. Etsuko courut remettre le lit en ordre.

Pendant ces quelques secondes, Ryosuké tourna la tête vers la visiteuse. Occupée avec le couvre-pieds, Etsuko ne pouvait les voir. Mais son intuition lui dit que son mari et la femme avaient échangé un clin d'œil, un clin d'œil méprisant pour elle. Cet homme, avec une fièvre ardente, avait souri et fait un clin d'œil à la visiteuse.

Ce n'était pas seulement l'intuition. Elle l'avait plutôt deviné à un mouvement qu'elle avait perçu sur la joue de son mari. Elle éprouva alors un soulagement que ne sauraient comprendre ceux qui jugent selon des notions ordinaires.

Un doux sourire se joua sur le visage non rasé de Ryosuké (avait-il jamais souri de cette façon à Etsuko ?), puis il dit de sa voix chantante :

— Quel dommage que je ne puisse vous transmettre cette maladie ! Vous seriez capable d'y survivre.

— Oh, comment pouvez-vous ! répondit-elle en riant et, pour la première fois, en regardant Etsuko en face.

— Je n'y résisterai pas, reprit Ryosuké.

Il y eut un silence embarrassé. Puis, soudain, la femme eut un rire forcé.

Quelques minutes plus tard, elle s'en alla.

Cette nuit-là, les bacilles gagnèrent le cerveau de Ryosuké.

Dans une salle d'attente du rez-de-chaussée, un poste de radio faisait retentir une bruyante musique de jazz.

— Je ne peux pas supporter ça, gémit Ryosuké, qui avait de violentes pulsations dans la tête. Je suis malade comme un chien et cette radio...

L'ampoule de la lampe avait été recouverte d'un morceau de mousseline pour ne pas éblouir les yeux du malade. Etsuko avait grimpé sur une chaise et noué l'étoffe sans demander l'aide d'une infirmière. La lumière qui filtrait à travers la mousseline avait pour malheureux effet de projeter sur le visage de Ryosuké une ombre verdâtre. Dans cet étrange éclairage, ses yeux injectés de sang semblaient pleins de colère et voilés de larmes.

Etsuko posa son ouvrage et se leva.

— Je vais descendre leur demander de fermer le poste, dit-elle.

Comme elle atteignait la porte, elle entendit derrière elle une plainte terrifiante. Etsuko se retourna. Ryosuké s'était dressé sur son séant et étreignait le couvre-pieds des deux mains, comme un enfant eût pu le faire. Ses yeux regardèrent fixement la porte.

L'infirmière l'entendit et entra dans la pièce. Elle aida Etsuko à recoucher Ryosuké et lui remit les mains sous la couverture. Sans cesser de gémir, le malade se laissa faire. Puis, quelques instants plus tard, il regarda autour de lui et appela :

— Etsuko ! Etsuko !

Entendant son nom, Etsuko se demanda comment il avait pu le choisir parmi tant d'autres. Il semblait obéir moins à sa volonté propre qu'à la sienne. Elle avait l'étrange conviction qu'il prononçait ce nom sur son injonction, comme s'il se conformait à une règle.

— Dis-le encore une fois ! ordonna-t-elle.

L'infirmière était allée chercher le docteur. Etsuko se pencha sur son mari, le prit par les bras et le secoua cruellement. De nouveau, il haleta :

— Etsuko ! Etsuko !

Plus tard dans la nuit, Ryosuké cria indistinctement : « Que c'est noir ! Que c'est noir ! » Puis il se jeta hors du lit et heurta la table, faisant tomber des flacons de médicaments et une cruche, après quoi il piétina sur le verre brisé et se coupa horriblement les pieds. Trois hommes, dont le portier, le maîtrisèrent.

Le lendemain, on lui fit des piqûres calmantes et, étendu sur un brancard, on le porta dans une ambulance. Il était lourd. Il pleuvait. Etsuko l'abrita avec un parapluie de la porte de l'hôpital jusqu'à la grille, où l'attendait l'ambulance.

L'hôpital des contagieux. C'est avec joie qu'Etsuko aperçut cet affreux bâtiment, de l'autre côté du viaduc qui projetait son ombre sur la route à la chaussée raboteuse. Une vie pareille à celle qu'on mène dans une île, une vie dans sa forme idéale, celle à laquelle Etsuko avait toujours aspiré, allait enfin commencer. Personne ne pouvait les suivre là. Personne ne pouvait entrer. Seuls y vivaient ceux qui avaient fait de leur résistance aux microbes leur unique raison d'être. C'était une constante approbation de la vie, une rude

approbation qui ne se souciait guère des apparences. Une approbation de la vie au-delà de la loi et de la moralité, amplifiée et sans cesse réclamée par le délire, l'incontinence, les excréments mêlés de sang, les vomissements, la diarrhée et les odeurs nauséabondes. Tout comme une foule de marchands offrant bruyamment leurs produits au marché, l'air devait, à chaque seconde, s'emplir de ce cri : « Encore vivant ! Encore vivant ! » Cette gare affairée où la vie allait et venait sans fin, où des voyageurs arrivaient et partaient, montaient dans les trains et en descendaient. Cette masse de corps en mouvement, unifiés par leur forme d'existence identique, c'est-à-dire la maladie contagieuse. Là, la valeur de la vie humaine et celle des microbes se réduisaient souvent à la même chose : malade et praticien étaient transformés en microbes, en une vie dépourvue d'objet. La vie n'existait là que pour être affirmée ; aucun désir mesquin n'y était admis. Là régnait le bonheur, le bonheur le plus sujet à décomposition de tous les éléments.

Etsuko vivait là pleinement, au milieu de la mort et des mauvaises odeurs. Son mari souillait souvent son lit et, le lendemain de son arrivée dans le nouvel hôpital, il eut des selles mêlées de sang. L'hémorragie intestinale que l'on redoutait avait commencé.

Bien que la fièvre intense persistât, il ne maigrissait ni ne pâlisait. Sur son lit peu confortable, son corps rosâtre et luisant gisait comme celui d'un bébé. Il n'avait plus la force de bouger. Il restait étendu, apathique, se tenant le ventre des deux mains ou se caressant la poitrine de ses poings fermés. Il passait stupidement ses doigts sous ses narines pour les sentir.

Quant à Etsuko, son existence se résumait dans la fixité de son regard. Ses yeux ne pouvaient plus se fermer, comme une fenêtre laissée ouverte assaillie impitoyablement par le vent et la pluie. Les infirmières s'étonnaient des soins fébriles et passionnés qu'Etsuko prodiguait à ce malade demi-nu qui sentait l'urine, auprès duquel elle ne dormait qu'une heure ou deux par jour. Même alors, elle rêvait que son mari, entraîné dans un abîme, criait son nom, et elle s'éveillait aussitôt.

En dernier ressort, le médecin suggéra une transfusion de sang, tout en donnant à entendre qu'il n'en fallait pas escompter grand-chose. La transfusion eut pour résultat de rendre Ryosuké plus calme et de le faire dormir. Une infirmière entra avec la note. Etsuko sortit avec elle dans le couloir.

Elle y trouva un jeune homme dont le visage au teint brouillé était caché en partie par sa casquette. Il l'ôta dès qu'il aperçut Etsuko et s'inclina en silence. Il avait une plaque chauve au-dessus de l'oreille gauche. Il louchait un peu et son nez était très mince.

— Que désirez-vous ? demanda Etsuko.

Le garçon ne répondit pas et, faisant tourner sa casquette dans ses doigts, il traçait de son pied droit des cercles sur le plancher.

— Oh, ceci ? dit Etsuko, montrant la note.

Le jeune homme acquiesça d'un signe de tête.

Etsuko remarqua la veste sale du garçon qui, ayant reçu son argent, s'en allait, et pensa au sang du jeune homme qui circulait dans le corps de Ryosuké.

« Comme si cela pouvait le sauver ! se dit-elle. Pourquoi prendre le sang de ce garçon pour un homme qui en a trop ? C'est un crime. »

Elle pensa à Ryosuké dans son lit de malade.

« Il serait plus sensé de vendre le surcroît de sang chargé de bacilles de Ryosuké. De le vendre à des gens bien portants. Ryosuké recouvrerait alors la santé et les gens bien portants tomberaient malades. Et la municipalité en aurait pour son argent avec les fonds consacrés à l'hôpital des contagieux. » Mais il ne fallait pas que Ryosuké retrouvât la santé. S'il guérissait, il partirait de nouveau.

Etsuko se rendit compte que ses pensées s'égarèrent. Elle rêvait à demi et était à demi éveillée. Il lui sembla que le soleil s'était soudain couché. Autour d'elle, tout paraissait plongé dans l'ombre. Chaque fenêtre encadrait un ciel crépusculaire, où, sur un fond blanc, couraient des nuages. Etsuko chancela et s'évanouit. C'était un léger accès d'ischémie cérébrale. Les médecins insistèrent pour qu'elle prît un moment de repos. Mais, quatre heures plus tard, une infirmière vint lui dire que Ryosuké se mourait.

Près de l'inhalateur d'oxygène qu'Etsuko tenait devant lui, les lèvres de Ryosuké remuaient comme s'il tentait de dire quelque chose. Quels mots inaudibles pouvaient-elles former dans cet effort désespéré ?

« Je maintenais l'inhalateur de toutes mes forces, au point que mes mains et mes épaules s'engourdissent. J'ai crié d'une voix aiguë : "Qu'on prenne l'inhalateur ! Vite !" L'infirmière accourut et me prit l'appareil des mains.

« En réalité, ce n'était pas la fatigue. J'ai eu peur, tout simplement. J'ai eu peur de ces mots inaudibles qu'articulait mon mari tandis qu'il gisait là, affrontant l'inconnu... Était-ce encore ma jalousie ? Ou était-ce ma crainte de cette jalousie ? Je ne sais. Si j'avais perdu tout contrôle, j'aurais pu hurler : "Meurs ! Meurs donc !"

« Plus avant dans la nuit, son cœur continuait à battre et semblait ne pas vouloir s'arrêter. Les deux médecins ont quitté son chevet et l'un a dit à l'autre : "S'il s'en tire, je n'en serais pas surpris." C'est avec des yeux pleins de haine que je les ai vus s'éloigner. Se pouvait-il, après tout, qu'il survécût ? Cette nuit-là était celle de notre dernière bataille.

« À ce moment, je voyais que le bonheur incertain que je pouvais imaginer pour mon mari et pour moi s'il guérissait et l'absence d'espoir de le voir survivre étaient à peu près la même chose. Il me semblait donc que désormais, à tout moment, je trouverais le bonheur. Mais non ce bonheur incertain ! Il m'était beaucoup plus facile d'envisager la certitude de la mort de mon mari que l'incertitude de sa survivance. Mon espoir de lui voir conserver la vie subsistait et mes prières pour sa disparition revenaient au même. Mais son corps continuait à vivre ! Il me trahirait !

"Il est probablement au moment critique", avait dit le docteur avec espoir. La jalousie s'empara de moi de nouveau. Des larmes tombaient sur ma main droite, qui tenait le visage de Ryosuké. En même temps, ma main gauche cherchait à lui arracher l'inhalateur de la bouche. Près de là, l'infirmière dormait sur une chaise. La pièce devenait de plus en plus froide au fur et à mesure que la nuit s'avancait. Par la fenêtre, je pouvais voir les signaux de la gare de Shinjuku se détacher dans l'obscurité, ainsi que les enseignes

lumineuses. Les coups de sifflet des trains et le bruit des roues se mêlant aux klaxons déchiraient l'air nocturne. Je me couvris les épaules d'un châle de laine pour protéger ma nuque du froid pénétrant.

« Si j'écartais maintenant l'inhalateur, personne ne le saurait. Personne ne le verrait. Je ne croyais qu'au témoignage humain. Pourtant, je n'ai pu le faire. Jusqu'à l'aube, je continuai à tenir l'inhalateur en changeant de main tour à tour. Quelle force m'a retenue ? L'amour ? Non, sûrement pas. Mon amour eût souhaité sa mort. La raison ? Cela non plus. Ma raison se fût contentée de la certitude que personne ne m'avait vue. La poltronnerie ? Non pas. Après tout, je n'avais même pas eu peur de la contagion. Je ne sais encore ce qu'était cette force.

« Mais à l'heure la plus froide avant le lever du jour, je compris qu'aucun acte inconséquent n'était nécessaire. Le ciel pâlisait. Des groupes de nuages attendaient le moment de réfléchir les lumineux rayons de l'aurore, mais tout ce qu'ils pouvaient faire à cette heure matinale était de donner au ciel un air de sévérité. Tout à coup, la respiration de Ryosuké devint tout à fait irrégulière. Comme un bébé repu détourne soudain son visage du sein maternel, il détourna le sien de l'inhalateur, comme si le fil qui le retenait encore à la vie avait été coupé. Je n'éprouvai aucune surprise. Je posai l'inhalateur près de lui sur l'oreiller et pris dans ma ceinture un miroir à main. C'était un souvenir de ma mère, morte quand j'étais jeune. C'était un miroir démodé, encadré de brocart rouge. Je l'approchai de la bouche de mon mari. Le verre ne s'embua point. Ses lèvres, qui avaient une expression boudeuse, s'y reflétaient, nettement dessinées. »

*

L'acceptation d'Etsuko de l'invitation de Yakichi de venir à Maïden n'était-elle pas fondée sur la même résolution que celle qui l'avait amenée à l'hôpital des contagieux ? Sa venue à Maïden n'équivalait-elle pas à retourner là-bas ?

Plus elle respirait l'air de la famille Sugimoto, plus il lui rappelait celui de l'hôpital. Un esprit destructeur et irrésistible semblait la retenir dans d'invisibles chaînes.

C'est au milieu du mois d'avril que Yakichi entra le soir dans la chambre d'Etsuko pour la presser de finir de raccommoder son veston.

Ce soir-là, jusqu'à dix heures, toute la maisonnée – Etsuko, Kensuké et sa femme, Asako et ses deux enfants, ainsi que Saburo et Miyo – avait été occupée dans l'atelier à faire des sacs pour les nêfles, travail quelque peu en retard. En temps normal, la confection des sacs commençait au début d'avril, mais, cette année-là, une récolte exceptionnelle de pousses de bambou les avait accaparés et ils étaient en retard pour les nêfles. Si on ne les ensachait lorsqu'elles étaient grosses comme le bout du doigt, les charançons s'y introduisaient et en suçaient le jus. Ils étaient donc en train de façonner les milliers de sacs nécessaires. Chacun d'eux avait près de lui une pile de pages provenant de vieux magazines qu'ils fixaient avec la colle de pâte contenue dans une jatte placée au milieu du groupe. Ils rivalisaient de vitesse et nombreuses étaient les pages intéressantes qu'il leur fallait plier sans avoir le temps de les lire.

Cette tâche nocturne rendait Kensuké furieux. Ses gestes étaient ponctués par d'incessantes protestations : « Je déteste ça. C'est une besogne d'esclave. Je ne vois pas pourquoi nous devons la faire. Je parierais que Père est allé se coucher. Cela lui ressemble

bien. Mais pourquoi restons-nous là à travailler docilement ? Et si nous nous révoltions ? Si nous ne luttons pas pour une augmentation de salaire, il continuera à nous exploiter. Qu'en penses-tu, Chiéko ? Si nous lui demandions de le doubler, notre salaire ? Évidemment, n'en recevant aucun, un double salaire équivaldrait à zéro. Tiens ! Voyez ce magazine : "La position du peuple japonais à l'égard de la révolte de la Chine du Nord." Comment trouvez-vous ça ? Et, au verso : "Menus pour les quatre saisons en temps de guerre." »

Avec de telles élucubrations, Kensuké collait à peine deux sacs pendant que les autres en collaient dix. Il semblait parfois que tous ces griefs avaient pour but de cacher son embarras devant sa complète dépendance, qui crevait les yeux. Chiéko voyait un héroïsme cynique dans la pose bouffonne qu'il adoptait volontairement de crainte d'y tomber involontairement. Elle se glorifiait de sa faculté d'être aussi querelleuse que lui, mais elle lui vouait une grande adulation et pensait qu'en tant que bonne épouse elle devait partager le ressentiment de son mari contre son beau-père et, tout comme lui, elle méprisait cordialement Yakichi. Tout en confectionnant sa propre part de sacs, elle aidait adroitement et furtivement son mari à en parfaire sa part. Inconsciemment, Etsuko souriait en observant la discrète abnégation de Chiéko.

— Que vous allez vite, Etsuko ! dit Asako.

— Score à mi-temps ! dit Kensuké, qui fit le tour de la table pour compter les sacs que chacun avait faits. Etsuko était la première avec trois cent quatre-vingts sacs.

L'habileté d'Etsuko échappait à l'insensible Asako, ainsi qu'à Saburo et à Miyo qui admiraient sans réfléchir, mais, pour Kensuké et sa femme, c'était quelque chose d'un peu insolite, sentiment que percevait Etsuko elle-même. Pour Kensuké surtout, le chiffre qu'elle avait atteint était l'indice de sa faculté de survivre, et c'était en même temps un affront manifeste.

— Eh bien, dit-il d'un ton sarcastique, Etsuko semble bien être la seule d'entre nous qui soit capable de gagner sa vie en faisant des sacs.

Asako prit cela à la lettre et demanda :

— As-tu fait l'apprentissage de la confection des sacs, Etsuko ?

Etsuko n'éprouvait aucune sympathie pour l'écœurant préjugé bourgeois de ces gens, qui semblait être le fait de leur mesquine et pitoyable respectabilité campagnarde. En tant que descendante du célèbre général des guerres civiles, Etsuko ne pouvait leur pardonner leur fierté de parvenus. Elle jeta délibérément d'un ton agressif :

— De fait, oui.

Kensuké et Chiéko échangèrent un regard. Ce soir-là, le sujet de leur conversation au lit fut la lignée d'Etsuko qui lui permettait une telle désinvolture.

Pendant ce temps, Etsuko ne prêtait pas grande attention à l'existence de Saburo. Plus tard, elle ne pouvait se rappeler clairement à quoi il ressemblait. C'était assez naturel, car Saburo ne prononçait pas une parole, ne souriait que de temps à autre aux bavardages de la famille de son maître et, avec des doigts maladroits, s'appliquait à sa tâche. Sur sa chemise rapiécée, il portait un vieux veston trop grand que Yakichi lui avait donné et,

respectueusement assis dans son pantalon kaki tout neuf, il gardait la tête inclinée dans la faible lumière.

Une dizaine d'années auparavant, la famille Sugimoto utilisait encore des lampes à incandescence. Ceux qui pouvaient s'en souvenir disaient que les pièces étaient alors mieux éclairées. Depuis que l'électricité avait été installée, il fallait malheureusement employer des ampoules de cent watts, qui n'avaient qu'une puissance de quarante watts. On ne pouvait entendre la radio que la nuit, et si les conditions atmosphériques le permettaient.

Et pourtant, il était inexact qu'elle ne faisait pas attention à lui. Tout en pliant ses sacs, Etsuko observait parfois combien les doigts de Saburo étaient malhabiles. Ces gros doigts rudes l'irritaient. Elle jeta un regard de côté et vit Chiéko aider son mari. Il lui vint vaguement à l'esprit qu'elle pourrait faire de même pour Saburo. Mais elle s'aperçut que Miyo, assise en face, à côté de Saburo, l'aida dès qu'elle en eut fini avec le tas qui lui était assigné. Elle en fut soulagée.

« Alors, se souvint-elle plus tard, je me sentis soulagée. Oui, sans la moindre jalousie. De fait, j'ai éprouvé une certaine joie à être ainsi déchargée de toute responsabilité. J'ai essayé de ne pas regarder ce que faisait Saburo. Ce n'était pas bien difficile. Mon dos ployé, mon silence, mon application à la tâche – tout cela sans le regarder – imitaient le silence de Saburo, son dos ployé, son application à la tâche. »

... Mais rien n'arrivait.

Onze heures sonnèrent. Chacun se retira chez soi.

Qu'éprouva-t-elle lorsque, à une heure du matin, Yakichi, fumant sa pipe, entra dans sa chambre et lui demanda si elle dormait bien ces derniers temps. L'oreille de ce vieillard tournée chaque nuit vers la chambre d'Etsuko ! Cette oreille à l'affût des moindres mouvements qui se produisaient dans la chambre d'Etsuko en face de la sienne ! Les oreilles des vieillards ne sont-elles pas de vrais coquillages constamment lavés par le flot et pleines de sagesse ? Les oreilles qui, par leur forme, semblent, plus que toute autre partie du corps humain, être la propriété d'un animal, sont, chez un vieillard, l'incarnation de la sagesse. Est-ce pour cette raison qu'Etsuko voyait quelque chose d'autre que la laideur dans la sollicitude de Yakichi à son égard ? Avait-elle le sentiment d'être aimée et protégée par cette sagesse ?

Cependant, donner à cela une si charmante interprétation serait peut-être aller un peu loin. Debout derrière Etsuko, Yakichi regardait un calendrier accroché au montant de la porte.

— Eh bien, quelle paresseuse tu fais ! Tu en es encore à la semaine dernière !

Etsuko se détourna un peu.

— Vraiment ? Je vous demande pardon.

— Allons ! Il n'y a pas de mal.

Sa voix était pleine de bonne humeur et, tandis qu'il parlait, Etsuko l'entendit déchirer les feuillets du calendrier. Puis ce fut le silence. Soudain, elle se sentit saisie par l'épaule tandis qu'une main froide, aussi sèche qu'un bambou, se glissait dans son corsage. Elle eut un léger recul, mais ne dit mot. Non qu'elle ne pût crier, mais elle n'en fit rien.

Comment expliquer le sentiment de résignation qu'Etsuko éprouva à ce moment ? Du désir ? De l'apathie ? Acceptait-elle cela comme un être assoiffé avale de l'eau croupie ? Non. Etsuko n'était pas assoiffée le moins du monde. Elle en était soudain arrivée à ne rien demander. Il semblait qu'elle fût venue à Maïden pour retrouver une base pour cette terrible indépendance dont elle avait contracté l'habitude à l'hôpital des contagieux. Elle buvait comme quelqu'un qui se noie avale involontairement de l'eau de mer selon une loi de la nature. Ne rien demander signifie que l'on a perdu la liberté de choisir ou de rejeter. En ayant ainsi décidé, elle n'avait d'autre choix que de boire n'importe quoi, même de l'eau de mer.

Cependant, Etsuko n'eut jamais plus tard l'expression angoissée de quelqu'un qui se noie. Jusqu'à l'heure de sa mort, personne, semblait-il, ne savait qu'elle se noyait. Cette femme liée et bâillonnée de son plein gré ne lancerait aucun appel.

Le 18 avril était le jour du « voyage dans la montagne », ainsi qu'on appelait la sortie traditionnelle pour voir les cerisiers en fleur. C'était pour tout le monde un jour de congé, où les groupes familiaux se promenaient dans les collines pour admirer les arbres en pleine floraison.

Tout le monde chez les Sugimoto, à l'exception de Yakichi et d'Etsuko, avait mangé plus que son content de débris de pousses de bambou appelés *jyami*. Okura, l'ancien métayer, sortait du hangar la récolte de pousses de bambou et la chargeait dans la remorque de sa bicyclette pour l'emporter au marché, où les pousses étaient triées en trois qualités et vendues à des prix différents. Les débris étaient réunis en un grand tas et cuits par marmitées pour parfaire, en avril et en mai, le menu des Sugimoto, sauf Yakichi et Etsuko.

Mais le jour de l'excursion dans la montagne était une grande occasion. Les *jyubakos*⁽⁴⁾ avaient été bourrés de victuailles pour un vrai festin. Avec des nattes ornées de dessins fleuris sous le bras, toute la famille se mit en route pour le pique-nique. La fille aînée d'Asako était ravie car, ce jour-là, elle n'irait pas à l'école.

Etsuko se rappela ce moment.

« Nous passâmes une charmante journée de printemps. Le paysage évoquait certaines illustrations de nos livres de classe et chacun de nous semblait y jouer un rôle.

« Une familière odeur de fumier flottait dans l'air, cette odeur toujours présente dans la vie campagnarde. Et tous ces vols d'insectes ! Le bourdonnement des abeilles et des cerfs-volants emplissait l'air. Et les hirondelles glissaient dans le vent tiédi par les rayons du soleil. »

Le matin du départ pour les collines, toute la maisonnée s'affairait. Ayant fini de préparer les plats de riz, Etsuko regarda par la fenêtre treillagée et aperçut la fille aînée d'Asako qui jouait seule sur les dalles devant l'entrée. Elle portait un chandail d'un jaune aussi vif que celui des fleurs de moutarde qui témoignait du mauvais goût de sa mère. Que

pouvait bien faire cette petite fille de huit ans ainsi accroupie et les yeux fixés sur le sol ? Sur le dallage, il y avait une bouilloire d'où s'échappait de la vapeur. Nobuko regardait attentivement quelque chose qui se mouvait dans la terre boueuse entre deux dalles.

C'étaient des fourmis qui flottaient dans l'eau bouillante que l'on avait versée sur leur nid. D'innombrables fourmis se tordaient dans l'eau chaude qui sortait de l'ouverture du nid. Sa tête aux cheveux courts posée entre ses genoux, l'enfant les observait en silence et intensément, les deux mains appliquées sur ses joues, sans prendre la peine d'écarter les mèches qui retombaient sur son visage.

Etsuko, en la regardant, éprouva une impression de fraîcheur. Jusqu'à ce qu'Asako, remarquant la disparition de la bouilloire, appelât sa fille par la porte de la cuisine, Etsuko observa le petit dos de Nobuko recouvert de l'étroit chandail jaune comme si elle eût été sa propre fille dans quelque vie antérieure. Dès lors, elle eut une sorte de sentiment maternel pour cette laide fillette qui avait les traits de sa mère.

Au moment du départ, survint une discussion animée quant à celui qui resterait à la maison. Finalement, on s'inclina devant la raisonnable suggestion d'Etsuko et Miyo fut désignée. Etsuko était étonnée que son avis spontané fût suivi, mais c'était bien simple : Yakichi faisait ce qu'elle voulait.

Comme la famille suivait en file indienne le sentier qui menait de leur propriété au village voisin, Etsuko fut, une fois de plus, frappée par le fait que la famille semblait inconsciemment guidée par un vif et fâcheux sentiment des couches sociales. C'était un instinct aigu, animal, comme celui qui, simplement par l'odorat ou le toucher, permet à une fourmi ouvrière de reconnaître une fourmi d'un nid différent, ou à la reine de reconnaître les ouvrières, ou aux ouvrières de reconnaître la reine. Ils ne s'en rendaient pas compte et il n'y avait aucune preuve que cette notion pût leur venir à l'esprit, mais, involontairement, Yakichi allait en tête, puis venaient Etsuko, Kensuké, Chiéko, Asako, Nobuko (son jeune frère, Natsuo, avait été laissé à la garde de Miyo), et enfin Saburo portant sur son épaule un énorme paquet plein de victuailles.

Ils traversèrent, au fond de la propriété, un coin de terre presque abandonné où Yakichi avait cultivé un vignoble avant la guerre. Un tiers de cette parcelle était planté de jeunes pêcheurs en pleine floraison. Le reste était occupé par trois serres en ruine dont les vitres avaient presque toutes été détruites par des typhons, des estagnons à huile emplis d'eau croupie, des pieds de vigne retournés à l'état sauvage et de la paille sèche sur laquelle tombaient les rayons du soleil.

— N'est-ce pas terrible ? dit Yakichi, poussant de sa grosse canne de jonc l'un des piliers qui maintenait une serre. Quand il nous rentrera un peu d'argent, nous réparerons tout cela.

— C'est ce que tu dis toujours, répondit Kensuké, mais, probablement, les serres resteront toujours dans cet état.

— Veux-tu dire qu'il ne nous rentre jamais d'argent ?

— Pas du tout, dit Kensuké, élevant la voix. Quand tu reçois de l'argent, Père, c'est toujours trop ou pas assez pour les réparations.

— Vraiment ? Veux-tu dire que c'est toujours trop ou pas assez pour te donner ta pension ?

Tout en parlant, ils arrivèrent au haut d'une colline couverte de pins, où se trouvaient dispersés quatre ou cinq cerisiers de montagne. Il n'y avait alentour aucun de ces cerisiers dont la floraison était renommée, de sorte qu'ils n'eurent d'autre ressource que d'étendre les nattes sous l'un des cerisiers de montagne. Des familles de fermiers avaient déjà pris place sous chacun des cerisiers. Ils saluèrent aimablement toute la famille Sugimoto, mais n'offrirent pas de céder leur place, comme ils en avaient autrefois l'habitude.

Kensuké et Chiéko échangèrent à voix basse des propos désobligeants sur les autres familles. Sur les instructions de Yakichi, ils étendirent leurs nattes sur une partie de la pente d'où ils pouvaient voir les fleurs en une sorte de panorama. Un fermier de leur connaissance – un homme d'une cinquantaine d'années portant une veste à carreaux et une cravate rose – vint à eux avec une bouteille et une coupe pour leur offrir du saké brut des jours de fête. Kensuké en accepta une coupe et la but allégrement.

« Pourquoi agit-il ainsi ? se dit Etsuko, donnant libre cours à ses pensées et observant Kensuké. À sa place, je n'aurais pas accepté. » Mais ses pensées ne comptaient guère. « Kensuké a pourtant pris la coupe de saké, malgré les remarques mordantes qu'il vient de proférer. Ce serait excusable s'il aimait vraiment le saké brut, mais tout le monde sait qu'il ne l'a jamais aimé. Il agit ainsi tout simplement parce qu'il prend plaisir à boire du saké offert par cet homme qui ignore que l'on a médité derrière son dos. Cette joie mesquine et lamentable. Cette joie malveillante. Cette joie dans le ricanement secret. Certains êtres n'ont pas d'autre but. Dieu semble s'amuser à faire d'aussi absurdes choses. »

Chiéko prit alors la coupe, uniquement parce que son mari l'avait fait.

Etsuko refusa, ce qui leur donna à tous une raison de plus pour la qualifier de femme peu conformiste.

Un certain ordre de choses semblait s'établir, ce jour-là, dans le cercle de famille, ce dont Etsuko n'était pas mécontente. Elle était satisfaite de Yakichi, de bonne humeur, mais insensible, et, à son côté, d'elle-même, tout aussi insensible. Ensuite, elle était satisfaite de Saburo qui, bien que taciturne, s'ennuyait parce qu'il n'avait personne à qui parler. Elle était satisfaite de la sollicitude maternelle d'Asako pour sa fille, et même de l'hostilité de Kensuké et de sa femme, cachée sous le couvert de la tolérance. C'était un ordre de choses créé par Etsuko et personne d'autre.

Nobuko se pencha au-dessus d'Etsuko, une petite fleur des champs à la main.

— Qu'est-ce que c'est, Tante Etsuko ? demanda-t-elle.

Etsuko n'en savait rien et interrogea Saburo.

Saburo jeta un coup d'œil sur la fleur et la rendit à Etsuko.

— C'est la « fleur de moineau du village », dit-il.

Ce n'est pas l'étrange nom de la fleur qui surprit Etsuko, mais la stupéfiante rapidité de la main qui la lui rendit.

Chiéko, qui avait l'oreille fine, entendit l'échange de questions et dit :

— Ce garçon a l’air de ne rien savoir et il sait tout. Qu’il nous chante un chant Tenri-Kyo(5). Vous serez étonnés de ce qu’il sait.

Saburo rougit et baissa les yeux.

— Chante, je t’en prie, ne sois pas intimidé, dit Chiéko, lui tendant un œuf dur. Vois, je te le donnerai. Chante pour nous.

Saburo jeta un coup d’œil sur l’œuf que Chiéko tenait entre ses doigts, dont l’un était orné d’une bague où brillait une pierre bon marché. Une lueur passa dans ses yeux noirs et il répondit :

— Je ne veux pas d’œuf. Je vais chanter.

Puis il eut un petit sourire d’excuse.

— *Si le monde entier...*, commença Chiéko.

— *... se déployait devant moi*, continua-t-il, l’air sérieux.

Puis il tourna son regard vers le village voisin qui s’étendait au-dessous d’eux et commença de chanter. Le village se trouvait dans une petite vallée. Pendant la guerre, une base aérienne y était cantonnée. De ce lieu écarté, les officiers faisaient un long trajet journalier pour aller travailler à l’aéroport de Hotarugaiké. Là, des cerisiers croissaient le long d’un ruisseau. Il y avait également des cerisiers dans la petite cour d’une école primaire. On y voyait quelques enfants s’exercer à une barre fixe plantée dans le sable. On eût dit des ballons poussés par le vent.

Saburo chanta la litanie Tenri :

Je contemple le monde entier déployé devant moi,

Un monde où nulle âme ne sait ce qui se passe,

Faute de quelqu’un pour le lui enseigner.

Personne ne sait rien, ainsi en doit-il être.

Mais voici que Dieu paraît devant nos yeux

Et nous enseigne à tous jusqu’à la moindre chose.

— Cette litanie était interdite pendant la guerre, commenta Yakichi doctement. Les mots *Je contemple le monde entier déployé devant moi / Un monde où nulle âme ne sait ce qui se passe* semblaient, logiquement, impliquer également l’empereur, de sorte que le Service des informations l’a interdite.

Rien de spécial n’arriva ce jour-là.

Une semaine plus tard, Saburo obtint, comme chaque année, trois jours de congé. Il put donc aller à Tenri pour prendre part à la grande fête du 26 avril.

C’est là qu’il retrouvait sa mère et ils se rendaient ensemble au Temple Principal.

Etsuko n’était jamais encore allée à Tenri. Il y avait là un temple magnifique édifié

grâce aux dons des fidèles du pays tout entier et à leur travail désintéressé appelé *hinokishin*. Au centre du temple, se trouvait une « table à manne ». Etsuko avait entendu raconter des histoires au sujet de cette table sur laquelle, à la fin des temps, tomberait la manne. En attendant, par le toit, ouvert comme une lucarne, des flocons de neige, dansant dans le vent, y tombaient en hiver.

Hinokishin ! Ce mot évoquait l'odeur du bois neuf, la claire résonance de la foi et du travail accompli dans la joie. Les vieillards qui ne pouvaient plus travailler apportaient, en guise de contribution, un peu de terre enveloppée dans un mouchoir.

« Eh bien, se dit Etsuko, résumant ses pensées, en ces trois courtes journées de l'absence de Saburo, le sentiment que j'ai éprouvé était pour moi entièrement neuf. Comme un jardinier qui, après des soins jaloux, soupèse dans sa paume une pêche magnifique et en éprouve de la joie, j'ai soupesé dans ma main le poids de son absence et m'en suis délectée. Il serait faux de dire que je me suis sentie seule pendant ces trois jours. Son absence était pour moi quelque chose de neuf et de frais. C'était de la joie ! Partout dans la maison je percevais son absence, dans la cour, dans l'atelier, dans la cuisine, dans sa chambre. »

Sur la fenêtre en saillie de la chambre de Saburo, sa literie était à l'air. Le couvre-pieds rayé de bleu foncé était de coton mince et rude. Etsuko se dirigeait vers le potager, derrière la maison, pour cueillir des choux pour le repas du soir. La chambre du jeune homme était orientée au sud-ouest et ensoleillée dans l'après-midi. Le soleil en éclairait tous les angles, jusqu'au panneau déchiré au fond de la pièce.

Etsuko n'était pas venue là pour regarder dans la chambre. Elle avait été attirée par le léger parfum qui flottait dans le soleil couchant, une odeur pareille à celle que dégage un jeune animal étendu sur l'herbe tiède. Elle se tint un moment près du couvre-pieds éraillé qui avait l'odeur et le lustre du cuir. Par curiosité, elle pressa son doigt contre l'étoffe, comme si elle touchait quelque chose de vivant. Une chaude élasticité dans le coton, gonflé par le soleil, répondit à sa pression. Elle s'éloigna et descendit lentement l'escalier de pierre, plongé dans l'ombre d'un chêne, pour gagner le potager.

Ce soir-là, Etsuko retrouva enfin le sommeil qui la fuyait depuis si longtemps.

III

Les nids des hirondelles étaient vides, depuis la veille, semblait-il.

La chambre de Kensuké et de sa femme, au second étage, avait deux fenêtres ; l'une à l'est, l'autre au sud. Pendant l'été, ils prenaient plaisir à observer, par la fenêtre côté est, les hirondelles qui nichaient sous l'auvent du hall d'entrée.

Etsuko vint rendre un livre qu'elle avait emprunté à Kensuké et, les mains sur la barre d'appui de la fenêtre, elle remarqua :

— Les hirondelles sont parties, n'est-ce pas ?

— Oui, mais, aujourd'hui, on peut distinguer le château d'Osaka. C'est si brumeux, en été, qu'on ne peut le voir.

Kensuké, allongé, était en train de lire un livre. Il le mit de côté, ouvrit toute grande la fenêtre sud et pointa le doigt vers l'horizon, au sud-est.

Lorsque, de là, on regardait le château, on n'en pouvait voir aucune partie reposant solidement sur le sol. Il avait l'air de flotter. On eût dit qu'il était suspendu dans l'air. Quand le temps était clair, on pouvait imaginer qu'une forme, l'esprit du château peut-être, se détachait des pierres et se dressait sur la pointe des pieds pour regarder tout alentour de cette hauteur. Aux yeux d'Etsuko, la tour du château d'Osaka était comme une île fantomatique leurrant constamment la vue des naufragés.

« Je suppose que personne n'y vit, pensa-t-elle. Mais si quelqu'un demeurerait dans cette tour pleine de poussière ? »

Elle en vint à conclure qu'il n'y avait là personne et poussa un soupir de soulagement. Cette fâcheuse imagination qui ne pouvait l'empêcher de faire des suppositions insensées quant à l'existence possible d'un être quelconque dans le donjon d'un vieux château éloigné ! C'était son imagination qui ébranlait constamment les fondements de son bonheur : ne penser à rien.

— À quoi penses-tu, Etsuko ? À Ryosuké ? Ou bien... dit Kensuké, s'asseyant près de la fenêtre en saillie.

Bien qu'absolument différente, sa voix, dans ses inflexions, rappelait celle de Ryosuké, ce qui obligea Etsuko, saisie, à répondre franchement.

— Je me demandais si quelqu'un vit dans le château.

Son petit rire étouffé éveilla le cynisme de Kensuké.

— Tu aimes bien les gens, après tout, n'est-ce pas, Etsuko ? Les gens, les gens, les gens... Tu as une mentalité normale que je ne peux pas revendiquer. Tu as seulement besoin d'être un peu franche avec toi-même. Voilà mon diagnostic. Si tu y parvenais...

Chiéko, qui était allée jusqu'à la cuisine laver la vaisselle du petit déjeuner tardif, monta l'escalier, portant un plateau recouvert d'une serviette. À l'un de ses doigts, pendait un petit paquet qu'elle laissa tomber sur les genoux de Kensuké avant de déposer le plateau.

— Le voilà enfin !

— Oh ! le médicament que j'attendais ?

Il ouvrit le paquet et en sortit une boîte portant cette inscription : « Himrod's Powder ». C'était un remède américain contre l'asthme qu'un ami, qui travaillait dans une maison de commerce à Osaka, avait réussi à se procurer. Croyant que le médicament n'arriverait jamais, Kensuké n'avait cessé de maugréer contre son ami.

Etsuko saisit cette occasion pour s'en aller, mais Chiéko la retint en protestant :

— Tu pars juste quand je reviens. On pourrait se demander pourquoi.

« Oui, et si je reste ici, il n'y a pas à se demander ce qui arrivera », pensa Etsuko.

Comme tous les gens qui s'ennuient, Kensuké et sa femme avaient un sens de la bonté presque morbide. La médisance et une bonté ostentatoire – ces deux caractéristiques des gens de la campagne – avaient déjà, à leur insu, gagné Kensuké et Chiéko et leur avaient fait adopter ce camouflage des gens du monde : les critiques et les conseils.

— Ne sois pas méchante, Chiéko, dit Kensuké. J'étais en train de lui donner un conseil et c'est ce qui la faisait fuir.

— Laisse-la se justifier elle-même. J'ai, moi aussi, un conseil à lui donner. J'aimerais lui montrer que je suis de son côté. J'appellerais peut-être ça de la provocation, et ce n'en est pas loin.

— Eh bien, vas-y. Ne te gêne pas.

Kensuké et Chiéko tenaient encore de ces propos de jeunes mariés qui offrent peu d'agrément pour une tierce personne. Cette comédie s'était jouée chaque jour et chaque soir devant une salle vide par ce couple qui s'ennuyait dans ce coin de campagne. De fait, tous deux ne se lassaient jamais de leur rôle bien étudié, de leur pièce à succès, ni ne mettaient en question la justification de leur rôle. Ils le joueraient jusqu'à leur extrême vieillesse, peut-être sous ce nom : *Les deux tourtereaux*. Etsuko leur tourna résolument le dos et descendit l'escalier.

— Dois-tu vraiment partir ?

— Oui, il faut que j'aille promener Magui. À mon retour, je reviendrai vous voir.

— Tu as une volonté de fer, dit Chiéko.

C'était par une matinée de morte-saison à la ferme, aussi tranquille que peuvent être les journées d'accalmie qui précèdent la moisson. Yakichi, dans le verger des poiriers, cherchait quelque chose à faire. Asako, avec Natsuo sur son dos ou trotinant à son côté, était allée au centre de distribution du village prendre des produits alimentaires distribués pour les enfants. Nobuko l'accompagnait, car c'était le jour de congé de l'équinoxe

d'automne. Miyo allait paisiblement faire le ménage de chambre en chambre. Etsuko libéra Magui, attaché à un arbre près de la porte de la cuisine.

Prendrait-elle le boulevard Minomo pour faire un long circuit jusqu'au village voisin ? Yakichi disait qu'en 1935, alors qu'il avait emprunté ce chemin à une heure tardive de la soirée, un renard l'avait suivi tout le long du chemin jusqu'à la grand-route. Mais cela prendrait deux heures. Irait-elle au cimetière ? C'était trop près.

Sentant le chien tirer sur sa laisse, Etsuko laissa Magui aller à sa guise. Ils pénétrèrent dans une châtaigneraie où chantaient les cigales d'automne. Des taches de soleil parsemaient le sol. Des champignons poussaient déjà sous les feuilles mortes. Yakichi les réservait spécialement pour Etsuko et pour lui. Yakichi avait giflé Nobuko qui en avait cueilli un jour.

Chaque journée de cette période creuse était pareille à un repos forcé et pesait sur Etsuko tout comme un repos imposé à un malade qui n'en éprouve pas le besoin. L'insomnie ne faisait que croître. La vie n'offrait aucun objet à de tels moments. Vivre simplement dans le présent faisait de chaque jour une interminable monotonie. Si elle méditait sur le passé, la douleur qu'il évoquait démantelait toutes choses. L'atmosphère de ce temps de repos planait sur le paysage et sur la saison. Etsuko ne pouvait avoir à l'égard des vacances que le sentiment d'une ancienne étudiante qui a cessé d'en avoir. Et, mieux encore, du temps où elle allait à l'école, elle avait détesté les vacances d'été. Ce n'était pour elle qu'une obligation : celle d'aller et de venir par elle-même, d'ouvrir la porte elle-même, de courir toute seule dans le soleil. Pour cette élève qui ne s'était jamais habillée ni chaussée elle-même, le fait d'être forcée d'aller chaque jour à l'école signifiait la liberté la plus délicieuse. Existe-t-il quelque chose de plus efficace que cette période d'accalmie à la ferme pour faire de vous la victime d'une apathie semblable à celle de la vie urbaine ?

Quelque chose tourmentait Etsuko. Une soif la dévorait, une soif pareille à celle de l'ivrogne qui, craignant de vomir s'il prend une autre lampée, se verse encore à boire.

Les éléments de toutes ces sensations se retrouvaient même dans le vent qui soufflait à travers la châtaigneraie. Il n'avait plus la violence d'un typhon ; retenant son souffle, il se bornait à faire frémir les feuilles avec la douceur d'un séducteur. De la maison du métayer, on entendait couper du bois. Dans un mois ou deux, commencerait la combustion du bois pour faire du charbon. À la lisière du petit bois, on avait construit une petite charbonnière où, chaque année, Okura préparait le combustible pour la famille Sugimoto.

Magui entraînait Etsuko de tous côtés dans le bouquet d'arbres, ce qui l'obligeait à abandonner sa nonchalante allure de femme enceinte. Comme à l'ordinaire, elle portait un kimono et, pour qu'il ne fût pas déchiré par les souches, elle en avait relevé le bas.

Le chien s'affairait à suivre une piste. On pouvait voir ses côtes se soulever tandis qu'il respirait. La terre était un peu surélevée à un certain endroit. Pensant qu'une taupe se cachait sous ce petit monticule, Etsuko l'examina en même temps que le chien. Puis elle perçut une légère odeur de transpiration. Saburo se tenait là. Le chien sauta sur lui et lui lécha la figure.

D'une main, Saburo maintenait la pioche sur son épaule et, de l'autre, tentait tout en riant de repousser le chien. Mais l'animal continuait de bondir et il dut s'écrier :

— Madame, voulez-vous, s’il vous plaît, le tirer en arrière.

Etsuko sortit de sa distraction et tira sur la laisse.

Elle avait passé ces quelques instants à regarder la pioche sur l’épaule de Saburo s’agiter dans l’air, tandis que son corps se secouait vigoureusement pour écarter le chien. C’était un mouvement dansant et le soleil qui filtrait à travers le feuillage se jouait sur la lame bleue à demi couverte de boue. « Attention, se dit-elle, et si cette lame tombait sur moi ? »

Clairement consciente du danger, elle se sentait étrangement détendue. Elle demeura immobile.

— Où travailles-tu ? demanda-t-elle.

Comme elle ne bougeait point, il se garda d’avancer. S’ils rentraient ensemble en bavardant, Chiéko les verrait par la fenêtre du second étage. Si elle poursuivait son chemin, Saburo devrait prendre la route inverse. Ce rapide calcul amena Etsuko à demeurer là où elle était pour continuer la conversation.

— Dans le carré d’aubergines, madame. J’ai pensé qu’il valait mieux retourner les endroits où nous en avons cueilli.

— Ne peux-tu le faire au printemps ?

— Si, mais il n’y a pas grand-chose à faire en ce moment.

— Et tu ne peux rester sans rien faire, n’est-ce pas ?

— C’est vrai.

Etsuko contempla longuement le cou mince et bronzé de Saburo. Elle trouvait sympathique cette énergie qui lui rendait impossible de délaisser la pioche. De plus, elle était frappée par le fait que, tout comme elle, cet insensible jeune homme s’ennuyait pendant la période creuse.

Puis elle jeta un coup d’œil sur les espadrilles déchirées qu’il portait sur ses pieds nus.

Etsuko s’abandonna à ses pensées.

« Si les gens qui médisent de moi savaient pendant combien de temps j’ai hésité à lui donner des socquettes, je me demande ce qu’ils penseraient. Les gens du village me tiennent pour une femme déchue. Mais ils font avec le plus grand calme des choses pires. Pourquoi ne puis-je agir ? Je ne demande rien. Je souhaite qu’un matin, alors que mes yeux sont clos, le monde entier ait changé. Il est grand temps qu’il vienne, ce matin, ce pur matin. Ce matin-là n’appartiendrait à personne, ne répondrait à la prière de personne. Je rêve d’un moment où, sans que je l’aie demandé, mes actes trahissent complètement cette partie de moi-même qui ne demande rien. Mes menus actes, mes actes imperceptibles...

« Oui, hier soir, j’ai eu le sentiment que le seul fait de penser à donner à Saburo deux paires de socquettes serait un réconfort suffisant. Maintenant, je n’en suis plus aussi sûre. Si je les lui donne, qu’arrivera-t-il ? Il sourira un peu, bafouillera un peu et dira : “Merci.” Puis il tournera le dos pour s’éloigner. Je puis déjà le voir. Quelle tristesse ce sera !

« Qui peut savoir pendant combien de mois je me suis tourmentée à peser cette pénible alternative : depuis la fête de printemps à Tenri, à la fin du mois d'avril, mai, juin – la longue saison des pluies –, juillet, août – un été torride –, puis septembre. J'aimerais revivre une fois encore la terrifiante affirmation que j'ai connue à la mort de mon mari. Ce serait sûrement le bonheur. »

Les pensées d'Etsuko suivirent un autre cours.

« Et pourtant, je suis heureuse. Personne n'a le droit de dire qu'en ce moment je ne suis pas heureuse. »

Lentement, solennellement, elle tira de sa manche les deux paires de socquettes.

— Vois ! Un cadeau. Je les ai achetées pour toi hier à Hankyu.

Saburo regarda Etsuko bien en face d'un air interrogateur (c'était du moins l'interprétation d'Etsuko). Mais, dans ce regard, il n'y avait rien d'autre que la plus innocente des questions. Il n'y avait pas là le moindre soupçon. Il ne comprenait simplement pas pourquoi cette femme plus âgée que lui et toujours distante lui donnerait, sans rime ni raison, des socquettes. Puis il lui apparut qu'il serait impoli à lui de rester si longtemps silencieux. Il sourit et, après avoir essuyé ses mains boueuses contre son pantalon, il prit les socquettes.

— Merci beaucoup, dit-il.

Puis, joignant vivement les talons, il la salua. Il saluait toujours ainsi.

— Ne dis à personne que c'est moi qui te les ai données, dit Etsuko.

— Bien, madame.

Puis, sans cérémonie, il fourra les socquettes neuves dans sa poche et s'en alla.

C'était tout. Rien n'arrivait.

Était-ce là tout ce qui allait rester de ce qu'Etsuko avait attendu, espéré, depuis la veille ? Certainement non. Pour elle, ce petit incident était aussi minutieusement préparé qu'une cérémonie. Commenant par ce petit incident, une transfiguration se ferait en elle. Des nuages passent. La plaine alors s'assombrit et le paysage prend un tout autre aspect. Dans la vie également, un tel changement peut se produire. Une légère modification dans la façon de voir peut amener ce changement et rendre la vie absolument différente.

Etsuko avait assez d'orgueil pour croire que ce changement se ferait tout seul, ce changement qui ne s'accomplirait que lorsque la vue des êtres humains aurait pris l'acuité de celle des sangliers. Elle ne voulait pas encore admettre qu'aussi longtemps que nous n'aurons que des yeux humains, peu importe que notre façon de voir puisse changer, puisqu'en fin de compte nous en viendrons à la même conclusion.

Le reste de ce jour-là devint soudain très animé. C'était une étrange journée.

Etsuko traversa la châtaigneraie pour gagner le talus herbeux du ruisseau. Près de là se trouvait le pont de bois qui menait dans la propriété des Sugimoto. Un fourré de bambous bordait la rive opposée. Ce ruisseau se jetait dans le courant qui longeait l'Enceinte sacrée, puis changeait brusquement de direction pour couler vers le nord-ouest, où s'étendaient les rizières.

Magui regarda le ruisseau et se mit à aboyer contre quelques enfants qui pataugeaient dans l'eau et pêchaient des carpes. Les enfants raillèrent le vieux chien et crièrent à l'adresse de sa maîtresse, qu'ils ne voyaient pas encore, mais qui, présumaient-ils, tenait la laisse de l'animal, les mêmes injures qu'ils avaient entendu leurs parents débiter sur la jeune veuve. Quand Etsuko parut sur le talus du ruisseau, les enfants grimpèrent sur le talus opposé, agitèrent frénétiquement leurs paniers à poisson et s'enfuirent dans le fourré de bambous ensoleillé. Les basses tiges des bambous se balançaient encore, comme si les enfants s'y cachaient.

La sonnerie d'une bicyclette retentit au-delà du fourré. Le facteur parut bientôt sur le pont. Cet homme d'environ quarante-cinq ans était mal vu à cause de son habitude de quémander.

Etsuko alla jusqu'au pont et prit le télégramme qu'il lui tendit, lui demandant une signature si elle n'avait pas de cachet (cet usage anglais avait déjà gagné la campagne). Il regarda fixement le stylo à bille que produisit Etsuko.

— Qu'est-ce que ce porte-plume ?

— C'est un stylo à bille. Ce n'est pas très coûteux.

— Que c'est bizarre ! Est-ce que je peux le regarder ?

Etsuko lui en fit cadeau sans regret, car son admiration semblait interminable. Elle monta l'escalier de pierre avec le télégramme adressé à Yakichi. Elle était amusée : quelle difficulté elle avait dû surmonter pour donner à Saburo deux paires de socquettes et avec quelle facilité elle avait donné à ce facteur assommant un stylo à bille ! « C'est ainsi, pensa-t-elle. Si l'on n'aime pas, il est facile de s'entendre avec les gens. Si l'on n'aime pas... »

Les Sugimoto avaient vendu leur téléphone, en même temps que leur piano Bechstein. Le télégraphe servait maintenant de téléphone et même les choses peu urgentes leur étaient ainsi communiquées d'Osaka. Ils ne trouvaient donc pas les télégrammes insolites, même au milieu de la nuit.

Quand Yakichi ouvrit le télégramme, son visage s'illumina. Il lui était envoyé par Keisaku Miyahara, le ministre d'État. C'était un ancien camarade d'école de Yakichi. Il lui avait succédé comme président de la Compagnie des navires marchands et, après la guerre, il s'était lancé dans la politique. Il était en route pour la région de Kyushu, où il ferait une tournée de propagande en vue des prochaines élections. Il avait une demi-journée de loisir et s'arrêterait pendant trente ou quarante minutes pour bavarder avec Yakichi. La chose la plus surprenante était que cette visite tombât ce jour-là.

Yakichi avait alors un visiteur, un fonctionnaire d'une coopérative agricole. Bien qu'il fût encore très chaud, l'homme faisait une tournée d'inspection vêtu d'une jaquette jetée négligemment sur ses épaules comme un peignoir de bain. La Ligue des jeunes s'était

plainte de ce que la corruption régnât parmi les dirigeants et, cet été-là, on avait procédé à de nouvelles élections. Élu au conseil d'administration, ce nouveau fonctionnaire passait son temps à visiter les anciens propriétaires pour leur demander leur avis. Cette région était la forteresse du parti conservateur et il croyait que cette méthode moderne était la meilleure solution.

Il vit que le visage de Yakichi s'était éclairé à la lecture du télégramme et lui demanda quelle bonne nouvelle il avait reçue. Yakichi hésita, comme s'il possédait un heureux secret qu'il ne souhaitait pas révéler tout de suite. Mais il ne pouvait cependant le garder pour lui. Trop d'empire sur soi-même est mauvais pour un vieillard.

— C'est un télégramme de Miyahara, le ministre d'État. Il doit venir passer un moment avec moi. Comme c'est une visite officielle, je vous saurais gré de n'en rien dire aux gens du village. Il a envie de prendre un peu de loisir et je ne veux pas qu'il soit dérangé. Miyahara est un ancien camarade de l'École supérieure et il est entré à la Compagnie des navires marchands deux ans après moi.

L'aspect des deux fauteuils et des onze chaises du salon, depuis longtemps inutilisés, évoquait des êtres las d'attendre. Au-dessus de leur housse blanche en toile de chanvre planait une atmosphère de dessiccation irrémédiable. Pourtant, dans ce salon, Etsuko éprouvait une sensation d'apaisement. Quand la journée était ensoleillée, c'était à elle qu'il revenait d'ouvrir les fenêtres de cette pièce à neuf heures du matin. Les fenêtres est laissaient alors entrer le soleil matinal. En cette saison, les rayons atteignaient à peine les joues du buste en bronze de Yakichi.

Un matin, peu de temps après son arrivée à Maïden, Etsuko avait été surprise de voir une multitude de papillons, qui s'étaient posés sur un bouquet de fleurs de moutarde disposées dans un vase, s'envoler par la fenêtre ouverte, comme s'ils avaient attendu ce moment.

Avec l'aide de Miyo, Etsuko mit de l'ordre dans la pièce, chacune d'elles s'activant avec un chiffon et un plumeau. Elles époussetèrent aussi la vitrine qui contenait un oiseau de paradis empaillé. Mais elles ne pouvaient supprimer l'odeur de moisissure imprégnée dans les meubles.

— Si nous pouvions faire disparaître cette odeur de moisi ! dit Etsuko, essuyant le buste de bronze et regardant autour d'elle.

Miyo ne répondit point. Cette paysanne, qui paraissait dormir à demi, était debout sur une chaise, époussetant d'un air absent la calligraphie au pinceau encadrée.

— Quelle affreuse odeur ! dit Etsuko de nouveau, comme se parlant à elle-même.

Miyo tourna la tête vers elle et dit :

— Oui, c'est vraiment affreux.

Etsuko était irritée. Comme sa colère montait, elle pensait à la flegmatique lourdeur paysanne qui caractérisait Saburo et Miyo. Mais alors que celle de Saburo l'apaisait, celle de Miyo la fâchait. Miyo et Saburo se ressemblaient beaucoup plus qu'elle et Saburo, et c'est de là que venait son courroux.

Etsuko essaya le fauteuil que Yakichi offrirait cordialement ce soir au ministre. Son visage prit alors une expression de magnanimité teintée de compassion appropriée à un homme très occupé examinant le salon d'un vieil ami oublié par la société. Le ministre, semblait-il, prélèverait plusieurs minutes de sa journée, dont chaque minute et chaque seconde étaient pour ainsi dire mises aux enchères, pour offrir cérémonieusement à son hôte cet unique présent.

« Tout est bien ainsi. Ce n'est pas la peine de faire des préparatifs », avait dit Yakichi à Etsuko avec une joyeuse expression sur sa revêche figure.

La visite de ce haut fonctionnaire pourrait même apporter à Yakichi une sorte de renaissance inattendue. « Eh bien, lui dirait le ministre, pourquoi ne pas reprendre du service dans la fonction publique ? Le temps des ignorants parvenus de l'après-guerre est passé et ils ont cessé de sévir. Dans la politique et dans les affaires, on revient aux grands prédécesseurs qui étaient riches d'expérience. »

En entendant ces paroles, la dérision de Yakichi, sous le couvert de la modestie, prendrait son essor et brillerait de tout son éclat.

« Je suis fini. Le vieux bonhomme que je suis devenu n'est plus bon à rien. Je puis peut-être imiter un fermier, mais "les vieillards ne devraient pas prendre de douches froides", comme on dit. Je ne suis plus bon qu'à m'amuser avec les plantes en pots. Mais je ne regrette rien. Je suis satisfait de vivre ainsi. Je ne sais si je devrais le dire devant toi, mais je crois qu'à notre époque il est dangereux de se tenir au premier plan. Le monde peut se renverser d'un moment à l'autre. C'est un monde factice. La paix est factice. De même, la guerre est factice et la prospérité est factice. Et, dans ce monde factice, un tas de gens vivent et meurent.

« Bien entendu, tous les hommes vivent et meurent. Cela va sans dire. Mais, dans ce monde factice, il n'est rien qui vaille de sacrifier sa vie. Pourtant, un homme tel que moi ne peut travailler sans se sacrifier. Non, je ne suis pas le seul. De fait, selon moi, personne ne peut accomplir sa tâche sans sacrifice. Mais il n'y a aujourd'hui que de tristes personnages qui se comportent comme s'ils n'avaient pas de besoin digne de sacrifice. Voilà comment m'apparaît le monde actuel. Ce n'est pas gai. Mais je suis un vieil homme qui n'a plus bien longtemps à vivre.

« Mais ne te frappe pas. Prends tout ceci comme des propos oiseux. Je suis une vieille baderne qui n'est plus bonne à grand-chose. »

Le sentiment que Yakichi éveillerait dans l'esprit du ministre pourrait être étiqueté sous cette appellation : « une calme retraite », étiquette séduisante qui l'écarterait de la renommée et de la fortune. Quel profit Yakichi en tirerait-il ? Cela donnerait à sa retraite une valeur sociale et entretiendrait chez lui une surestimation des serres que cachait ce vieil aigle désabusé et qui étaient aussi aiguës que jamais.

Le matin, bois la rosée du magnolia.

Le soir, mange les pétales tombés du chrysanthème.

C'était là la citation favorite de Yakichi, prise dans le classique chinois le *Li Sao*, calligraphiée au pinceau de sa propre main, encadrée et accrochée au mur du salon. Pour un parvenu, se livrer à un tel passe-temps était un accomplissement considérable. Puisqu'une seule excentricité avait suffi à développer son goût pour les passe-temps, ce penchant d'un fermier pour la calligraphie avait, de toute évidence, mis un frein aux ambitions de Yakichi. Mais les gens bien nés se complaisaient rarement ainsi dans le raffinement.

On s'affaira dans la maison jusqu'à une heure avancée de l'après-midi. Yakichi ne cessait de répéter qu'une réception extravagante n'était pas nécessaire. Tout le monde comprenait cependant qu'il serait bien ennuyé si on le prenait au mot. Seul Kensuké flânait au second étage, se déroba à toute besogne. Etsuko et Chiéko disposaient habilement les gâteaux de riz de l'Équinoxe d'automne dans les boîtes laquées. Elles préparèrent aussi des mets pour le cas où le ministre resterait pour le dîner, prévoyant également le repas du secrétaire et du chauffeur. La fermière fut mandée pour tuer une poule. Lorsqu'elle se dirigea vers le poulailler, les enfants d'Asako accoururent pour assister au sacrifice.

— Allons, venez ici. Ne vous ai-je pas toujours défendu de regarder tuer une poule ? cria leur mère de la maison.

Asako ne savait ni coudre ni cuisiner, mais elle se croyait capable d'élever ses enfants dans la tradition de la petite bourgeoisie. Ainsi, elle s'était mise en colère lorsque Nobuko avait apporté un livre de bandes dessinées emprunté à la fille des Okura. Elle le lui avait pris pour lui substituer un livre d'images pour l'étude de l'anglais. Pour se venger de sa mère, Nobuko avait barbouillé de peinture bleue la figure de la reine d'Angleterre.

Comme elle sortait du buffet les plateaux laqués et les essuyait un à un, Etsuko frémissait de crainte en attendant les cris de la poule sacrifiée. Elle embua de son haleine un coin du plateau qu'elle tenait, puis l'essuya. La laque ambrée prit une teinte plus foncée, puis s'éclaircit et refléta son visage. Tout en poursuivant son travail, Etsuko imaginait la scène qui se passait dans le hangar.

Le hangar était non loin de la cuisine. La fermière aux jambes arquées y entra, tenant une poule. L'intérieur était à demi éclairé par la lumière de l'après-midi et les coins sombres paraissaient plus sombres encore. Des reflets métalliques laissaient deviner le contour estompé de pelles et de houes appuyées contre le mur du fond. Deux ou trois volets brisés étaient posés contre le mur. Il y avait également une hotte pour transporter la terre et un vaporisateur pour répandre du sulfate de cuivre sur les plaqueminières.

La femme s'assit dans un petit fauteuil bancal et, avec des ciseaux, coupa les ailes du volatile qui se débattait entre ses genoux noueux. Elle aperçut alors les deux enfants qui, à la porte du hangar, suivaient avec attention chacun de ses mouvements.

— Vilains enfants ! Ma petite demoiselle, votre maman vous grondera. Allons, filez ! Ce n'est pas un spectacle pour les enfants.

La poule poussa des gloussements. Dans le poulailler, ses congénères l'entendirent et en firent autant.

Nobuko et le petit Natsuo, qui tenait la main de sa sœur, leurs yeux luisant dans l'ombre et retenant leur souffle, regardaient la fermière penchée sur l'animal qui se débattait et se tordait pour libérer ses ailes. Puis elle allongea tranquillement les mains vers le cou de la poule.

Un instant plus tard, Etsuko entendit les cris perçants de la victime, des cris pleins de souffrance et de terreur.

Il était tout juste quatre heures et le ministre n'était pas encore arrivé. Yakichi avait réussi à cacher son exaspération et à se comporter comme s'il n'était pas las d'attendre. Comme l'ombre s'épaississait sous les érables du jardin, il cessa de déguiser son impatience. Il se mit à fumer furieusement et, tout à coup, se dirigea vers le verger pour soigner ses poiriers.

Etsuko essaya de lui venir en aide en allant jusqu'à l'endroit où la grand-route finissait à la grille du cimetière pour guetter l'apparition d'une limousine se dirigeant vers la maison des Sugimoto. Elle s'appuya contre le pont et regarda au loin jusqu'à l'endroit où la route s'infléchissait doucement. Comme son regard allait au-delà pour atteindre le point où la grand-route n'était plus pavée et, de fait, inachevée, et qu'elle en observait les détours aussi loin qu'il était possible de voir (la route traversait d'opulentes rizières presque prêtes pour la récolte, des champs de maïs aux rangées rectilignes, des bouquets d'arbres croissant sur de petits marécages, la ligne électrifiée de Hankyu, des rues de village, des ruisseaux), Etsuko se sentit prise de vertige. Imaginer qu'une limousine pût franchir cette route et arriver jusqu'à elle lui semblait plus qu'un rêve ; cela eût confiné au miracle. Des enfants qu'elle interrogea lui dirent que deux ou trois voitures s'étaient arrêtées là vers midi, mais avaient disparu.

« Bien entendu, pensa Etsuko, c'est aujourd'hui le jour de l'Équinoxe. Mais qu'avons-nous fait ? Tous ces gâteaux que nous avons préparés depuis ce matin et rangés dans des emboîtages, puis placés dans le buffet pour que les enfants ne puissent les découvrir et les abîmer ! Nous avons été si occupés qu'aucun d'entre nous ne s'en est souvenu. J'ai prié une fois devant l'autel des ancêtres. Mais nous n'avons rien fait d'autre que brûler de l'encens comme nous le faisons chaque jour. Nous avons passé tout notre temps à nous tourmenter à propos de l'arrivée de gens vivants et avons complètement oublié les morts. »

Elle vit une famille sortir bruyamment de l'Enceinte sacrée Hattori. C'était une famille ordinaire : un couple d'âge moyen et quatre enfants, dont une jeune fille en costume d'étudiante. Les enfants s'écartaient constamment du groupe, s'attardant en arrière ou courant en avant. Etsuko s'aperçut qu'ils jouaient à un jeu : ils attrapaient des sauterelles dans un rond-point gazonné. Le gagnant était celui qui prenait le plus de sauterelles sans marcher sur l'herbe. Le crépuscule tombait sur la pelouse circulaire. Au-delà de l'entrée, les tombes, ainsi que les arbres et les buissons touffus, s'emplissaient d'ombre peu à peu. Seule la partie du cimetière sur la pente la plus éloignée était illuminée par le soleil

couchant. Là, brillèrent les pierres tombales et les fourrés toujours verts. La pente évoquait un visage que baigne une calme lumière.

Etsuko observait avec mépris ces parents entre deux âges qui bavardaient et souriaient tout en marchant, oublieux des enfants. Selon ses conceptions romanesques, les maris étaient toujours infidèles et les femmes souffraient toujours. Les couples d'âge mûr finissaient par ne plus se parler, soit qu'ils fussent las l'un de l'autre, soit par haine mutuelle. Il semblait toutefois que cet homme, en blazer rayé et en pantalon uni, et sa femme, vêtue d'un ensemble bleu lavande et portant un sac à provisions d'où dépassait une bouteille thermos, étaient absolument exclus de sa notion romanesque. Ils paraissaient appartenir à cette sorte de gens qui réservent les aventures de notre monde pour sujets de conversation après le dîner, puis les oublient complètement.

Lorsqu'ils arrivèrent au pont, ils appelèrent leurs enfants, regardant avec inquiétude de chaque côté de la route absolument vide. Finalement, l'homme s'approcha d'Etsuko et demanda poliment : « Pourriez-vous me dire où nous devons tourner pour gagner la station Okamachi de la ligne de Hankyu ? »

Comme Etsuko leur indiquait le raccourci à travers les rizières et les immeubles de la municipalité, les parents s'étonnèrent de son accent si net du quartier chic de Tokyo. Bientôt les quatre enfants se rassemblèrent, les yeux levés vers Etsuko. Un garçon d'environ sept ans allongea tranquillement devant elle son poing fermé, puis écarta un peu les doigts et dit : « Regarde ! »

Dans la cage que formaient les doigts de l'enfant, on apercevait une sauterelle d'un vert clair qui avançait et rétractait ses pattes.

La fille aînée, passant sa main sous celle du jeune garçon, lui imprima une adroite secousse. Il ouvrit machinalement les doigts et la sauterelle s'envola, sautilla deux fois sur le sol et plongea dans les buissons qui bordaient la route.

Une querelle s'ensuivit, apaisée par les parents qui riaient. Tous saluèrent respectueusement Etsuko d'un signe de tête, se remirent tranquillement en route et longèrent le chemin herbeux entre les rizières.

Etsuko se demanda soudain si la limousine si longtemps attendue par la famille Sugimoto n'était pas arrivée. Elle se détourna, scruta de nouveau la grand-route aussi loin que possible, mais aucune voiture n'était en vue. La route allait s'assombrissant. C'était le crépuscule.

C'était l'heure du coucher et le visiteur n'était pas arrivé. Une accablante et lourde atmosphère planait sur la maisonnée. Cependant, suivant l'exemple de Yakichi, silencieux et irrité, la famille n'avait d'autre choix que d'agir comme si la visite aurait encore lieu.

Depuis la venue d'Etsuko, aucun événement n'avait provoqué pareille attente. Yakichi ne disait pas un mot de l'Équinoxe, qu'il paraissait avoir oublié. Il continuait d'attendre. Il était partagé entre l'espoir et la déception. Son état d'esprit était comparable à celui d'Etsuko attendant, désespérée et abandonnée, le retour de son mari.

« Il viendra, il viendra sûrement. » Il redoutait de prononcer de tels mots. S'il le faisait, il lui semblait que la visite serait définitivement exclue.

Même Etsuko, qui connaissait bien Yakichi, ne pouvait croire que les espérances qu'il avait nourries toute la journée n'étaient que la chance d'une promotion dans la société. Nous sommes moins profondément blessés lorsque notre espoir est trahi dans les choses que nous espérons que dans celles que nous tentons de mépriser. Une telle trahison équivalait à un coup de poignard dans le dos.

Yakichi regrettait d'avoir montré le télégramme au fonctionnaire de la coopérative agricole, ce qui donnerait à ces gens l'occasion de lui appliquer l'étiquette d'un homme délaissé. Ce fonctionnaire avait marqué son désir de jeter un coup d'œil sur le visage du ministre et s'était attardé chez les Sugimoto jusqu'à huit heures, prêtant son aide chaque fois qu'il le pouvait. C'est ainsi qu'il avait tout vu : l'inquiétude de Yakichi, l'air sarcastique de Kensuké tenant des propos à demi plaisants, les préparatifs de toute la famille pour accueillir cet hôte de marque, l'approche de la nuit, l'anxiété de tous et l'espoir définitivement perdu.

Quant à Etsuko, l'incident de ce jour-là lui apprit une leçon : on ne gagne jamais à attendre quoi que ce soit. En même temps, pour la première fois depuis sa venue à Maïden, elle éprouvait un étrange sentiment d'affection pour Yakichi à cause de ses douloureux efforts pour n'être pas blessé par la trahison de ses espoirs. Le télégramme avait fort bien pu être envoyé par l'un des camarades de Yakichi à Osaka, farce imaginée dans une réunion où l'on avait bu plus que de raison.

Elle lui témoignait une discrète gentillesse, ménageant sa susceptibilité et ne voulant pas qu'il la prît pour de la compassion.

Après dix heures du soir, Yakichi, découragé, pensa pour la première fois à Ryosuké avec une humiliante sensation de crainte. Un sentiment de péché qu'il n'avait jamais connu de sa vie s'insinuait maintenant dans son cœur et allait grandissant, lui laissant une impression d'amertume. Mais il lui semblait d'autre part que si l'on y réfléchissait, ce sentiment pouvait flatter le cœur. Il en voyait pour preuve Etsuko qui ce soir-là, lui paraissait plus belle que jamais.

— Nous avons bien négligé l'Équinoxe ! Aimerais-tu venir avec moi demain au cimetière de Tokyo sur la tombe de Ryosuké ? demanda-t-il.

— Vous m'emmèneriez ? dit Etsuko d'une voix presque joyeuse.

Au bout d'un certain temps, elle ajouta :

— Père, ne vous inquiétez pas pour moi au sujet de Ryosuké. Même de son vivant, il ne m'appartenait pas.

Les deux jours suivants furent pluvieux. Le troisième jour, le 26 septembre, il fit beau. Dès le matin, toute la famille s'occupa de la lessive qui s'était accumulée.

Comme Etsuko étendait les socquettes toutes ravaudées de Yakichi (il serait certainement ennuyé si elle lui en achetait d'autres), elle se demanda soudain ce que Saburo avait fait de celles qu'elle lui avait données. Ce matin-là, elle avait remarqué qu'il

avait encore les pieds nus dans ses espadrilles déchirées. C'était lorsqu'il avait dit, avec un sourire apparemment plus familier : « Bonjour, madame. » Des trous dans la toile laissaient voir, sur ses chevilles crasseuses, de petites plaies qui pouvaient provenir de coupures faites par des herbes.

« Je suppose, se dit-elle, qu'il a l'intention de les mettre quand il sortira. Elles ne coûtent vraiment pas cher, mais un garçon de la campagne pourrait le croire. »

Elle ne pouvait guère lui demander pourquoi il ne les portait pas.

Des cordes avaient été tendues entre les branches de quatre grands chênes près de la cuisine et toutes les cordes de chanvre étaient maintenant occupées par le linge, que le vent d'ouest, qui soufflait sur la châtaigneraie, agitait et faisait claquer.

Attaché sous les cordes, Magui ne cessait d'aller et venir sous les formes blanches folâtrant au-dessus de sa tête et, de temps à autre, poussait un hurlement prolongé. Une fois le linge étendu, Etsuko se promena entre les cordes. Un brusque coup de vent lui appliqua sur la joue un tablier encore mouillé. Cette giflette fraîche lui rosit la joue.

Où était Saburo ? Fermant les yeux, elle revit les chevilles crasseuses et les petites plaies qu'elle avait vues ce matin-là. Sa pointe de bizarrerie, son sourire, sa pauvreté, sa mise peu soignée, tout cela la frappait. Sa charmante pauvreté qui l'attirait par-dessus tout ! Aux yeux d'Etsuko, sa pauvreté jouait un rôle séduisant identique à celui que joue la timidité chez une jeune fille.

« Peut-être, se dit-elle, est-il dans sa chambre, tranquillement plongé dans la lecture d'un roman populaire. »

Etsuko traversa la cuisine en s'essuyant les mains sur son tablier. Près de la porte, il y avait une poubelle. C'était un grand bidon à huile dans lequel Miyo jetait les restes des repas et les déchets de légumes. Lorsqu'il était plein, elle le vidait dans une tranchée à compost.

Quelque chose dans le bidon attira le regard d'Etsuko et la fit s'arrêter. Sous des légumes jaunis et des arêtes de poisson, brillait un morceau de lainage neuf, une couleur bleue qu'elle avait déjà vue. Elle le dégagait délicatement. C'étaient les socquettes. Sous la paire bleue, elle découvrit la paire marron. À en juger par leur forme, elles n'avaient même pas été essayées. L'étiquette du magasin s'y trouvait encore attachée.

Elle demeura un moment immobile devant cette trouvaille déconcertante. Les socquettes s'échappèrent de ses doigts et tombèrent sur les détritiques. Au bout de quelques minutes, elle regarda autour d'elle et, comme une mère enterrerait un fœtus, elle enfouit rapidement les deux paires de socquettes sous les déchets. Tandis qu'elle se lavait les mains et, de nouveau, les essuyait avec soin sur son tablier, elle continua de méditer. Il ne lui était pas facile de mettre de l'ordre dans ses idées. Avant d'y parvenir, une colère irraisonnée s'empara d'elle et lui dicta sa façon d'agir.

Saburo était dans sa chambre, en train d'enfiler ses vêtements de travail. Lorsqu'il vit paraître Etsuko près de la fenêtre, il s'assit dans une posture bienséante et se remit à boutonner sa chemise. Ses manches n'étaient pas encore attachées. Il jeta un regard sur le visage d'Etsuko. Elle n'avait pas encore prononcé une parole. Il boutonna ses manches en

silence. Elle ne disait toujours mot. Saburo était frappé par son expression qui n'avait pas changé un seul instant.

— Qu'as-tu fait des socquettes que je t'ai données l'autre jour ? Voudrais-tu me les montrer ?

Etsuko parlait doucement, mais on eût pu déceler dans cette douceur une inutile note de menace. Elle était en colère, une colère dont les raisons étaient inexplicables, une colère née par hasard de la complexité de ses émotions. Etsuko l'entretenait, l'amplifiait. Sinon, elle n'eût pu lui poser une telle question. Née des exigences du moment, sa colère était purement abstraite.

Une lueur passa dans les yeux noirs de Saburo. Il déboutonnait sa manche gauche et la reboutonnait. Il restait silencieux.

— Qu'y a-t-il donc ? Pourquoi ne réponds-tu pas ?

Elle appuya son bras contre le rebord de la fenêtre, puis regarda Saburo d'un air moqueur. Dans sa colère même, elle savourait chacun de ces instants. Quelle chose extraordinaire ! Elle n'avait pu l'imaginer jusqu'à présent. Elle s'abandonnait à ce sentiment de victoire. Observant cette nuque bronzée et ces joues fraîchement rasées, Etsuko ne se rendait pas compte que ses paroles étaient empreintes de notes caressantes.

— Allons, ne sois pas si penaud. Je les ai vues, voilà tout. On les a jetées à la poubelle. Est-ce toi qui les y as jetées ?

— Oui, c'est moi.

Saburo avait répondu sans hésiter et cela troubla Etsuko.

« Il protège quelqu'un, pensa-t-elle. Sinon, il eût hésité un peu. »

Tout à coup, Etsuko entendit sangloter derrière elle. C'était Miyo qui pleurait dans un vieux tablier de serge grise beaucoup trop grand pour elle. Elle bégaya entre deux sanglots : « C'est moi qui les ai jetées... c'est moi qui les ai jetées. »

— Que dis-tu ? Pourquoi pleures-tu ?

Comme Etsuko prononçait ces mots, elle jeta un coup d'œil sur le visage de Saburo. Les yeux du jeune homme étaient pleins d'anxiété et semblaient vouloir communiquer avec Miyo, ce qui incita Etsuko à arracher le tablier du visage de Miyo avec une brusquerie qui confinait à la cruauté.

La figure toute rouge de Miyo était pleine d'effroi. C'était le visage banal d'une campagnarde. Il y avait quelque chose de laid dans ces traits inondés de larmes. Ses joues rougies et gonflées faisaient penser à des kakis mûrs qui, si on les pressait, s'écraseraient ; ses sourcils étaient pauvres, ses grands yeux lourds sans expression, son nez quelconque. Seules ses lèvres ennuyaient un peu Etsuko. Elles étaient assez minces. Ces lèvres humides et brillantes de larmes, que les sanglots faisaient frémir, avaient tout juste la rondeur voulue et évoquaient une petite pelote à épingles d'un rouge vermeil.

— Allons ! Pourquoi as-tu fait ça ? Je ne me tracasse pas particulièrement pour les socquettes. Je ne comprends simplement pas... c'est pourquoi je demande...

— Oui, madame, dit Saburo, l'interrompant.

Son aisance démentait son comportement normal.

— Vraiment, c'est moi qui les ai jetées, madame. Elles me paraissaient trop belles pour moi et je les ai jetées.

— Ne dis pas de telles stupidités, ça ne prend pas, dit Etsuko.

Craignant que le geste de Saburo ne fût rapporté à Yakichi, qui ne manquerait pas de le punir, Miyo ne put le laisser la protéger plus longtemps. Elle s'écria donc, avant que Saburo pût en dire davantage :

— C'est moi qui les ai jetées, madame. Dès que vous les lui avez données, Saburo me les a montrées. Je lui ai dit que je doutais que vous lui en aviez fait cadeau sans raison. Alors il s'est fâché et m'a dit : « Eh bien, garde-les », et puis il est parti. Et je les ai jetées parce qu'une femme ne peut mettre des socquettes d'homme.

De nouveau, Miyo se cacha la figure dans son tablier. Ce qu'elle avait dit était plausible... si l'on ignorait ce pieux mensonge : « Une femme ne peut mettre des socquettes d'homme. »

Etsuko, qui maintenant comprenait, dit d'un ton résigné :

— Allons, ne pleure pas. Si Chiéko et les autres te voyaient, que penseraient-ils ? Il n'y a pas de raison de faire tant d'embarras pour une paire ou deux de socquettes. Allons, calme-toi. Sèche tes larmes.

Évitant délibérément de regarder Saburo, elle entoura de son bras les épaules de Miyo et l'emmena hors de là, non sans examiner les épaules qu'elle tenait ainsi, la nuque un peu sale de la servante et ses cheveux mal peignés.

« Une telle femme ! se dit-elle. Une telle femme ! »

À travers les chênes, luisait le clair soleil d'automne. Pour la première fois de l'année, s'élevèrent les cris des pies-grièches. Miyo, de surprise, mit les pieds dans une mare laissée par les pluies récentes et éclaboussa d'eau boueuse le bas du kimono d'Etsuko. « Oh ! » s'écria Etsuko, lâchant l'épaule de Miyo, qui, s'accroupissant aussitôt, frotta soigneusement le vêtement d'Etsuko avec le tablier qui venait de lui servir à sécher ses larmes.

Aux yeux d'Etsuko, qui acceptait sans rien dire ce déploiement de muet dévouement, un tel geste était moins une touchante attention qu'un acte chargé d'une courtoise et maussade hostilité.

Le lendemain, portant les socquettes, Saburo salua Etsuko comme si rien n'était survenu et rit innocemment.

*

Etsuko avait maintenant une raison de vivre.

Depuis ce jour-là jusqu'au déplaisant incident de la fête d'automne, le 10 octobre, elle eut une raison de vivre.

Etsuko n'avait jamais recherché de planche de salut. Il était donc étrange qu'une raison d'existence lui eût été donnée.

Il est assez facile de considérer la vie comme étant sans valeur. De fait, il est presque impossible aux gens doués d'une certaine sensibilité de l'oublier. L'instinct d'Etsuko en la matière ressemblait de façon frappante à celui du chasseur. Si au loin, dans le bois, elle apercevait la queue blanche d'un lièvre, son instinct s'éveillait aussitôt, son sang s'échauffait, ses muscles se raidissaient, ses nerfs se tendaient. Durant les jours de loisir, lorsqu'elle n'avait pas cette raison de vivre, elle devenait tout autre, passant son temps dans l'indolence et ne pensant qu'à sommeiller près du feu.

Pour certaines gens, vivre est tout à fait simple ; pour d'autres, c'est extrêmement difficile. Etsuko n'éprouvait pas la moindre rancœur contre cette injuste absence d'équilibre, plus saisissante que l'injustice de la discrimination raciale.

« Mieux vaut prendre la vie à la légère, pensait-elle. Après tout, les gens pour qui la vie est facile n'ont pas à donner d'excuse pour vivre au-delà de cette vie facile. Mais ceux qui la trouvent difficile utilisent bientôt quelque chose de plus comme excuse que le simple fait de vivre. Dire que la vie est difficile n'est rien dont on puisse se vanter. Notre faculté de découvrir toutes les difficultés de la vie aide la majorité des hommes à la rendre facile. Sans cette faculté, la vie serait une sphère vide et glissante où l'on ne trouverait aucun point d'appui.

« Cette faculté nous empêche de considérer la vie sous ce jour. Ceux qui n'en viennent jamais à voir la vie ainsi ne connaissent pas cette faculté. Ce n'est pourtant qu'une chose ordinaire ; de fait, ce n'est rien de plus qu'une nécessité quotidienne. Celui qui fausse la balance de la vie et fait pencher le plateau pour s'attribuer plus d'importance qu'il n'en a en sera puni en enfer. Et même si l'on n'a pas triché sur le poids de la vie, elle est comme un manteau qui pèse à peine et seul le malade en sent le poids qui lui raidit les épaules.

« Il me faut porter un manteau plus lourd que les autres, pensa-t-elle, parce qu'il se trouve que mon âme est née au pays des neiges et y vit encore. Pour moi, la difficulté de vivre n'est que l'armure qui me protège. »

Cette raison de vivre allégeait pour elle le lendemain, le surlendemain et tout ce que pouvait lui réserver l'avenir. Tout cela était encore lourd, assurément, mais un subtil changement dans son centre de gravité la jetait allégrement et avec optimisme dans l'avenir. Était-ce l'espérance ? Nullement.

Toute la journée, elle épiait ce que faisaient Saburo et Miyo. Les voir en train de s'embrasser sous un arbre ou déceler au milieu de la nuit quelque fil reliant leurs chambres séparées ne pouvait que lui causer de la souffrance. Mais comme l'incertitude lui apporterait plus de souffrance encore, Etsuko était déterminée à commettre n'importe quel acte avilissant qui lui permettrait de découvrir la preuve de leur amour.

À n'en juger que par le résultat, sa passion était un terrible et authentique témoignage de la passion humaine illimitée de se torturer soi-même. La passion qu'elle dépensait à profusion pour la seule destruction de ses espérances était une échelle modèle de l'existence humaine, peut-être fuselée, peut-être infléchie. Car les passions ont une forme

et cette forme donne naissance à des cultures biologiques dans lesquelles la vie humaine peut se développer complètement.

Etsuko avait l'impression que personne ne s'apercevait qu'elle ne cessait de surveiller les allées et venues de Saburo et de Miyo. Elle était parfaitement calme et travaillait plus qu'à l'ordinaire. Elle inspectait leurs chambres en leur absence, tout comme Yakichi avait autrefois inspecté la sienne. Mais elle n'y trouvait rien. Ils n'étaient pas de ceux qui tiennent un journal. Ils étaient incapables d'écrire des lettres d'amour et n'avaient même pas conscience de cette douce complicité de l'amour, où le moment présent semble déjà paré de la beauté du souvenir. Pour ces deux-là, il n'existait ni témoignage ni commémoration. Lorsqu'ils se retrouvaient, il n'y avait sûrement qu'une fusion de regards, de mains, de lèvres, d'étreintes. Et, après cela... peut-être... Ah, que c'est facile ! Que cet acte est beau, simple, abstrait ! Le sens et les mots sont inutiles, tout comme le geste d'un athlète qui lance son javelot, tout comme la posture appropriée aux simples tâches... cet acte, cette attitude qui semblent avoir été adoptés pour se conformer à cette règle simple, abstraite, si belle ! Et d'un tel acte, il ne subsiste pas le moindre témoignage, tout comme il ne reste aucune trace de l'hirondelle qui survole un instant la plaine.

Les rêveries d'Etsuko prenaient parfois un autre cours et, à certains moments, elle se sentait entraînée vers les ténèbres d'un espace extérieur, dans le grand balancement d'un merveilleux berceau violemment agité au faîte d'un étincelant jet d'eau.

Dans la chambre de Miyo, Etsuko découvrit un miroir bon marché encadré de celluloid, un peigne rouge, une crème de basse qualité, un onguent, un seul et médiocre kimono de sortie imprimé de petits dessins, des ceintures fripées, un jupon neuf, une robe d'été grossière et la combinaison assortie (en été, Miyo ne mettait que ces deux vêtements pour aller faire ses achats en ville), un vieux magazine féminin dont les pages souvent feuilletées avaient l'air de fleurs artificielles salies, une lettre larmoyante d'une amie de la campagne. Et, regardant de plus près, elle trouva, s'accrochant à tout, des mèches de cheveux roussâtres.

Dans la chambre de Saburo, Etsuko ne vit que les objets essentiels d'un mode de vie plus simple encore.

« Sont-ils aussi prudents pour éluder mes recherches que je suis diligente à les dépister ? se demanda-t-elle. Ou, dans mes investigations minutieuses, ce que je cherche m'échappe-t-il parce qu'il est exposé à la vue, comme dans le livre de Poe que j'ai emprunté à Kensuké ? »

Alors qu'Etsuko quittait la chambre de Saburo, elle rencontra dans le couloir Yakichi qui se dirigeait vers elle. Comme le couloir aboutissait à la chambre de Miyo, Yakichi n'avait pas à le longer, à moins de se rendre là.

— Tu es là ?

— Oui.

Elle ne donnait aucune excuse. Comme ils retournaient vers la chambre de Yakichi, le vieillard se heurta maladroitement contre elle, non pas à cause de l'étroitesse du couloir, mais sans raison, comme le corps d'un enfant boudeur entraîné par sa mère.

Lorsqu'ils se furent installés dans la chambre, Yakichi demanda :

— Que faisais-tu dans cette pièce ?

— Je voulais voir son journal.

Yakichi remua indistinctement les lèvres et se tut.

*

Le 10 octobre était le jour de la fête d'automne dans plusieurs villages voisins. Saburo s'était habillé et était parti avant le coucher du soleil avec les membres de la Ligue des jeunes. Il y avait toujours tant de monde à la fête qu'il était dangereux d'y emmener les petits enfants. Par conséquent, le meilleur moyen de mettre fin aux supplications de Nobuko et de Natsuo avait été de leur demander de rester avec leur mère pour garder la maison. Après le dîner, Yakichi, Etsuko, Kensuké, Chiéko et Miyo se dirigèrent vers le temple local et la fête du village.

Les tambours résonnaient de tous côtés depuis le crépuscule. Le vent apportait aussi des cris et des chansons. Ces bruits qui déchiraient l'air nocturne au-dessus des rizières, pareils à des chants d'oiseaux et à des cris d'animaux mêlés, ne troublaient pas le silence ; de fait, ils ne faisaient que l'accentuer. À la campagne, même dans les endroits éloignés des grandes villes, le silence de la nuit est profond et seuls le rompent de temps à autre les cris des insectes.

Lorsqu'ils eurent fini leurs préparatifs de départ, Kensuké et Chiéko ouvrirent les fenêtres et écoutèrent un moment le son des tambours qui montait de toutes parts. « Ce doit être celui du temple Hachiman, près de la gare. » « Ce doit être celui du temple shintoïste du village où nous allons. » « C'est là, je crois, le tambour du village voisin, que l'on permet aux petits enfants, le nez peinturluré de blanc, de battre tour à tour. Le son de celui-ci est le plus faible et, parfois, il cesse complètement. »

Ils étaient si absorbés dans le plaisir de résoudre ces devinettes et si puérils dans leurs opinions différentes, qui les amenaient presque au bord de la querelle, qu'ils avaient l'air de jouer un rôle dans une pièce. Il était difficile de croire que cette conversation était celle d'un mari de trente-huit ans et d'une femme de trente-sept ans.

— Non, cela vient d'Okamachi... du temple Hachiman près de la gare.

— Mon Dieu que tu es têtue ! Il y a six ans que tu vis ici et tu ne connais pas encore la direction de la gare.

— Bien. Alors veux-tu avoir la bonté de m'apporter une carte et un compas ?

— Eh bien, madame, nous n'avons pas de telles choses ici.

— Oui, je suis une « madame », mais tu n'es pas un « monsieur », tu n'es qu'un homme ordinaire.

— Bien entendu. Et n'importe qui ne peut pas devenir la femme d'un homme ordinaire. Toutes les femmes ordinaires du monde épousent un haut fonctionnaire, ou un marchand de poisson, ou un trompettiste. Tu es née coiffée. En tant que femme d'un homme ordinaire, tu es l'exemple du succès féminin. Tu peux régenter la vie d'un mari. Pour une femme, il n'est pas de plus grand succès, n'est-ce pas ?

— Tu n'as pas très bien saisi. Je voulais dire que tu es un homme banal.

— Banal ? Mais c'est merveilleux ! Le plus haut point de rencontre entre l'art et la vie est la banalité. Dédaigner la banalité est mépriser ce qu'on ne peut avoir. Un homme qui craint d'être banal n'est pas encore un homme. Les temps anciens du haïku(6), avant Besho, avant Shiki, connaissaient la vigueur d'une époque où l'esprit de la banalité n'avait pas encore disparu.

— Oui, et ton haïku montre la banalité à son plus haut degré de développement.

Le ton de ce dialogue superficiel révélait un thème éternel : le respect sans bornes de Chiéko pour l'« érudition » de son mari. Une décennie auparavant, de tels couples n'étaient pas rares parmi les intellectuels de Tokyo. Kensuké et sa femme observaient encore cette tradition.

Kensuké alluma une cigarette et s'appuya contre la fenêtre. La fumée qu'il exhalait flottait dans l'air nocturne comme une blanche chevelure voguant sur l'eau et se prenait aux branches d'un plaqueminier tout proche. Après quelques instants de silence, il dit :

— Père n'est pas encore prêt, n'est-ce pas ?

— C'est Etsuko qui n'est pas prête. Peut-être Père l'aide-t-il à nouer sa ceinture. C'est peut-être difficile à croire, mais il va jusqu'à serrer la coulisse de son jupon. Quand elle s'habille, ils ferment la porte de sa chambre et parlent à voix basse et l'on ne sait combien de temps...

— Vraiment, Père se débauche dans ses dernières années.

Tout naturellement, ils en vinrent à parler de Saburo et conclurent que le calme comportement d'Etsuko de ces derniers jours prouvait qu'elle avait renoncé à lui. Les rumeurs suivent parfois une logique plus précise que les faits et, plus que les rumeurs, les faits peuvent être trompeurs.

Pour gagner le temple du village, il fallait traverser le bois derrière la maison. Non loin du bouquet de pins d'où ils avaient contemplé les cerisiers en fleur ce printemps-là, ils parvinrent à une fourche dans le sentier et, pendant un certain temps, longèrent des marécages couverts de joncs et de châtaignes d'eau. Ils descendirent une colline abrupte, au bas de laquelle il y avait un groupe de maisons. À mi-chemin du versant opposé, se dressait le temple shintoïste.

Miyo allait en tête, portant une lanterne de papier. Kensuké la suivait, éclairant le sentier avec une lampe de poche. À la bifurcation dans le sentier, ils avaient été rejoints par Tanaka, un rude et honnête fermier qui allait aussi à la fête et jouait de la flûte tout en marchant. Son talent était surprenant, mais les airs, qui leur paraissaient tristes, rendaient la procession, dirigée par la lanterne de papier, aussi silencieuse qu'un convoi funèbre. Pour provoquer un peu d'entrain, Kensuké se mit à battre des mains à chaque air et tout le monde en fit autant. Le bruit des applaudissements leur était renvoyé en écho caverneux de la surface du marécage.

— N'est-ce pas bizarre ? dit Yakichi. D'ici, le son du tambour semble plus éloigné.

— C'est à cause de la configuration du terrain, dit Kensuké.

À ce moment, Miyo trébucha et faillit tomber. Kensuké s'empara de la lanterne et prit place à la tête du groupe. On ne pouvait laisser cette fille stupide les conduire.

Etsuko se tenait au bord du sentier, là où elle avait fait place à Kensuké, et elle vit la lanterne changer de main. Dans cet éclairage, le teint de Miyo paraissait verdâtre. Il n'y avait aucune lumière dans ses yeux. Elle semblait même avoir du mal à respirer.

Les yeux d'Etsuko avaient si bien appris à observer qu'en cet instant où la lanterne changea de main et éclaira le buste de Miyo, elle saisit ces détails. Mais elle eut tôt fait de les oublier comme les grandes lanternes des jours de fête pendues aux auvents des maisons arrachaient des cris d'admiration à la petite colonne en train de gravir la pente.

La plupart des villageois étaient allés à la fête, ne laissant pour garder leur maison que les grandes lanternes brillant dans le village silencieux. Les Sugimoto franchirent le pont de pierre au-dessus du ruisseau qui traversait la ville. Les oies y nageaient dans la journée, mais elles étaient maintenant enfermées dans leurs cages et le bruyant passage des étrangers les fit crier.

— On dirait des bébés qui pleurent la nuit, dit Yakichi.

Tous se mirent à rire. Ils pensaient à Natsuo et à sa mère dont la mise était peu soignée.

Etsuko regardait Miyo dans son kimono fleuri, faisant en sorte qu'elle ne pût voir dans ses yeux la moindre lueur d'hostilité. Elle ne se souciait guère de ce que pourrait voir la famille. Elle ne se souciait que de Miyo. La seule idée que cette campagnarde à l'esprit lourd pût soupçonner sa jalousie était plus que n'en pouvait supporter la dignité d'Etsuko. Était-ce le teint pâle de Miyo ou son kimono, Etsuko n'eût pu le dire, mais, ce soir-là, la jeune fille était loin d'être sans charme.

« Quel monde étrange ! pensait Etsuko. Lorsque j'étais enfant, il était impensable qu'une servante pût porter autre chose qu'un kimono rayé. Laisser les domestiques se vêtir de tissus élégants est bafouer la tradition et attaquer l'ordre de la société. Ma mère aurait tout de suite mis à la porte une fille pareille. »

Qu'il soit considéré de plus bas ou de plus haut, le rang social est un excellent substitut de la jalousie. Quelle meilleure preuve en pourrait-on donner que le fait qu'Etsuko ne faisait jamais montre de ce sens démodé du rang social dans son attitude à l'égard de Saburo ?

Etsuko portait un kimono de soie parsemé de chrysanthèmes, tel qu'on en voyait rarement à la campagne, sous un mantelet court d'un noir brillant. Un parfum d'eau de Cologne Houbigant, qu'elle aimait beaucoup, flottait autour d'elle, parfum peu approprié à une fête de campagne et, de toute évidence, destiné à Saburo. Yakichi lui-même, qui ne se doutait de rien, le lui avait vaporisé sur la nuque. Sur un léger duvet qui avait la couleur de sa peau, des gouttelettes infinitésimales étaient demeurées un moment, brillant comme des perles et ravissantes. La peau d'Etsuko était satinée et il y avait un contraste saisissant entre sa jolie nuque ainsi confiée aux soins de Yakichi et la main calleuse et incrustée de terre de celui-ci. Et pourtant, cette main rude avait peu à peu poursuivi son avance pour atteindre les seins parfumés d'Etsuko. Il avait alors semblé à Yakichi que, pour la première fois, il éprouvait le sentiment apaisant de la posséder réellement.

Comme ils débouchaient dans une ruelle près du centre de distribution du riz, ils furent soudain assaillis par l'odeur nauséabonde des lampes à acétylène qui éclairaient de petites baraques. L'une d'elles vendait des bonbons, une autre de petits moulins à vent dont les

tiges étaient piquées dans une botte de paille, une autre encore de petites ombrelles de papier fleuri. Bien que ce fût hors de saison, on vendait aussi des pétards, des jeux de cartes pour les enfants et des ballons.

Lorsque le moment de la fête approchait, ces marchands allaient dans les boutiques d'Osaka acheter des gâteaux à prix réduit. Puis ils erraient aux alentours de la gare d'Umeda à Hankyu et s'informaient auprès des passants de l'endroit où l'on célébrait une fête ce jour-là. S'ils allaient d'abord au temple Hachiman de la gare d'Okamachi et y trouvaient des concurrents déjà installés, ils se dirigeaient vers un lieu de moindre importance. Leur rêve de gros bénéfices presque envolé, ils s'y rendaient par petits groupes à travers champs et leur allure témoignait de leur résignation. Ce soir-là, nombre de colporteurs étaient des vieillards et des vieilles femmes.

Des enfants étaient rassemblés autour de petites autos qui roulaient en cercle. Après avoir regardé les étalages des marchands, la famille Sugimoto discuta de l'achat d'une auto de cinquante yen pour Natsuo.

— C'est trop cher, c'est bien trop cher, dit Yakichi. Etsuko lui en achètera une la prochaine fois qu'elle ira à Osaka. Ce sera bien meilleur marché. D'ailleurs, tous les articles que l'on vend dans ces baraques sont cassés dès le lendemain.

Il avait parlé à voix haute et le marchand de jouets le dévisagea d'un air furieux. Yakichi lui rendit son regard.

Yakichi eut le dessus. Le vieillard se détourna et reprit ses boniments à l'adresse des enfants. Puérilement enivré de sa victoire, Yakichi franchit le premier portique du temple et gravit l'escalier de pierre. Assurément, les prix, à Maiden, étaient plus élevés qu'à Osaka. Les Sugimoto n'achetaient à Maiden que le strict nécessaire.

Comme ils commençaient à monter les marches, un bruit de ressac assourdissant les assaillit. Au-dessus de la cage de l'escalier, le ciel nocturne s'emplissait d'étincelles. Les cris d'émerveillement, mêlés au pétilllement des bambous, leur martelaient les oreilles. Les branches d'un vieux cyprès se dressaient, dénudées, dans la cruelle lumière des feux de joie.

— Si nous montons de ce côté, je ne crois pas que nous arrivions jamais au temple, dit Kensuké.

À mi-chemin de l'escalier, ils prirent le sentier qui comptait quatre-vingt-dix-neuf tournants et menait derrière le sanctuaire. Lorsqu'ils y parvinrent, ce fut Miyo, et non Yakichi, qui était hors d'haleine. De ses grandes mains, elle frottait d'un air gêné ses joues pâles.

La façade du temple évoquait le pont d'un navire de guerre dressant sa proue dans un mugissant tourbillon de feu et de clameurs. Les femmes et les enfants, qui n'osaient entrer dans le tourbillon, se tenaient au-dessus et plongeaient leur regard dans la cour, transformée en un vrai pandémonium, dont les degrés de pierre et le mur les protégeaient à peine. Ils demeuraient silencieux car, au-dessus de l'escalier, au-dessus de leur tête et de leurs mains agrippées au parapet de pierre, les ombres projetées par le feu et celles des hommes qui se tenaient entre les flammes et eux tournoyaient follement.

À certains moments, les feux de joie s'intensifiaient au point que les flammes semblaient s'infuser mutuellement une énergie nouvelle. Les visages des spectatrices et des enfants, auxquels s'était ajoutée la famille Sugimoto, se détachaient nettement dans cette lumière. La corde qui reliait les clochettes suspendues à l'auvent du temple était aussi rouge que si elle était éclairée par le soleil couchant. Puis les ombres se mirent à bondir comme si elles exécutaient une danse, noyant cette illumination d'un moment, laissant la foule au haut des marches sombre, silencieuse et maussade.

« Ils sont sûrement devenus fous », se dit Kensuké, abaissant son regard sur la masse qui s'agitait au-dessous d'eux. Il jeta un coup d'œil vers Etsuko, près de lui, et remarqua que la manche de son mantelet était déchirée, ce qu'elle semblait ignorer. Elle lui paraissait étrangement séduisante, ce soir-là.

— Oh, Etsuko, ton mantelet est déchiré, lui cria-t-il.

Il avait le talent de dire ce qui n'avait pas besoin d'être exprimé.

À ce moment, une note nouvelle monta des cris de la foule. L'inutile message de Kensuké ne parvint jamais à l'oreille d'Etsuko. Dans la brutale couleur des feux de joie, son profil paraissait un peu plus sévère qu'à l'ordinaire, un peu plus solennel, un peu plus cruel.

En bas, jouant des coudes, les gens se précipitaient constamment vers l'un ou l'autre des trois portiques. Au premier regard, les mouvements de la foule semblaient n'avoir pas d'objet spécial, mais elle se dirigeait vers une énorme tête de lion au-dessus d'elle. Ouvrant et refermant ses mâchoires, sa verte crinière flottant derrière elle, la tête de lion voguait comme si elle fendait les vagues. Elle était manipulée alternativement par trois jeunes hommes vêtus d'un kimono de coton, qui étaient obligés de se faire remplacer tour à tour après quelques efforts, tant cette besogne était accablante.

Plus d'une centaine de jeunes gens suivaient le lion, chacun d'eux portant une lanterne de papier blanc. Ils s'amassaient autour du lion et se bousculaient, heurtant leurs lanternes les unes contre les autres. Au bout d'un certain temps, le lion, comme s'il était pris de rage, se libérait et se jetait vers un autre portique. De nouveau, les jeunes gens le suivaient et, de nouveau, élevaient les lanternes, dont certaines encore miraculeusement allumées ; leurs propriétaires ignoraient souvent qu'elles avaient été brisées et qu'il n'en subsistait que la baguette. Et, pendant tout ce temps, ils criaient à gorge déployée.

Au centre de la cour, on avait dressé des bouquets de bambous. Lorsqu'on y mettait le feu, les tiges entières s'enflammaient rapidement et explosaient ; lorsqu'elles s'affaissaient, on allumait un autre bouquet. Comparés à cet embrasement, les feux de joie, aux quatre coins de la cour, avaient l'air de pâles feux d'artifice.

Les villageois qui, à l'ordinaire, n'avaient pas envie de courir le moindre danger, bravaient ici les gerbes d'étincelles et continuaient de s'amasser pour suivre les mouvements impétueux des jeunes gens qui se pressaient derrière le lion. Apparemment, les spectateurs étaient calmes, mais, parmi eux, se dessinaient des ondulations et, tout à coup, se produisit une certaine effervescence qui menaçait de projeter le premier rang de l'assistance dans la masse tumultueuse des jeunes gens. Des hommes d'un certain âge armés d'un *uchiwa*(7), chargés de maintenir l'ordre, allaient et venaient entre les jeunes

hommes et les spectateurs et s'enrouaient à force de crier, repoussant un groupe et contenant l'autre.

Vue du haut des escaliers, la scène semblait prendre la forme d'un immense serpent noirâtre se tordant parmi les joncs flamboyants et crachant de tous côtés des lueurs phosphorescentes.

Le regard d'Etsuko était rivé sur l'endroit où les lanternes de papier se heurtaient si furieusement. Yakichi, Kensuké, et même Miyo, n'existaient plus pour elle. Dans cette brumeuse ivresse, elle avait l'impression que la personnification de ces clameurs, de cette frénésie, de cette folle démonstration, était Saburo. Il fallait, pensait-elle, que ce fût Saburo.

Ce tourbillonnant et inutile gaspillage des forces de la vie lui paraissait, de fait, une chose merveilleuse. Sa conscience semblait flotter dans ce périlleux chaos et fondre comme neige au soleil. Elle pouvait sentir son visage éclairé de temps à autre dans le flamboiement des bambous et des feux de joie. Tout à fait hors de propos, elle se rappela ce soleil de novembre dont les rayons étaient à profusion tombés sur elle lorsqu'on avait ouvert le portail pour emporter le cercueil de son mari.

Chiéko se rendit compte qu'Etsuko cherchait à voir Saburo. Il ne lui serait jamais venu à l'esprit que sa belle-sœur pût s'inquiéter de quelque chose d'autre. Avec sa bonté naturelle, Chiéko dit :

— Que c'est amusant ! Mais j'aimerais aller en bas. D'ici, on ne peut mesurer toute la barbarie d'une fête de campagne.

Kensuké saisit le clin d'œil de sa femme ainsi que le mobile de sa suggestion. Il savait fort bien que Yakichi n'oserait les suivre. Cela lui procurait un second mobile et l'occasion d'une petite vendetta contre son père.

— Bon. Allons-y ! Tu viens, Etsuko ? Tu es encore jeune.

Yakichi prit son air revêche. C'était le visage fier et maussade d'un homme accoutumé, par un léger changement d'expression, à se faire obéir. Il y avait eu un temps où un tel air eût suffi pour faire donner sa démission à un administrateur. Mais, sans le regarder, Etsuko répondit vivement :

— Oui, je vous accompagne.

— Et Père ? demanda Chiéko.

Yakichi ne dit mot et tourna son visage revêche vers Miyo, donnant à entendre qu'elle resterait là avec son maître.

— J'attendrai ici, reviens bientôt, dit-il à Etsuko sans la regarder.

Etsuko, Kensuké et Chiéko descendirent l'escalier en se donnant la main et entrèrent dans la foule bruyante comme s'ils entraient dans un ressac. Les spectateurs circulaient là plus aisément qu'il n'y paraissait d'en haut. On n'avait aucun mal à dépasser ces gens au visage terne et à la bouche entrouverte pour gagner le premier rang.

Etsuko entendit des bambous exploser près d'elle et se sentit ranimée. N'importe quel bruit discordant lui eût paru agréable à ce moment. Ses oreilles délicates, que n'émouvaient plus des bagatelles et qui aspiraient à un bruit capable de lui déchirer le tympan, devaient avoir écouté intensément le rythme de quelque émotion enfouie au plus profond d'elle-même.

Tout à coup, au-dessus d'eux, la tête du lion, la crinière au vent et découvrant ses dents dorées, se dirigea vers un autre portique. Un vacarme s'ensuivit tandis qu'à gauche et à droite se soulevaient des vagues humaines. Quelque chose d'éblouissant traversa le champ de vision d'Etsuko. C'était une bande de jeunes hommes à demi nus se mouvant en un seul bloc dans l'éclat des flammes. Certains d'entre eux étaient échevelés, d'autres portaient des bandeaux dont les extrémités flottaient derrière eux. Poussant des cris d'animaux, ils dépassèrent rapidement Etsuko, emplissant l'air d'une odeur musquée, sombres reflets de chairs dures et de peaux en sueur s'accrochant et se dégageant. Dans l'obscurité, leurs jambes étaient si enchevêtrées qu'on eût dit un grouillement insensé de créatures inhumaines. Il semblait qu'aucun d'entre eux n'eût pu reconnaître ses propres jambes.

— Je me demande où est Saburo, dit Kensuké. Quand ils sont nus, on ne peut les distinguer l'un de l'autre.

Il ne voulait pas risquer de perdre l'une des deux femmes et tenait chacune d'elles par l'épaule, mais la souple épaule d'Etsuko menaçait toujours d'échapper à sa prise.

— C'est vrai, poursuivit Kensuké, d'accord avec lui-même, quand les gens sont nus, on peut vraiment comprendre pourquoi la personnalité humaine est chose si fragile. Et, quant aux modes de pensée, il n'y en a que quatre : celui des gros hommes, celui des maigres, celui des grands et celui des petits. Et, quant aux visages, ils n'ont jamais plus de deux yeux, un nez et une bouche. On ne voit personne avec un seul œil. Prenez le visage dont l'individualité est la plus marquée : cela ne sert qu'à symboliser la différence entre son propriétaire et les autres. Qu'est-ce que l'amour ? Rien d'autre qu'un symbole épris d'un symbole. Et si l'on en vient au sexe, c'est l'anonyme épris de l'anonyme. Le chaos et le chaos, l'accouplement unisexe de l'impersonnalité avec l'impersonnalité. Masculinité ? Féminité ? Où est la différence ? Tu vois, Chiéko ?

Chiéko elle-même avait l'air ennuyé. Elle grogna en guise d'assentiment.

Etsuko ne put s'empêcher de rire.

« Cet homme, se dit-elle, ne cesse de marmonner. Il ne cesse de penser, de façon presque incontinente. C'est bien ça ! C'est de l'incontinence cérébrale ! Quel pitoyable gâchis ! Les pensées de cet homme sont aussi drôles que son derrière.

« Mais le plus absurde est que le tempo de ce qu'il débite est absolument en désaccord avec tous ces cris, toute cette surexcitation, toutes ces odeurs, toutes ces activités, toute cette vie qui grouille autour de lui. S'il était musicien, aucun chef ne voudrait de lui dans son orchestre. Mais que peut-on faire d'un orchestre de campagne, sinon reconnaître qu'il joue faux et s'en accommoder ? »

Etsuko écarquilla les yeux. Son épaule glissa doucement hors de la main moite de Kensuké. Elle avait découvert Saburo. La bouche du jeune homme, généralement

taciturne, s'ouvrait largement pour crier. Ses dents aiguës et très blanches étincelaient dans la lumière des feux de joie. Dans ses yeux, qui ne se tournaient jamais vers elle, Etsuko voyait un autre feu de joie resplendissant.

De nouveau, la tête de lion domina la foule, paraissant observer toute la scène. Puis elle avança brusquement vers les spectateurs, sa verte crinière flottant fièrement au vent, et se dirigea vers le portique principal, à la façade du temple. Une bande de jeunes hommes demi-nus la suivaient avec un bruit fracassant.

Etsuko s'abandonna à l'impulsion de ses jambes et suivit la procession. Derrière elle, elle put entendre Kensuké crier : « Etsuko ! Etsuko ! » et le rire strident de Chiéko, mais elle ne se retourna point. Quelque chose en elle semblait surgir comme d'un bas-fond marécageux et se précipiter avec une force physique presque herculéenne.

En certaines circonstances, les êtres humains ont parfois la conviction de pouvoir accomplir n'importe quoi. À de tels moments, il leur semble entrevoir ce qui est normalement invisible à l'œil humain. Et plus tard, même lorsqu'ils ont sombré au fond de la mémoire, ces moments se raniment parfois et rappellent aux hommes la miraculeuse plénitude des douleurs et des joies du monde. Personne ne peut échapper à ces moments du destin ; et personne, quel qu'il soit, ne peut échapper au malheur de voir plus loin que sa vision habituelle.

Etsuko avait maintenant le sentiment qu'elle pouvait faire n'importe quoi. Ses joues étaient brûlantes. Pressée par la foule, elle se hâta, en trébuchant, vers le portique en face d'elle et se trouva presque au premier rang des spectateurs. Un gardien lui frappa la poitrine de son éventail, mais elle ne le sentit pas. Elle était prise dans un conflit de torpeur et de frénésie.

Saburo n'avait pas conscience de la proximité d'Etsuko. Il montrait à l'assistance son dos bien fait et légèrement bronzé. Son visage était tourné vers le lion, au centre ; il criait à son adresse et le provoquait. De son bras souple, il élevait sa lanterne, maintenant éteinte mais intacte, tandis que les autres étaient criblées de trous et de déchirures. La partie inférieure de son corps, sans cesse en mouvement, était plongée dans l'obscurité, mais son dos, qui bougeait à peine, était un vrai kaléidoscope produisant un jeu de lumières et d'ombres. Tandis qu'il avançait, le jeu des muscles, autour de ses omoplates, évoquait les efforts d'un oiseau puissant en plein essor.

Etsuko avait envie de le toucher de ses doigts. Elle ne savait quelle sorte de désir la poussait. Métaphoriquement, ce dos était pour elle un océan sans fond dans lequel elle souhaitait se jeter. Son désir était proche de celui de quelqu'un qui se jette à l'eau et n'aspire pas nécessairement à la mort autant qu'à ce qui vient ensuite, à quelque chose d'autre que ce qu'il a connu, et en tout cas à un monde différent.

Une forte ondulation qui se produisit une fois de plus dans la masse poussa tout le monde en avant. Les jeunes gens à demi nus exécutèrent un mouvement inverse, reculant de concert avec le lion capricieux. Etsuko trébucha en avant, propulsée par la foule, et entra en collision avec un dos nu, brûlant comme du feu, venant de la direction opposée. Elle le repoussa en le maintenant des deux mains. C'était le dos de Saburo. Elle savourait le contact de sa chair et son ineffable chaleur.

Une nouvelle poussée de la foule lui fit enfoncer ses ongles dans le dos de Saburo. Il n'en eut même pas conscience. Dans tout ce tohu-bohu, il ne savait quelle femme se pressait contre son dos. Etsuko sentit le sang de Saburo couler entre ses doigts.

Les gardiens paraissaient ne pouvoir maîtriser la foule. Les jeunes gens déchaînés s'assemblaient en un bloc et, avec des cris, se dirigèrent vers un flamboyant bouquet de bambous. Les cendres ardentes retombèrent devant leurs pieds nus et furent piétinées. Ils ne se rendirent même pas compte de leur chaleur. Enveloppés de feu, les bambous éclairaient les branches du vieux cyprès, projetant une fumée rouge, et leurs feuilles luisaient comme si elles étaient illuminées par le soleil. Ce pilier de feu trembla, puis explosa et, s'inclinant d'un côté à l'autre comme le mât d'un voilier, s'effondra tout à coup au milieu de la foule qui jouait des coudes.

Etsuko crut voir une femme qui, bien que sa chevelure se fût enflammée, riait très fort. C'est à peu près tout ce dont elle se souvint avec quelque clarté. Elle réussit à se dégager et se retrouva devant le temple, près des degrés de pierre. Elle se rappela plus tard un moment où le ciel était plein de flammèches. Elle n'éprouvait cependant aucun sentiment d'horreur. Les jeunes hommes luttèrent de nouveau pour plonger vers un autre portique. Les spectateurs paraissaient avoir oublié la crainte qui s'était emparée d'eux quelques minutes auparavant et se pressaient derrière eux. Rien n'arrivait...

Etsuko ne savait comment elle s'était frayé un chemin jusque-là. Elle regardait d'un air absent les sillons obliques que projetaient sur le sol les flammes et les ombres humaines. Elle sentit alors à l'épaule un choc assez rude. C'était la main moite de Kensuké.

— Ah, te voilà, Etsuko ! Nous nous faisons du souci à ton sujet.

Etsuko le regarda sans mot dire et impassible.

— Quelque chose est arrivé, poursuivit-il, haletant. Suis-moi.

— Qu'y a-t-il ?

— Ne t'inquiète pas. Suis-moi.

Kensuké lui prit la main et monta l'escalier à grandes enjambées. Un cercle de gens entourait l'endroit où ils avaient laissé Yakichi et Miyo. Kensuké écarta les curieux et fit passer Etsuko.

Couchée sur le dos, Miyo gisait sur deux bancs que l'on avait rapprochés. Penchée sur elle, Chiéko essayait de dénouer sa ceinture. Yakichi, l'air embarrassé, se tenait près d'elle. Miyo était vêtue avec tant de négligence que l'on voyait ses seins à travers son kimono défait. Elle avait perdu conscience et sa bouche était légèrement entrouverte. L'une de ses mains pendait et ses doigts touchaient la dalle.

— Qu'est-il arrivé ?

— Elle s'est évanouie. C'est peut-être de l'anémie cérébrale, ou bien une crise d'épilepsie.

— Il vaudrait mieux appeler un médecin.

— Tanaka s'en est occupé. On va apporter une civière.

— Ne devrions-nous pas le faire savoir à Saburo ?

— Ce n'est pas la peine. Ce n'est sans doute rien de grave.

Kensuké, qui ne pouvait supporter la vue du visage verdâtre de Miyo, tournait la tête dans la direction opposée. Il était de ces hommes qui, ainsi qu'on le dit, ne peuvent tuer une mouche.

On apporta bientôt la civière. Tanaka et l'un des membres de la Ligue des jeunes la soulevèrent. Kensuké les guida lentement pour descendre le dangereux escalier, les éclairant dans les tournants avec sa lampe de poche. À la lumière de la lampe électrique, le visage de Miyo, avec ses yeux clos, avait l'air d'un masque nô, ce qui faisait pousser aux enfants qui l'apercevaient un cri de feinte frayeur.

Yakichi suivait la civière en grommelant à voix basse : « Que c'est humiliant ! Qui sait ce que diront les gens. Il fallait qu'elle tombe malade au beau milieu de la fête ! »

Ils n'avaient heureusement pas à passer devant les boutiques pour gagner l'hôpital. Ils franchirent un portique et, après avoir longé une rue obscure et tortueuse, pénétrèrent dans l'hôpital. Même lorsque la malade et ses accompagnateurs eurent franchi la porte, des badauds restèrent à l'extérieur. La fête, avec ses incessantes répétitions, avait commencé à les lasser. Ils avaient maintenant envie de savoir comment se terminerait ce nouvel incident. Grattant le sable du pied et échangeant des potins, ils en attendaient gaiement le résultat, car cet événement secondaire de la fête n'était rien d'inaccoutumé. Pendant une dizaine de jours, il fournirait un distrayant sujet de conversation.

La direction de l'hôpital avait changé et un jeune médecin en était le nouveau chef. Ce jeune homme plein de morgue se raillait des origines campagnardes de son père et de toute sa lignée, et des propriétaires de villas comme les Sugimoto le mettaient mal à l'aise. Lorsqu'il les rencontrait dans la rue, il les saluait avec une amabilité mêlée de gêne, de crainte qu'ils ne découvrirent le vernis de citadin qu'il arborait.

La malade fut emmenée dans la salle des examens. Yakichi, Etsuko, Kensuké et Chiéko furent conduits dans une salle d'attente qui donnait sur le jardin. Ils ne parlaient guère et Yakichi ne cessait de remuer ses épais sourcils comme s'il chassait une mouche. Il regrettait d'avoir perdu la tête. S'il n'avait fait appeler Tanaka, toute cette histoire ne serait pas arrivée. On n'aurait pas eu à emporter Miyo sur une civière et seuls quelques passants eussent été témoins de l'incident. L'autre jour, lorsqu'il était entré dans le bureau de la coopérative agricole, l'un des administrateurs, qui était en train de raconter une histoire drôle, s'était soudain interrompu. C'était l'homme qui était venu chez les Sugimoto le jour où le ministre d'État était censé arriver. Si cela avait procuré une bonne histoire, l'événement de cette soirée serait pire et donnerait sûrement lieu à des suppositions encore plus malveillantes.

Etsuko examinait ses mains, qui reposaient sur ses genoux. Sur un ongle, elle aperçut une goutte de sang déjà séché. Presque inconsciemment, elle le porta à ses lèvres.

Le médecin en chef, en blouse blanche, entrebâilla la porte. Leur parlant comme s'il était fier de ses relations avec la famille Sugimoto, il dit calmement :

— Il n'y a pas de quoi se tourmenter. Elle a repris connaissance.

Yakichi ne trouva pas l'information digne de commentaire et demanda d'un ton brusque :

— Qu'est-ce qui a causé cet évanouissement ?

Le docteur entra dans la pièce, ferma la porte, puis, ménageant les plis de son pantalon, s'assit gauchement à côté d'eux et dit avec un sourire embarrassé :

— Elle est enceinte.

IV

Une image de Ryosuké, depuis longtemps oublié, revint hanter Etsuko depuis qu'elle l'avait vu dans son sommeil tourmenté durant la nuit qui avait suivi la fête. Mais cette vision était dépourvue du halo sentimental de celle qui lui était apparue immédiatement après sa mort. Elle était brutale, malveillante, maléfique.

Dans cette vision, la vie avec lui était transformée en interminables leçons dans la chambre secrète d'une honteuse école. Ryosuké ne l'aimait pas ; il l'instruisait. Il ne l'instruisait pas, il la dressait.

Ces cruelles et détestables heures où elle était forcée d'apprendre par cœur d'innombrables choses ! Les coups de fouet, les corrections ! Grâce à cela, Etsuko avait appris sa leçon : si l'on peut vaincre la jalousie, on peut cesser d'aimer.

Etsuko luttait de toutes ses forces pour profiter de la leçon, mais en vain.

Cesser d'aimer était une affreuse contrainte.

Cependant, pour y parvenir, Etsuko eût enduré n'importe quelle privation. Mais l'acceptation de cette contrainte et la prescription qu'elle comportait étaient rendues inutiles par l'absence d'un élément essentiel.

Elle était venue à Maïden à la recherche de cet élément et, à son soulagement, l'y avait trouvé... Hélas, ce n'était qu'une habile imitation d'une prescription inutile. C'était faux ; et ce qu'elle redoutait, ce qui la tourmentait, survenait de nouveau.

Quand le docteur avait dit en souriant un peu : « Elle est enceinte », une atroce douleur lui avait étreint la poitrine. Elle avait senti le sang se retirer de son visage. Dans sa bouche, une sécheresse affreuse avait failli la faire vomir. Mais il ne fallait rien laisser voir. Elle avait observé les expressions de Yakichi, de Kensuké et de Chiéko ; elles marquaient une surprise sincère et profonde.

« Eh bien, cette fois, nous sommes surpris ! Il faut à tout prix que j'aie l'air surpris », s'était-elle dit.

— Oh, c'est vraiment terrible, je n'arrive pas à le croire, avait dit Chiéko.

— C'est choquant, n'est-ce pas ? avait dit Yakichi, essayant d'alléger le ton de la discussion, mais avec la façon dont les filles se conduisent aujourd'hui...

Il tentait de faire comprendre au docteur qu'il n'y était pour rien. (La première chose qui lui était venue à l'esprit était ce qu'il allait lui en coûter pour acheter le silence du médecin et de l'infirmière.)

— N'es-tu pas surprise, Etsuko ? avait demandé Chiéko.

— Si, avait répondu Etsuko avec un sourire forcé.

— Avec ton sang-froid, rien ne te surprend, avait dit Chiéko.

Elle avait raison. Etsuko n'était pas surprise. Elle était jalouse.

Kensuké et Chiéko trouvaient cette affaire passionnante. Ils n'avaient aucun préjugé moral et s'en glorifiaient, mais, à cause de cette attitude, ils ne jouaient toujours qu'un rôle de spectateur dénué de tout sentiment d'équité. Tout le monde aime à regarder un incendie, mais ceux qui le contemplent du haut d'un balcon ne sont pas supérieurs à ceux qui le regardent de la rue.

Existe-t-il une moralité sans prévention ? Leur rêve d'un monde idéal les aidait en quelque sorte à supporter la vie à la campagne et, pour édifier ce rêve et le rendre réel, ils ne disposaient que d'un seul moyen : donner des conseils. Le privilège de conseiller donnait à ce couple assorti l'impression d'être toujours occupé, au moins mentalement. En vérité, cette occupation mentale confinait à la morbidité.

Chiéko éprouvait une admiration sans bornes pour l'érudition si discrète de son mari. Après tout, s'il n'en parlait jamais, il savait lire le grec, ce qui, au Japon du moins, était une rare prouesse. Il connaissait aussi la grammaire latine au point de pouvoir citer par cœur les paradigmes de deux cent dix-sept verbes. Il pouvait réciter les noms interminables de tous les personnages d'un grand nombre de romans russes. De plus, il était capable de discourir pendant des heures sur le nô et de démontrer que ces drames lyriques japonais sont l'un des plus grands « héritages culturels » – il aimait cette expression – du monde et que leur « élégance raffinée est comparable aux grandes traditions occidentales ». Comme un auteur qui se croit un génie parce que ses livres ne se vendent pas, il pensait que le fait de n'être pas invité à faire des conférences témoignait de ce que le monde n'était pas prêt pour recevoir son message.

Ce couple érudit était convaincu qu'il n'aurait qu'à faire un geste pour que l'humanité fût transformée. Cette conviction n'était pas ébranlée parce que le couple n'avait jamais tenté de mettre l'idée en pratique. Leur vanité était celle d'un militaire en retraite. Kensuké l'avait peut-être héritée de l'homme qu'il méprisait le plus : Yakichi Sugimoto.

Leurs conseils étaient impartiaux et désintéressés, de sorte que si celui qui aurait dû les suivre et ne l'avait pas fait se trouvait en difficulté, ils le déclaraient victime de ses préjugés. Ils s'arrogeaient le droit de blâmer tout le monde et tombaient ainsi dans le piège d'avoir à excuser tout le monde. Selon leur point de vue, rien n'avait d'importance.

Ils sentaient bien qu'ils pourraient aisément transformer leur vie, mais ne voulaient pas s'en donner la peine. La différence entre eux et Etsuko était que leur amour sans effort reposait sur leur propre paresse.

C'est bien ainsi que, tandis que Kensuké et Chiéko rentraient chez eux sous un ciel menaçant le soir du festival à une heure tardive, ils étaient surexcités par l'attente des détails sur la grossesse de Miyo. Celle-ci devait passer la nuit à l'hôpital et ne reviendrait que le lendemain matin.

— Il n'y a aucun doute sur le père de l'enfant. C'est Saburo, dit Kensuké.

— Sûrement, dit Chiéko.

Un sentiment de regret rarement expérimenté étreignit Kensuké à l'idée que sa femme ne le soupçonnait pas le moins du monde. Il éprouva à cet égard une pointe de jalousie contre son frère défunt, le galant Ryosuké.

— Et si c'était moi ?

— Ne dis pas de pareilles choses. Je n'aime pas les plaisanteries indécentes.

Comme un enfant, Chiéko mit ses deux mains sur ses oreilles, agita ses hanches et fit la moue. Cette femme sérieuse détestait l'humour vulgaire.

— C'est Saburo. Ce ne peut être que lui.

Kensuké le pensait aussi. Yakichi, après tout, n'était plus bon à grand-chose. Il n'y avait qu'à regarder Etsuko pour s'en convaincre.

— Je me demande à quoi tout cela aboutira. Etsuko n'a pas l'air de prendre la chose du bon côté.

Ils regardèrent le dos d'Etsuko qui marchait à côté de Yakichi, à quelques pas devant eux, et baissèrent la voix. Etsuko serrait les épaules comme si elle était en colère. Il était clair qu'elle était aux prises avec une forte émotion.

— À son air, elle est encore amoureuse de Saburo.

— Ce doit être dur pour elle. Pourquoi a-t-elle toujours tant de malchance ?

— Parfois, les lâchages surviennent en série, comme les avortements. Ses nerfs ont dû s'y habituer, je suppose, et, chaque fois qu'elle tombe amoureuse, ça doit finir par un avortement.

— Mais Etsuko est intelligente et je crois qu'elle arrivera bientôt à dominer ses sentiments.

— Nous aurons avec elle une conversation à cœur ouvert.

Les gens qui ne portent que des vêtements de confection sont enclins à douter de l'existence des tailleurs. Et, bien que captivé par des tragédies de confection, ce couple était incapable de concevoir que les tragédies de certaines personnes sont faites sur mesure. Etsuko restait toujours pour eux une énigme.

*

La pluie se mit à tomber le matin du 11 octobre. Il fallut fermer les volets à cause du vent et de l'averse. Pour comble de bonheur, il n'y avait pas de courant électrique dans la journée. Les pièces du bas, aussi obscures qu'une cave, retentissaient lamentablement des pleurnicheries de Natsuo, que sa sœur s'amusait à imiter. De méchante humeur parce qu'on ne l'avait pas emmenée à la fête, Nobuko n'était pas allée à l'école ce jour-là.

Ces désagréments incitèrent Yakichi et Etsuko à rendre visite à Kensuké, ce qui arrivait rarement. Il n'y avait pas de volets au second étage parce que le verre des vitres était solide. La pluie ne s'y engouffrait pas, mais, à un certain endroit, une infiltration s'était produite, au-dessous de laquelle on avait placé un seau tapissé de chiffons.

Cette visite faisait époque. Yakichi, qui préférait être seul et se contentait d'un territoire restreint dans sa propre maison, n'allait jamais dans la chambre de Kensuké ni dans celle d'Asako. Donc, en voyant son père entrer, Kensuké n'épargna aucun effort pour montrer à Yakichi combien il se trouvait honoré et courut aider Chiéko à préparer le thé. Yakichi en était agréablement impressionné.

— Ne vous dérangez pas. Nous sommes simplement venus nous réfugier ici un moment.

— Je vous en prie, ne vous dérangez pas, dit Etsuko.

Yakichi et Etsuko semblaient jouer les rôles d'un directeur de compagnie et de sa femme rendant visite à un subordonné.

— Je me demande à quoi pouvait penser Etsuko, ainsi assise et un peu cachée derrière Père, dit plus tard Chiéko.

Ils étaient enfermés dans un mur de pluie très dense. Le vent était un peu tombé, mais le bruit de l'averse était encore fracassant. Etsuko se retourna pour regarder la pluie couler comme de l'encre le long du tronc noir comme le jais d'un plaqueminier. Elle avait l'impression d'être emprisonnée dans une musique monotone, oppressante, impitoyable...

Etsuko s'abandonna à ses pensées.

« Le bruit de la pluie est pareil aux voix de dizaines de milliers de moines lisant des sutras. Yakichi bavarde, Kensuké bavarde, Chiéko bavarde... Ah, que les mots sont inutiles ! Quelle insignifiance ! Quelle futilité ! Quelle duperie que cet affairément perpétuel, cette dépense d'énergie pour une activité dépourvue de sens !

« Nulle parole ne saurait rivaliser avec cette puissante et implacable pluie. La seule chose qui puisse rivaliser avec le bruit de cette pluie, qui puisse briser ce mortel mur de son est le cri d'un homme qui refuse de s'incliner devant ce bavardage, le cri d'une âme simple qui ignore la parole. »

Etsuko se rappela alors la masse des corps nus et roses courant devant elle dans la lumière des bambous flamboyants et leurs cris pareils à ceux de jeunes et souples animaux.

« Seulement des cris ! pensa-t-elle. C'est tout ce dont nous avons besoin. »

Etsuko fut soudain rappelée à la réalité. Yakichi avait élevé la voix. On lui demandait son avis.

— Qu'allons-nous faire à propos de Miyo ? Si son partenaire est Saburo, c'est lui qui doit en décider. Nous aurons à nous en remettre à ce qu'il croira bon de faire. S'il insiste pour éluder sa responsabilité, nous ne garderons pas ce malotru. Nous le saquerons et ne garderons que Miyo. Nous ferons alors le nécessaire pour son avortement. Et les choses en resteront là. Mais si Saburo reconnaît honnêtement sa culpabilité, il pourra épouser Miyo. Ils seront mari et femme et tout ira pour le mieux. Ce sont là nos deux possibilités. Qu'en penses-tu ? Mes idées sont peut-être radicales, mais j'essaie d'agir selon l'esprit de la nouvelle constitution.

Etsuko ne répondit point. Elle émit un « Eh bien... » très faible, presque inaudible, et concentra le regard de ses beaux yeux noirs sur un point quelconque dans le ciel. Le bruit de la pluie pouvait justifier son silence. Kensuké la regarda et pensa qu'une lueur de folie passait sur ses traits.

— Tu n'as pas l'air de bien savoir ce qu'il vaut mieux faire, n'est-ce pas, Etsuko ? lui dit-il, venant à son aide.

Mais Yakichi était inflexible. Il n'avait pas l'intention d'être patient. Il proposait cette alternative en présence de Kensuké et de sa femme parce qu'il sentait en lui un besoin impérieux d'éprouver Etsuko. Sa question était calculée pour la forcer ou à défendre Saburo en préconisant le mariage, ou, pour dissiper les soupçons des autres, à blâmer Saburo quoi qu'il lui en coûtât et se rallier au projet de se débarrasser de lui. Si les anciens collègues de Yakichi l'avaient vu s'abaisser à des mesures aussi pondérées que celles-ci, ils n'en eussent pas cru leurs yeux.

La jalousie de Yakichi était indiciblement dégradante. Si, dans la force de l'âge, il avait vu sa femme attirée par un autre homme, il lui eût probablement ôté ces étranges idées de la tête d'un revers de sa main rude. Mais, heureusement, sa défunte épouse n'avait jamais été ainsi affligée. Elle s'était uniquement consacrée à la tâche de lui apprendre les manières de la bonne société. Maintenant, Yakichi était vieux. Ce processus de vieillissement, qui venait de l'intérieur, était pareil à celui d'un aigle empaillé dont l'intérieur est évidé par les termites. Il voyait bien l'attachement secret d'Etsuko pour Saburo croître sous ses yeux, mais ne pouvait prendre de mesures décisives.

Etsuko voyait la jalousie luire dans les yeux de ce vieillard dans toute son impuissance et son avilissement et pensait à la force de sa propre jalousie, cette chose qui l'emplissait de son inépuisable abondance, de cette « capacité de souffrance » dont elle avait constamment conscience et dont elle était tentée de se vanter à qui voudrait l'entendre.

Etsuko répondit gaiement à la question.

— J'ai l'intention de parler à Saburo et de lui demander de s'expliquer franchement. Je crois que cela vaudra mieux que si vous l'interrogez directement, Père.

Un danger commun faisait de Yakichi et d'Etsuko des alliés. Ce n'est pas un intérêt mutuel qui provoque ordinairement l'alliance des nations de ce monde : c'est la jalousie.

Après cela, tous quatre s'entretinrent familièrement jusqu'à midi. Lorsqu'ils eurent regagné leur chambre, Yakichi renvoya Etsuko chez Kensuké avec une livre de leurs marrons de choix.

En préparant le déjeuner, Etsuko se brûla légèrement un doigt et cassa une petite assiette.

Quand les aliments étaient moelleux, Yakichi en faisait l'éloge. Lorsqu'ils étaient durs, il les trouvait sans saveur. Il jugeait la cuisine d'Etsuko non sur son goût, mais sur son moelleux.

Les jours de pluie, quand la véranda était fermée, Etsuko préparait les plats dans la cuisine. Le riz que Miyo avait fait cuire la veille n'avait pas encore été versé dans une boîte de bambou, mais gardé dans la marmite pour qu'il conservât sa chaleur. Seul le riz témoignait que Miyo avait été là. La braise étant éteinte, Etsuko était allée demander à Chiéko des cendres chaudes pour faire du feu, et c'est en les transportant jusqu'au fourneau qu'elle s'était brûlé le médus.

La douleur irritait Etsuko. Si elle criait ? Ce ne serait en aucun cas Saburo qui l'entendrait et accourrait, mais Yakichi qui viendrait tout affairé, son kimono ouvert

laissant voir ses jambes brunes, laides et ridées, et demanderait : « Qu'est-ce qui ne va pas ? » Non, ce ne serait jamais Saburo.

Elle eut soudain envie de rire. Si elle s'abandonnait à un fou rire, c'est encore Yakichi qui paraîtrait. Ses yeux se rétréciraient. Il ne rirait pas avec elle ; il s'efforcerait simplement de découvrir la raison de ce rire. Il n'était plus d'âge à rire de bon cœur avec une femme. Il était pourtant son seul écho, sa seule résonance, et l'on ne pouvait dire encore qu'elle était vieille.

Dans la cuisine d'une vingtaine de mètres carrés, une flaque d'eau, sur le sol de terre battue, reflétait la lumière grise qui filtrait parcimonieusement à travers la porte vitrée. Dans ses humides sabots de bois qui collaient à ses pieds nus, Etsuko porta son doigt brûlé à sa langue et, l'esprit absent, garda les yeux tournés vers la porte. Le bruit de la pluie lui emplissait la tête.

La vie quotidienne est assurément ridicule. Ses mains commencèrent à se délier. Elle versa de l'eau dans la marmite, la mit sur le feu et y ajouta du sucre, puis des patates coupées en tranches rondes. Ce jour-là, le déjeuner se composerait de patates confites, de bœuf haché acheté à Okamachi avec des champignons nouveaux sautés, puis des ignames râpées. Elle se mouvait et travaillait distraitemment, tout en rêvant comme une laveuse de vaisselle.

« Mais, songeait-elle, ma souffrance n'a pas encore commencé. Pourquoi donc ? Je ne souffre pas encore réellement. La souffrance devrait me glacer le cœur, faire trembler mes mains, enchaîner mes pieds. Est-ce bien moi qui suis ici en train de préparer un repas ? Et pourquoi le fais-je ?

« Un jugement froid, précis, teinté de sentiment... je peux en faire usage pour longtemps encore. Mais la grossesse de Miyo devrait rendre ma détresse complète ! Mais il y doit manquer quelque chose, quelque chose de plus terrible y doit être ajouté pour la rendre complète.

« En attendant, il me faut suivre le plan que j'ai si minutieusement préparé. Il me sera pénible de voir Saburo. Ce ne sera sûrement pas drôle. Mais marié ! Avec moi ? (Je dois avoir perdu l'esprit.) Avec Miyo ? Avec cette campagnarde, cette tomate pourrie, cette fille stupide qui sent l'urine ?

« C'est ainsi que ma souffrance sera complète. Ma souffrance sera une chose parfaite, parachevée. Peut-être en tirerai-je quelque apaisement. Je connaîtrai un bref et faux apaisement. Je m'y raccrocherai. Je croirai à cette chimère... »

Etsuko entendit une mésange pépier près de la fenêtre. Elle pressa son front contre la vitre et vit l'oiseau lisser les plumes de ses ailes mouillées. Une membrane blanche qui faisait office de paupière clignotait sur les petits yeux luisants de l'oiseau. Une menue tache claire s'agitait sur sa gorge tandis qu'il continuait de pépier.

Etsuko vit au loin quelque chose de très brillant. La pluie n'était plus maintenant qu'une bruine. Le centre de la châtaigneraie, au-delà du jardin, s'illuminait, se révélant comme

une niche dorée dans un temple obscur.

La pluie cessa complètement dans l'après-midi.

Etsuko alla dans le jardin avec Yakichi pour redresser les rosiers qui avaient perdu leurs supports. Quelques roses trempaient dans l'eau de pluie boueuse où flottaient des pétales et des brins d'herbe.

Etsuko souleva une rose et l'attacha à un support avec un bout de ficelle. Heureusement, la tige n'avait pas été brisée. La fleur pesait entre ses doigts et elle trouva justifié que Yakichi fût fier de ses roses. Elle contemplait les merveilleux pétales rouges, si frais contre ses doigts, de chacune d'elles.

Quant à Yakichi, absorbé dans son travail, il restait silencieux et presque sans expression, sinon un air de mauvaise humeur. Il était chaussé de bottes de caoutchouc et portait un pantalon militaire qui collait à ses jambes lorsqu'il se baissait pour relever les roses. Tandis qu'il accomplissait cette tâche, toute son attitude trahissait sa lignée paysanne. Etsuko elle-même était, à de tels moments, attirée par Yakichi.

Saburo longea alors l'allée sablée, s'arrêta devant Etsuko et leur dit :

— Excusez-moi. Je ne vous savais pas ici. Je vais changer de vêtement et le faire.

— Ce n'est pas la peine, nous avons fini, dit Yakichi sans regarder Saburo.

Quand Etsuko leva la tête, le visage un peu hâlé de Saburo lui souriait sous son grand chapeau de paille. Le chapeau au bord cabossé tombait de biais et le soleil couchant lui faisait des taches claires sur le front. Dans cette bouche souriante, les dents très blanches semblaient avoir été lavées par la pluie. Cette fraîche blancheur éveilla tout à fait Etsuko qui se redressa.

— Tu tombes bien. J'ai à te parler. Veux-tu venir avec moi de ce côté ?

Jamais auparavant Etsuko n'avait parlé à Saburo sur un ton aussi familier en présence de Yakichi. Ses paroles pouvaient faire croire à une association libre et aisée oublieuse de Yakichi. Quelqu'un qui n'eût entendu que cette phrase eût pu la prendre pour une invitation hardie. Elle s'était refusée à penser au cruel devoir qu'il lui faudrait accomplir plus tard et avait proféré ces mots avec une joie qui touchait à l'ivresse, ce qui les avait empreints d'une douceur inattendue qu'elle ne pouvait contenir.

Saburo jeta un regard de doute vers Yakichi. Mais Etsuko avait déjà pris Saburo par le coude et le dirigeait vers l'allée qui menait à la maison des Sugimoto.

— Allez-vous en discuter en marchant ? leur cria Yakichi d'une voix un peu troublée.

— Oui, dit Etsuko.

Sa réaction rapide – impulsive, presque inconsciente – avait privé Yakichi de l'occasion d'assister à son entretien avec Saburo.

Ses premières paroles à Saburo étaient assez insignifiantes.

— Où allais-tu ?

— Porter une lettre à la poste.

— Une lettre ? Fais voir.

Saburo lui tendit poliment une carte postale qu'il tenait roulée dans sa main. C'était la réponse à une lettre d'un camarade. L'écriture était enfantine. La carte résumait en quelques lignes l'événement le plus récent dans l'histoire de Saburo : « Hier, c'était la fête ici. Je suis sorti avec la Ligue des jeunes et nous avons fait pas mal de bruit. Aujourd'hui, je suis fourbu. Mais c'était très amusant. »

Etsuko agita ses épaules en riant.

— C'est tout simple, dit-elle en rendant la carte à Saburo qui parut mécontent de son commentaire.

L'allée sablée bordée d'érables était parsemée de taches de soleil et des gouttes de pluie tombaient à travers le feuillage. Sur quelques arbres, les feuilles étaient déjà rouges. Les branches tremblaient dans le vent. Comme ils atteignaient les marches, le ciel qui, jusqu'alors, était caché par le feuillage, apparut à découvert. Il était tout pommelé.

Cet inexprimable bonheur, cette silencieuse plénitude éveillaient chez Etsuko un sentiment de culpabilité. Ce petit moment de paix ne lui était octroyé que pour rendre sa souffrance plus complète. Elle commença de s'étonner de la joie qu'elle y avait prise. Allait-elle poursuivre encore cette absurde conversation et n'en jamais venir à ce sujet déplaisant ?

Ils franchirent le pont. Le niveau du ruisseau s'était élevé. Dans le torrent boueux, des masses de plantes aquatiques, vertes tresses apparaissant et disparaissant, étaient emportées par le courant. Ils traversèrent le fourré de bambous et parvinrent à un sentier d'où l'on découvrait toute l'étendue des rizières trempées de pluie. Saburo s'arrêta et ôta son chapeau.

— Eh bien, je vous laisse.

— Tu vas poster ta carte ?

— Oui.

— J'ai à te parler. Ne veux-tu pas la poster tout à l'heure ?

— Oui, madame.

Une lueur d'inquiétude passa dans les yeux de Saburo. Comment Etsuko, toujours si distante, pouvait-elle le traiter si familièrement ? C'était la première fois qu'il la sentait si proche et l'entendait parler ainsi. Mal à l'aise, il allongea la main vers son dos.

— Qu'as-tu donc à ton dos ? demanda Etsuko.

— J'ai été un peu écorché la nuit dernière à la fête.

— As-tu mal ? demanda-t-elle en fronçant le sourcil.

— Non, cela va déjà mieux, dit-il gaiement.

« Sa jeune chair est indestructible », pensa Etsuko.

La boue et les herbes mouillées du sentier leur salissaient les pieds. Le sentier se rétrécit bientôt et il leur devint impossible de marcher côte à côte. Etsuko passa la première, relevant un peu le bas de son kimono. Elle se prit soudain à se demander si Saburo la suivait bien. Elle fut tentée de crier son nom, mais trouva embarrassant ou de l'appeler ou de se retourner pour voir s'il était là.

— N'était-ce pas une bicyclette ? demanda-t-elle un peu plus tard en se tournant vers lui.

— Non, madame.

Le visage troublé de Saburo était tout près du sien.

— Oh, j'avais cru entendre une sonnerie, dit-elle en baissant les yeux.

Elle eut plaisir à voir les grands pieds nus et maladroits de Saburo près des siens, souillés de la même boue.

Comme à l'ordinaire, il n'y avait pas de voitures sur la grand-route. Sa surface asphaltée avait rapidement séché. Seules quelques flaques d'eau çà et là reflétaient le ciel pommelé. La ligne nette de la route, que l'on eût dit tracée à la craie, se perdait à l'horizon et dans le ciel bleu pâle du naissant crépuscule.

— Sais-tu que Miyo est enceinte ? demanda Etsuko, marchant près du jeune homme.

— Oui, je sais.

— Comment le sais-tu ?

— Miyo me l'a dit.

— Je vois.

Etsuko sentit son cœur battre plus vite. Elle savait qu'elle aurait à entendre la pénible vérité de la bouche même de Saburo. Il y avait, au fond de sa résolution, un vague espoir que Saburo pourrait produire une preuve contraire. L'amant de Miyo, par exemple, pourrait être quelque garçon de Maiden, un voyou contre lequel Saburo l'aurait mise en garde, conseil qu'elle aurait dédaigné. Ou peut-être s'agissait-il d'une aventure avec un homme marié, sans doute un fonctionnaire de l'Union agricole.

Etsuko ruminait ces possibilités et ces impossibilités qui, alternativement, la menaçaient ou semblaient soutenir la vérité, ce qui avait pour résultat de lui faire différer la question fatale. On eût dit que des myriades de joyeuses particules se cachaient dans l'air rafraîchi par la pluie, vers lesquelles se précipitaient des myriades d'éléments pour une fusion nouvelle. Respirer un tel air leur faisait des joues vermeilles. Ils marchèrent un moment en silence sur la route déserte. Puis Etsuko dit brusquement :

— L'enfant de Miyo... eh bien, qui en est le père ?

Saburo ne répondit point. Etsuko attendit, mais en vain. Quand le silence se prolonge au-delà d'un certain temps, il prend une signification nouvelle. Etsuko ne pouvait supporter une telle attente. Elle ferma les yeux, puis les rouvrit. On eût dit que c'était elle

que l'on pressait de répondre. Elle regarda furtivement le visage obstinément détourné de Saburo, dont le profil était silhouetté sous son chapeau de paille.

— Est-ce toi ?

— Je le suppose.

— Tu le supposes ? Tu n'en es pas sûr ?

— Si.

Saburo rougit. Il ébaucha un sourire forcé.

— C'est moi.

La chose était venue trop rapidement et Etsuko, consternée, se mordit les lèvres. Elle s'était réfugiée dans le faible espoir qu'il devinerait qu'une élémentaire courtoisie envers elle lui dicterait une dénégation, même un maladroit mensonge. Cet espoir avait maintenant disparu. Si elle avait occupé la moindre place dans son cœur, il n'eût pas fait un tel aveu. Yakichi et Kensuké en étaient venus à la conclusion que Saburo était le père de l'enfant et elle-même le tenait pour évident ; mais elle avait été convaincue que Saburo le nierait finalement, poussé par la crainte et l'embarras.

— Alors, dit Etsuko avec lassitude, tu aimes Miyo ?

C'était là un mot qui n'avait aucun sens pour Saburo. Il était hors de sa portée et appartenait à un vocabulaire de luxe. Il était en quelque sorte superflu et n'impliquait aucune nécessité urgente. Dans ses rapports ardents, mais intermittents, avec Miyo, ils étaient comme deux aimants attirés l'un vers l'autre lorsqu'ils se trouvaient dans le champ magnétique, mais cessaient de l'être hors de ce champ, et l'amour n'avait là aucune place.

Saburo s'était attendu à ce que Yakichi les obligeât à rompre ces relations, ce qui n'eût pas été pour lui un grand chagrin. Même après avoir été informé de la grossesse de Miyo, l'instinct paternel ne s'était pas éveillé chez ce jeune jardinier.

En réponse aux questions d'Etsuko, divers souvenirs lui revenaient en mémoire. Un mois environ après la venue d'Etsuko à Maiden, Yakichi avait envoyé Miyo dans le hangar prendre une pelle qui se trouvait coincée de telle façon qu'elle ne pouvait l'en tirer. Elle était allée réclamer l'aide de Saburo.

Tandis qu'il s'efforçait de dégager la pelle, Miyo, peut-être pour l'encourager, passa sa tête sous les bras du jeune homme pour écarter une vieille table qui retenait la pelle. Saburo sentit le lourd parfum de la crème qu'elle se mettait sur le visage mêlé à l'odeur de moisi du hangar. Il tendit à Miyo la pelle libérée, mais, au lieu de la prendre, elle demeurait là, sans mot dire, le regard attaché sur lui. Saburo tendit inconsciemment les bras et l'étreignit.

Était-ce de l'amour ?

Quand les pluies de printemps avaient presque pris fin et que l'irritante chaleur de cette arrière-saison lui pesait, Saburo décida soudain de sortir par la fenêtre dans la pluie nocturne. Il décrivit un demi-cercle autour de la maison et frappa à la fenêtre de Miyo. À travers la vitre, il pouvait voir le visage clair de Miyo endormie.

Elle ouvrit les yeux et aperçut le visage de Saburo dans l'ombre, puis la ligne blanche de ses dents. Avec quelle étrange rapidité cette fille, qui faisait tout si lentement dans la journée, rejeta ses couvertures et bondit hors du lit ! L'un de ses seins sortait de sa chemise de nuit décolletée. Il était tendu comme un arc et l'on eût pu croire que c'est en jaillissant ainsi qu'il avait écarté sa chemise.

Miyo ouvrit la fenêtre en prenant grand soin de ne faire aucun bruit. Saburo se tenait devant elle, montrant en silence ses pieds boueux. Elle courut prendre un chiffon et les lui essuya.

Était-ce de l'amour ?

Tout cela revint à l'esprit de Saburo en un instant. Il la désirait, c'était certain, mais il ne l'aimait pas. Ses pensées quotidiennes avaient trait surtout à son travail, mais il s'abandonnait aussi à des rêveries : si la guerre éclatait de nouveau, il réaliserait son désir de s'engager dans la marine ; puis il songeait aux prophéties de la religion Tenri et imaginait la fin du monde où la manne tomberait du ciel ; il se rappelait ses heureux souvenirs d'écolier et les courses dans la montagne et dans les prés ; il escomptait aussi ce qu'il aurait pour son dîner. Il ne pensait à Miyo que rarement.

La désirait-il ? Plus il y pensait, moins cette notion lui paraissait soutenable. C'était comme un besoin de nourriture. Toute lutte intérieure pour vaincre ses désirs n'avait aucun rapport avec ce jeune homme sain.

C'était ainsi que Saburo réfléchit un moment à cette incompréhensible question. Puis il secoua la tête avec embarras.

— Non.

Etsuko n'en pouvait croire ses oreilles.

La joie que reflétait son visage était pareille à de l'angoisse. Saburo ne voyait pas son expression. Son regard était attiré par le train de Hankyu à peine visible derrière les arbres. S'il avait vu cette expression, il eût été surpris de la souffrance que sa réponse semblait causer à Etsuko et l'eût sans doute modifiée.

— Si tu ne l'aimes pas...

Etsuko parlait lentement, savourant la joie de chaque parole.

— Ta réponse est-elle sincère ?

Elle semblait vouloir l'induire à répéter ce « non » sans courir le risque de lui faire dire le contraire.

— Peu importe que tu l'aimes ou non, mais il faut que tu dises ton vrai sentiment. Tu n'aimes pas Miyo, n'est-ce pas ?

Saburo ne prêta guère attention à ces mots « L'aimes-tu... ne l'aimes-tu pas ? » « Quelle perte de temps absurde, pensait-il. Elle parle de cette stupide affaire comme si elle suffisait à renverser le monde. »

Il enfonça ses mains dans ses poches et y découvrit quelques débris de seiche, restes de ce qu'il avait mangé avec son saké le soir de la fête.

« Et si je me mettais à mâcher un morceau de seiche ? » se demanda-t-il.

Le sérieux d'Etsuko lui donnait envie de la taquiner. Il tira de sa poche un morceau de seiche, l'envoya gaiement en l'air d'une pichenette et l'attrapa dans sa bouche comme un chien en train de jouer. Puis il dit tranquillement :

— C'est vrai. Je ne l'aime pas.

Si Etsuko, qui faisait l'importante, allait rapporter à Miyo que Saburo ne l'aimait pas, cela n'eût fait aucune différence. Ces amants impulsifs ne s'étaient jamais inquiétés de savoir s'ils s'aimaient ou non.

Une trop longue souffrance rend stupide, mais celui que la souffrance a rendu stupide peut encore connaître la joie. C'est de ce point de vue qu'Etsuko observait et faisait ses calculs. Elle ne se rendait pas compte qu'elle se faisait une adepte du code légal établi par Yakichi. Saburo n'aimait pas Miyo ; par conséquent, il devait l'épouser. Pour aggraver les choses, elle se cachait derrière un masque hypocrite en obligeant Saburo à agir selon le jugement moral qui prétend qu'un homme qui a fait un enfant à une femme qu'il n'aime pas doit en prendre la responsabilité et l'épouser.

— Quel mauvais sujet tu es ! dit Etsuko. Tu ne l'aimes pas, mais tu l'as rendue enceinte. Tu dois donc épouser Miyo.

Saburo tourna soudain vers Etsuko ses beaux yeux vifs et lui rendit son regard. La voix d'Etsuko se fit plus dure, ce qui l'aida à soutenir le regard du jeune homme.

— Ne dis pas que tu t'y refuses. La famille Sugimoto a toujours été indulgente pour les jeunes, mais elle exige que l'on prenne ses responsabilités. C'est l'ordre de Père et vous vous marierez.

Saburo était stupéfait. Il ne s'était pas attendu à pareille issue. Il avait cru, en mettant les choses au pire, que Yakichi décréterait la fin de leur liaison. Mais si le mariage était ce qu'il désirait, eh bien, soit. La seule considération qui le retenait encore était ce que dirait sa mère, qui n'était pas commode.

— Il vaut mieux que je demande à ma mère ce qu'elle en pense.

— Et qu'en penses-tu toi-même ?

Etsuko ne serait satisfaite que lorsqu'elle aurait personnellement persuadé Saburo de se marier.

— Si le maître dit que je dois épouser Miyo, je le ferai, dit-il.

Après tout, cela n'avait pas pour lui une importance capitale.

— Tu m'ôtes ainsi un poids de l'esprit, dit gaiement Etsuko.

Voilà qui, à coup sûr, simplifiait les choses.

Elle se berçait de ses propres élaborations et se grisait de cette heureuse situation de Saburo marié à Miyo *contre son gré*. Sa griserie n'était-elle pas celle d'une femme qui apaise ses angoisses en buvant ? Ne recherchait-elle pas moins l'ivresse et l'oubli qu'un aveuglement qui l'amènerait délibérément à un jugement stupide ? Cette irrésistible ivresse n'était-elle pas le fait d'un calcul inconscient qui lui épargnerait de la souffrance ?

Le mot « mariage » était affreux pour Etsuko et elle souhaitait maintenant laisser à Yakichi la responsabilité de prononcer ce terme sinistre, responsabilité que lui conférait son despotisme. Elle comptait pour cela sur Yakichi comme un enfant se cache derrière un adulte pour voir un spectacle terrifiant.

Au-delà de la gare d'Okamachi, là où le chemin tourne à droite pour rejoindre la grand-route, ils croisèrent deux grandes et belles voitures, des Chevrolet ; l'une était couleur perle et l'autre bleu ciel. Les moteurs ronronnaient doucement lorsqu'elles les dépassèrent dans la courbe. Le premier véhicule était plein de jeunes gens et de jeunes filles débordant de gaieté. Etsuko entendit au passage la musique de jazz d'un poste de radio. Le second était conduit par un chauffeur japonais. Dans l'ombre, sur le siège arrière, un couple au regard aigu était assis, immobile. On eût dit deux oiseaux de proie.

Saburo, la bouche entrouverte, les regarda passer avec admiration.

— Ils rentrent à Osaka, n'est-ce pas ? dit Etsuko.

Et, tout à coup, il lui sembla que le tumulte de la ville lui était apporté par le vent et lui emplissait les oreilles.

Pour Etsuko, qui savait que la ville n'avait pas grand-chose à offrir, Osaka ne possédait aucun des attraits que lui trouvaient les gens de la campagne. Assurément, les grands immeubles suggéraient des mystères toujours nouveaux, mais, pour elle, ces hautes structures n'avaient aucun charme.

Etsuko souhaitait vivement que Saburo lui prît le bras. S'appuyant contre celui de Saburo, couvert d'un duvet doré, elle descendrait la route pour aller n'importe où. Ils arriveraient bientôt à Osaka, au beau milieu de cette agglomération métropolitaine. Ils seraient bientôt pris et balayés dans les vagues humaines. Elle s'éveillerait soudain pour regarder autour d'elle avec surprise. Dès ce moment, semblait-il, la *vraie vie* d'Etsuko commencerait.

Saburo lui prendrait-il le bras ?

Ce calme jeune homme était ennuyé par cette veuve plus âgée que lui qui marchait silencieusement à son côté. Il était loin de se douter que c'était pour lui seul que, chaque matin, elle se coiffait avec tant de soin. Seule la curiosité l'avait amené à jeter un coup d'œil sur les tresses mystérieuses de sa belle chevelure parfumée. Il n'eût jamais imaginé qu'en cette femme étrangement distante et hautaine avait germé ce désir de jeune fille qu'il la prît par le bras. Il s'arrêta soudain et fit volte-face.

— Devons-nous déjà rentrer ? demanda Etsuko.

Elle leva vers lui des yeux implorants où une petite lueur bleue semblait refléter le ciel du soir.

— Il est tard, madame.

Ils étaient allés plus loin qu'ils ne l'avaient cru. Dans le lointain, au-delà du bois ombreux, la maison des Sugimoto brillait dans le soleil couchant.

Il leur fallut une demi-heure pour la regagner.

C'est alors que commença le supplice d'Etsuko, un supplice qu'elle avait préparé si minutieusement dans tous ses détails. C'était le supplice de l'homme malchanceux qui a travaillé toute sa vie pour accomplir une œuvre enfin réussie et qui, dès qu'il l'a terminée, doit souffrir et affronter la mort. Ceux qui ont assisté à sa lutte peuvent n'être pas à même de décider s'il s'est efforcé toute sa vie d'accomplir sa tâche ou de gagner le privilège de souffrir et de mourir dans son splendide appartement privé d'un hôpital.

Etsuko avait projeté d'attendre patiemment, allégrement, pendant un temps illimité, l'infortune de Miyo, la souffrance de Miyo qui irait croissant et, comme une moisissure, lui rongerait le corps. Elle attendrait avec détermination, sans défaillance, l'évolution de ce mariage sans amour pour le voir, tout comme le sien, tomber en ruine. Elle donnerait sa vie pour le voir de ses propres yeux. Elle attendrait, s'il le fallait, d'avoir des cheveux blancs. Elle ne souhaitait plus être la maîtresse de Saburo. Tout ce qui était nécessaire était que, devant ses yeux, Miyo perdît tout espoir, connût l'angoisse, tombât dans l'affolement, l'épuisement, la prostration.

Mais, sans l'ombre d'un doute, ses calculs échouèrent.

Selon le conseil d'Etsuko, Yakichi rendit publique la liaison de Saburo et de Miyo. Aux questions des mauvaises langues, il déclarait qu'ils allaient se marier.

Pour maintenir l'ordre de la maison, ils conservaient leurs chambres séparées, mais, une fois par semaine, il leur était permis de coucher ensemble. Saburo attendait la grande fête Tenri du 26 octobre et, lorsqu'il en aurait parlé à sa mère, Yakichi prendrait tous les arrangements pour le mariage.

Yakichi s'occupait des préparatifs avec une sorte de passion. Avec l'affable sourire d'un bon vieillard qu'il n'avait jamais eu auparavant, avec une attitude de trop parfaite compréhension, il tolérait avec grandiloquence les relations de Saburo et de Miyo. Il va sans dire que c'était la constante pensée d'Etsuko qui dictait à Yakichi cette attitude nouvelle.

Quelle affreuse quinzaine ce fut pour Etsuko ! Elle revivait avec une force accrue les nuits sans sommeil de ces nuits de torture de l'été et du début de l'automne où son mari ne rentrait jamais à la maison. Elle revivait aussi ces interminables journées passées à se demander si elle devait ou non lui téléphoner et l'angoisse que lui causait chaque bruit de pas se rapprochant. Pendant plusieurs jours, il lui avait été impossible de manger la moindre chose ; elle n'avait bu que de l'eau et était restée au lit. Un matin, après avoir bu un peu d'eau et senti sa fraîcheur se répandre en elle, elle avait soudain pensé à s'empoisonner. Tandis qu'elle imaginait la joie de sentir les blancs cristaux du poison mélangés à l'eau pénétrer peu à peu son organisme, elle était tombée dans une sorte d'extase et avait versé des larmes sans amertume.

Elle éprouvait de nouveau les symptômes de ce temps-là, ces inexplicables frissons, ces accès fébriles qui lui donnaient la chair de poule et la glaçaient jusqu'au bout des doigts. Ce devait être là le froid de la prison. Seuls les captifs pouvaient frissonner ainsi.

Tout comme autrefois l'absence de Ryosuké l'avait torturée, la présence de Saburo lui était une souffrance. Lorsque, ce printemps-là, il était allé à Tenri, elle s'était sentie plus proche de lui que lorsqu'il avait été présent. Mais, maintenant, elle avait les mains liées. Il

lui fallait subir leur intimité sans y rien pouvoir faire. Son châtement était cruel, impitoyable. Et, de plus, c'était un châtement imposé par elle-même.

Elle se repentait de n'avoir pas conseillé à Yakichi de congédier Saburo et de faire avorter Miyo. Elle regrettait profondément que son désir naturel de n'être pas séparée de Saburo lui eût fait se jeter dans cette horrible souffrance.

N'y avait-il pas cependant un élément de déception de soi dans le regret d'Etsuko ? N'avait-elle pas escompté cette souffrance ? N'était-ce pas là une souffrance naturelle à laquelle elle aurait pu s'attendre, qu'elle avait, de fait, voulue, à laquelle elle avait aspiré ? N'avait-elle pas, peu de temps auparavant, ardemment désiré affronter cette souffrance suprême ?

Le 15 octobre, un marché aux fruits devait s'ouvrir à Okamachi. Puisque les produits de choix seraient envoyés à Osaka, le beau temps du 13 octobre semblait fait sur mesure pour la cueillette des kakis. La famille Sugimoto et les Okura y apportèrent tous leurs efforts car ces fruits étaient les plus beaux de l'année.

Saburo grimpait dans les arbres et Miyo attendait au-dessous, lui passant les paniers vides. Le mouvement des branches que l'on tirait et qui se redressaient laissait voir un ciel bleu qui paraissait agité. Miyo regardait les pieds de Saburo tandis qu'il se mouvait dans le feuillage.

— Il est plein ! cria tout à coup Saburo.

Le panier empli de fruits luisants heurta les branches basses et Miyo le reçut dans ses bras tendus. Avec indifférence, elle le déposa sur le sol. Les jambes écartées dans son pantalon de coton, elle détacha le panier et en éleva un vide.

— Monte ! dit Saburo.

— J'arrive, répondit-elle en grimpant dans l'arbre avec une rapidité surprenante.

Etsuko entendit des voix dans l'arbre. Un linge lui couvrant la tête et ses manches retroussées retenues par un cordon, elle avançait avec des paniers vides superposés. Elle pouvait voir Saburo empêcher Miyo de monter. Par jeu, il essayait de détacher ses mains de la branche à laquelle elle s'accrochait. Elle poussait des cris et allongeait une main vers la cheville de Saburo qui pendait devant elle. Ils ne pouvaient voir Etsuko, cachée par les branches.

Miyo mordit la main de Saburo. Il se mit à rire et lui lança un juron. Elle grimpa sur une branche au-dessus de celle qu'il occupait et le menaça de lui donner un coup de pied à la figure. Il lui saisit le genou et le maintint. Jusqu'alors, les branches avaient été fort agitées. Maintenant, les guirlandes de feuilles et de kakis – ceux-ci étaient encore nombreux – frémissaient comme si elles étaient mues par une brise légère. Les arbres proches frémissaient de concert.

Etsuko ferma les yeux et s'éloigna. Un frisson glacé lui parcourut le dos.

Magui aboya.

Kensuké était assis dehors sur une natte, devant la porte de la cuisine, avec la fermière et Asako, en train de trier des kakis. Il ne lui fallait guère de temps pour découvrir la

besogne qui lui donnait le moins de peine.

— Etsuko, où sont les kakis ? lui demanda-t-il.

Elle ne répondit point.

— Qu’y a-t-il ? Tu es blanche comme un linge.

Toujours sans mot dire, elle traversa la cuisine, sortit derrière la maison et se dirigea inconsciemment vers l’ombre des chênes. Elle jeta à terre les paniers vides, tomba à genoux et enfouit dans ses mains son visage.

Le soir, au dîner, Yakichi posa ses baguettes et dit gaiement :

— Saburo et Miyo sont comme deux jeunes chiens. Aujourd’hui, Miyo a fait toute une histoire en prétendant qu’une fourmi s’était glissée dans son dos. J’étais là, mais je pensais que c’était l’affaire de Saburo de l’attraper. Il est allé vers elle, l’air très ennuyé, comme un singe qui ne connaît pas de tours. Mais il a eu beau la palper, il n’a pas pu trouver la fourmi. Il est difficile de dire si fourmi il y avait eu. Mais bientôt, chatouilleuse, Miyo avait commencé à rire et à se tortiller. Elle riait sans pouvoir s’arrêter. Avez-vous jamais entendu parler d’une femme qui a fait une fausse couche pour avoir trop ri ? Kensuké dit que l’enfant d’une femme qui rit beaucoup grandit vite après sa naissance parce qu’il a été massé dans le sein de sa mère.

Ce récit, mêlé à ce qu’elle avait vu ce jour-là, donna à Etsuko l’impression que tout son corps était planté d’aiguilles et que son cou était pris dans un carcan de glace. Une souffrance mentale prenait peu à peu possession d’elle, inondant tout son être comme une rivière en crue inonde les rizières. Il semblait que l’esprit, las de son rôle, envoyât des signaux de détresse.

Etsuko suivait le fil de ses pensées.

« Où en es-tu ? Ton bateau est sur le point de sombrer. Et tu n’as pas encore appelé au secours ? Ce bateau, tu l’as cruellement malmené et t’es ainsi privée de port. L’heure est venue où il te faut nager de tes propres forces. Tout ce qui t’attend est la mort. Est-ce là ce que tu souhaites ? »

Seule la souffrance peut ainsi servir d’avertissement. À sa dernière extrémité, son organisme avait tendance à perdre son support mental. Son désespoir était pareil à un mal de tête qui lui martelait le crâne comme s’il allait éclater, pareil à une grosse bille de verre qui, de sa poitrine, remonterait vers sa gorge.

« Je n’appellerai jamais au secours », pensa-t-elle.

En dépit de tout, Etsuko avait besoin d’une dure logique. Elle l’aiderait à édifier une assise qui lui permettrait de se dire heureuse.

Etsuko poursuivait le cours de ses pensées.

« Il me faut tout absorber... il me faut tout absorber les yeux fermés... Cette souffrance, je dois apprendre à la savourer... Le chercheur d'or ne saurait s'attendre à ne trouver que de l'or. Il doit ramasser le sable au hasard au fond de la rivière. Il n'a pas le privilège de savoir à l'avance s'il réussira. Il se peut qu'il n'y ait pas d'or du tout et il se peut qu'il y en ait. Mais une chose est certaine : celui qui ne va pas à la recherche de l'or ne fait jamais fortune. »

Etsuko méditait encore.

« Une façon plus sûre d'être heureux est de boire l'eau qui, des rivières, coule dans l'océan. C'est ce que j'ai fait jusqu'à présent. C'est, je crois, ce que je continuerai à faire. Mon estomac peut le supporter. »

C'est ainsi que l'infinitude de l'angoisse nous amène à croire qu'elle ne peut détruire le corps. Est-ce, après tout, si absurde ?

La veille de l'ouverture du marché, Okura et Saburo y transportèrent un chargement. Après leur départ, Yakichi fit un tas des bouts de ficelle, des papiers, de la paille, des feuilles, des paniers de bambou brisés, et y mit le feu. Il demanda à Etsuko de surveiller le feu pendant qu'il balayait le reste des débris.

L'après-midi était assombri par le brouillard, qu'on ne pouvait plus distinguer du crépuscule. La nuit semblait s'annoncer plus tôt qu'à l'ordinaire. Le soleil couchant, maussade et fumeux, projetait des rayons étrangement affaiblis et ses derniers reflets éclairaient à peine la grisaille du brouillard.

Sans savoir pourquoi, Yakichi répugnait à laisser Etsuko seule, ne fût-ce qu'un instant. Peut-être était-ce à cause de son image indistincte dans le brouillard lorsqu'il s'éloignait de quelques mètres. La couleur du feu était singulièrement belle dans la brume. Etsuko, immobile, regardait fixement le feu et, de temps à autre, rassemblait la paille dispersée avec un râteau de bambou. Les flammes semblaient s'élancer vers ses mains comme pour les caresser.

Yakichi décrivait sans se hâter un cercle autour d'Etsuko et laissait les détritiques près d'elle. Puis il recommençait. Lorsqu'il arrivait près d'elle, il jetait un regard furtif vers son visage. Elle interrompait parfois son ratissage machinal et, bien qu'elle ne pût avoir froid, tendait la main quand jaillissait une flamme particulièrement haute venant de l'un des paniers brisés qui s'enflammaient bruyamment.

— Etsuko ! cria Yakichi, jetant son balai et se précipitant pour l'écarter du feu.

Elle s'était brûlé la paume droite.

La douleur était hors de comparaison avec ce qu'elle avait souffert lorsqu'elle s'était brûlé le médius peu de temps auparavant. Sa main était, pour le moment, complètement hors d'usage. La peau molle de la paume formait une énorme cloque. Recouverte d'un onguent et bandée, cette main lui faisait si mal qu'elle ne put guère dormir cette nuit-là.

Yakichi se rappelait avec effroi l'expression qu'elle avait eue à cet instant. D'où lui venait ce calme avec lequel elle contemplait le feu avec tant d'intrépidité, avec lequel elle tendait ses mains vers les flammes, cette immobilité de statue ? C'était un sang-froid presque arrogant. Cette femme livrée à toute une confusion de sentiments s'en était pour un moment libérée.

Si on l'avait laissée seule, peut-être ne se fût-elle pas brûlée. La voix de Yakichi l'avait arrachée à cet état d'équilibre qui n'est possible que dans l'assoupissement de l'esprit. C'est ainsi, semble-t-il, que sa main avait été brûlée.

*

Le simple fait de regarder la main bandée d'Etsuko effrayait Yakichi. Il avait l'impression de lui avoir lui-même infligé cette brûlure. C'était là un accident peu commun chez cette femme que l'on ne pouvait taxer d'étourderie et dont le sang-froid habituel était si grand qu'il pouvait mettre les autres mal à l'aise. Lorsque, quelques jours auparavant, elle avait mis un petit pansement sur son doigt et que Yakichi l'avait interrogée à ce sujet, elle avait simplement répondu qu'elle s'était brûlé le doigt. Sans doute ne l'avait-elle pas fait exprès. Et voici que, ce pansement à peine ôté, elle avait toute la main bandée.

Quand Yakichi était jeune, il faisait fièrement part à ses amis de sa trouvaille : la santé de la femme, disait-il, était faite de plusieurs maladies. L'une de ses connaissances, par exemple, avait épousé une femme affligée de mystérieuses douleurs d'estomac. Peu de temps après leur mariage, les douleurs disparurent. Mais lorsque leur mariage perdit de son charme, elle devint sujette à de fréquentes migraines qui ennuyèrent beaucoup son mari et le firent se tourner vers d'autres femmes en guise de consolation. Quand sa femme le découvrit, ses migraines disparurent. Toutefois, les douleurs d'estomac reparurent et, au bout d'un an, elle mourut d'un cancer. On ne peut jamais, lorsqu'une femme est malade, faire la part de la vérité et du mensonge. Quand on penche pour le mensonge, elle a un enfant ou meurt subitement.

« Les accidents féminins sont tout autre chose, pensait Yakichi. Mon ami Karajima était grand amateur de femmes. Lorsqu'il commença à lui être infidèle, sa femme se mit à casser des assiettes par mégarde, une par jour. C'était purement accidentel, car, semblait-il, elle n'avait pas vraiment conscience de l'infidélité de son mari. Chaque jour, elle s'étonnait innocemment de la maladresse de ses mains. »

Un beau jour, Yakichi lui-même fit quelque chose de tout à fait inaccoutumé et se rentra une épine dans un doigt en balayant le jardin. Il négligea l'incident et son doigt s'infecta légèrement. Mais le pus s'écoula tout seul et le doigt guérit parfaitement. Yakichi n'aimait pas les remèdes et n'en usait jamais.

Dans la journée, Yakichi voyait de près la détresse d'Etsuko. La nuit, il avait conscience de son agitation et ses caresses n'en étaient que plus importunes. Naturellement, il était jaloux de Saburo et Etsuko était jalouse de Miyo. Yakichi était également jaloux de l'amour non partagé d'Etsuko pour Saburo. Il éprouvait pourtant une pointe de gratitude pour cette jalousie, qui lui apportait un stimulant dans ses relations avec Etsuko.

C'est ainsi qu'il exagérait certaines histoires à propos de Saburo et de Miyo dans le simple but de torturer Etsuko et, à de tels moments, les deux jeunes gens lui inspiraient une sorte d'affection. Mais il ne s'abandonnait pas trop souvent à ce jeu de crainte de perdre Etsuko, dont il n'eût pu se passer. Elle lui était devenue aussi nécessaire qu'un péché ou une mauvaise habitude.

Cependant, lorsque Yakichi mettait un peu plus de modération dans ses histoires sur Saburo et Miyo, Etsuko s'inquiétait d'étrange façon. Elle se demandait s'il ne voulait lui cacher quelque évolution nouvelle. Mais un pire état de choses pouvait-il se produire ? Une telle question n'eût pu être posée que par quelqu'un qui n'a jamais été jaloux. La jalousie, après tout, n'a pas à se nourrir de faits ; à cet égard, cette passion est bien proche de l'idéalisme.

Ils prenaient un bain par semaine et Yakichi se baignait le premier. À l'ordinaire, Etsuko se baignait avec lui, mais ce soir-là, sentant venir un rhume, Etsuko s'abstint et Yakichi prit son bain seul.

Toutes les femmes de la famille Sugimoto étaient dans la cuisine. Etsuko, Chiéko, Asako, Miyo, et même Nobuko, faisaient en même temps leur vaisselle. Etsuko portait autour du cou une écharpe de soie blanche à cause de son rhume.

Asako en vint à parler de son mari encore en Sibérie.

— Je n'ai reçu aucune lettre de lui depuis le mois d'août. Je connais sa paresse à écrire, mais je crois qu'il pourrait donner de ses nouvelles au moins une fois par semaine. Évidemment, l'amour entre mari et femme ne peut s'exprimer seulement par des mots, mais le grand défaut des hommes japonais est leur paresse à tenter d'extérioriser leurs sentiments.

Chiéko se demandait avec amusement comment Yusuké, peut-être terré sous la toundra par une température bien au-dessous de zéro, aurait réagi en entendant ces paroles.

— Mais, Asako, s'il écrivait une fois par semaine, on ne pourrait envoyer tant de lettres. Et peut-être t'écrit-il plus souvent.

— En ce cas, où vont toutes ces lettres ?

— On les distribue sans doute aux veuves russes.

Dès qu'elle eut prononcé ces mots, Chiéko pensa qu'ils pouvaient avoir choqué Etsuko, mais la réponse d'Asako, qui prouvait qu'elle n'avait pas compris la plaisanterie, sauva la situation :

— Peut-être, mais elles ne peuvent sûrement pas lire le japonais.

Chiéko laissa tomber la conversation et se tourna vers Etsuko pour l'aider à faire sa vaisselle.

— Laisse-moi la laver. Tu vas mouiller ton pansement.

— Merci.

En réalité, Etsuko ne souhaitait pas être déchargée de cette besogne machinale de laver les tasses et les assiettes. Ces derniers temps, avec un désir presque sensuel, elle aspirait à devenir une machine. Elle attendait avec impatience le moment où sa main serait guérie pour confectionner avec rapidité des kimonos de demi-saison pour Yakichi et pour elle. Le tissu avait déjà été lavé et assemblé. Son aiguille voltigerait avec une vitesse surhumaine.

La cuisine n'était éclairée que par une ampoule nue de vingt watts suspendue entre les poutres enfumées du plafond. Dans l'évier, les femmes devaient faire la vaisselle à contre-jour. Appuyée contre le cadre de la fenêtre, Etsuko observait attentivement Miyo en train de laver les marmites. Sous sa ceinture de mousseline de mauvaise qualité et décolorée, elle cambrait un peu les reins.

« On dirait qu'elle est sur le point de pondre un œuf, pensait Etsuko. Cette fille robuste n'a même pas de nausées le matin. En été, elle porte d'amples robes à manches courtes, mais elle semble ne pas savoir se raser les aisselles. Quand elle transpire, elle prend une serviette et s'essuie sous les bras devant n'importe qui. »

La rondeur des hanches de Miyo évoquait un fruit mûr, ses lignes pleines faisaient penser à un vase à fleurs bien équilibré. Et tout cela était l'œuvre de Saburo. Le jeune jardinier avait semé ses graines et en avait suivi la croissance avec sollicitude. Tout comme au matin les pétales du lis tigré, humides de rosée, adhéraient l'un à l'autre comme s'ils ne devaient jamais se séparer, les seins d'Etsuko et la poitrine de Saburo avaient adhéré avec la même intensité.

Soudain, Etsuko se rendit compte que Yakichi parlait à voix haute dans la salle de bains, contiguë à la cuisine. Saburo, à l'extérieur, alimentait le chauffe-eau avec du bois. C'était à lui que parlait Yakichi.

L'exubérance avec laquelle il agitait l'eau de la baignoire faisait imaginer le spectacle qu'offrait ce vieux corps décharné aux clavicules retenant l'eau ainsi éclaboussée. Elle entendit résonner sa voix cassée appelant :

— Saburo ! Saburo !

— Oui, monsieur.

— Il faut économiser les bûches. À partir d'aujourd'hui, Miyo et toi vous baignerez en même temps. Et ne restez pas longtemps dans l'eau. Si vous vous baignez l'un après l'autre, cela prendra plus de temps et il faudra au moins une ou deux bûches de plus qu'il n'est nécessaire.

Quand Yakichi eut pris son bain, ce fut le tour de Kensuké et de Chiéko, puis celui d'Asako et de ses enfants. Yakichi fut alors surpris d'entendre Etsuko déclarer qu'elle allait prendre un bain rapide.

Etsuko se glissa dans la baignoire et, du pied, chercha le bouchon. Seuls Saburo et Miyo ne s'étaient pas encore baignés. Elle s'enfonça dans l'eau jusqu'au menton, tendit la main et tira le bouchon.

Le mobile de son acte n'était pas très profond. « Saburo et Miyo ne se baigneront pas ensemble si je peux les en empêcher », s'était-elle dit. Et, pour cette raison insignifiante, Etsuko s'était risquée à prendre un bain en dépit de son rhume.

Yakichi s'était offert le luxe de faire installer une salle de bains spacieuse avec une baignoire carrée et un parquet de cyprès japonais. La baignoire était large et basse et, maintenant qu'elle avait tiré le bouchon, l'eau chaude était aspirée par le tuyau d'écoulement avec un bruit pareil à celui que l'on entend en mettant l'oreille contre un coquillage. Etsuko eut un sourire d'enfantine satisfaction qui la surprit elle-même tandis qu'elle plongeait son regard dans l'eau sombre et légèrement sale.

« Que fais-je donc ? pensait-elle. Qu'y a-t-il de si passionnant dans ce mauvais tour ? Les enfants eux-mêmes ont une raison sérieuse de jouer un mauvais tour : attirer l'attention des adultes qui les ignorent. Les mauvais tours sont le seul recours des enfants. Les femmes que l'on néglige éprouvent le même sentiment que les enfants. Elles connaissent le même abandon et deviennent cruelles malgré elles. »

À la surface de l'eau, des cheveux, de petits déchets de savon qui faisaient des taches transparentes et de menus éclats de bois tournaient lentement en cercle. Etsuko appuya ses bras sur le bord de la baignoire. Dans la courbe de ses épaules nues, elle pressa ses joues contre ses bras. Hors de l'eau qui l'avait réchauffée, sa peau brillait avec un lustre adouci par la faible lumière de l'ampoule.

Etsuko sentit soudain l'inutilité de ses bras souples et luisants pressés contre ses joues. Elle éprouva un sentiment d'humiliation, de stérilité. « Inutile ! Inutile ! » se dit-elle. La jeunesse, la plénitude des formes de ce corps tiède – tout comme si c'était un aveugle et stupide animal – l'irritaient.

Ses cheveux coiffés très haut étaient retenus par un peigne. Des gouttes d'eau tombaient de temps à autre du plafond sur ses cheveux et sur sa nuque, mais elle ne faisait rien pour les éviter, bien qu'elles fussent froides. Elles tombaient aussi sur la main bandée qu'elle tenait hors de la baignoire et s'infiltraient dans son pansement.

L'eau continuait de s'écouler peu à peu. Le niveau de l'eau chaude s'abaissait lentement de son épaule à ses seins, puis de ses seins à son ventre. L'eau semblait ainsi lui lécher paresseusement le corps, délicates caresses qui laissèrent bientôt sa peau tendue. Le froid envahit son corps. Son dos était glacé. L'eau tournoyait maintenant plus vite et plus bruyamment tandis qu'elle laissait ses hanches à découvert.

« Voilà ce qu'est la mort, pensa-t-elle. C'est la mort. »

Etsuko était sur le point d'appeler à l'aide lorsqu'elle retrouva ses esprits. Elle était agenouillée, nue, dans la baignoire vide. Elle se redressa, effrayée.

En se dirigeant vers la chambre de Yakichi, Etsuko rencontra Miyo dans le couloir. D'une voix gaie et un peu moqueuse, elle lui dit :

— Oh, j'ai oublié ! Vous ne vous êtes pas encore baignés, vous deux, et j'ai fait couler l'eau. Je suis désolée.

Elle parlait si vite que Miyo ne comprit pas. Elle restait là, figée sur place, regardant trembler les lèvres exsangues d'Etsuko.

*

Ce soir-là, Etsuko eut la fièvre et dut s'aliter pendant plusieurs jours. Le troisième jour, sa température était presque normale. C'était le 24 octobre.

Sa convalescence était marquée par une fatigue extrême et elle s'éveilla de sa sieste de l'après-midi pour découvrir que la soirée était déjà très avancée. On entendait la respiration de Yakichi, endormi auprès d'elle.

Le bruit de la pendule sonnant onze heures la mit mal à l'aise. Magui aboya au loin. Ces répétitions sans fin de nuits désespérées ! Une indicible terreur s'empara d'Etsuko et elle éveilla Yakichi. Il souleva hors des couvertures ses épaules recouvertes d'une chemise de nuit en tissu quadrillé et, l'air hébété, prit maladroitement la main tendue d'Etsuko.

— Tiens ma main, ne la lâche pas, dit-elle, regardant fixement un nœud qui apparaissait indistinctement dans le bois du plafond.

Elle ne regardait pas Yakichi et il ne la regardait pas.

Yakichi se racla la gorge et se tut. Puis il cracha dans un morceau de papier de soie qu'il prit sous son oreiller.

Quelques instants plus tard, Etsuko dit :

— Ce soir, Miyo dort dans la chambre de Saburo, n'est-ce pas ?

— Eh bien...

— N'essaie pas de me le cacher. Je le sais. Je n'ai pas besoin de les voir. Je sais ce qu'ils font.

— Demain matin, Saburo part pour Tenri. La fête a lieu après-demain. Après tout, puisqu'il s'en va, c'est bien naturel.

Etsuko lui lâcha la main, tira la couverture sur sa tête et éclata en sanglots.

Yakichi était embarrassé par l'étrange situation dans laquelle il était placé. « Pourquoi ne suis-je pas en colère ? pensait-il. Qu'est-ce que cela signifie ? Que j'ai perdu la faculté de me mettre en colère ? Comment se fait-il que le chagrin de cette femme me donne l'impression d'avoir comploté contre elle ? »

Il se mit à parler à Etsuko d'une voix tendre, voilée, intentionnellement somnolente. (Avant de pouvoir leurrer cette femme avec l'histoire chimérique qu'il avait imaginée, il lui fallait se leurrer lui-même. Indécis, sans espoir, ses pensées étaient fuyantes.)

— Cette vie ennuyeuse à la campagne doit finir par te rendre nerveuse et t'assommer de choses sans importance. Il y aura bientôt un an que Ryosuké est mort. Je te l'ai déjà promis. Allons au cimetière de Tokyo. J'ai demandé à M. Kamisaka de vendre quelques actions de la Compagnie des chemins de fer Kinki et nous pourrions nous offrir le luxe de voyager en deuxième classe. Mais mieux vaudrait faire des économies sur le voyage et dépenser davantage pour nous distraire à Tokyo. Nous pourrions aller au théâtre, ce qui ne nous est pas arrivé depuis longtemps. À Tokyo, les divertissements ne manquent pas. Mais

j'ai un bien plus grand espoir encore. J'aimerais quitter Maiden et déménager à Tokyo. J'aimerais même reprendre le harnais. Deux ou trois de mes anciens amis de Tokyo l'ont fait. Ce ne sont pas des ingrats comme Miyahara. Ce sont des hommes sur lesquels on peut compter. Donc, quand nous irons à Tokyo, je verrai deux ou trois d'entre eux. Voilà ce que j'aimerais faire. Ce n'est pas facile, mais je le ferai pour toi. C'est pour toi. C'est pour toi que j'en ai décidé ainsi. Si tu es heureuse, je serai heureux. Auparavant, j'étais content de ma vie dans cette ferme, mais, depuis ta venue, je me sens insatisfait, comme si j'étais un adolescent.

— Quand partirons-nous ?

— Si nous prenions l'express spécial du 30, celui qu'on appelle l'Express de la Paix ? Le chef de gare d'Osaka est un ami à moi et j'irai le voir dans deux ou trois jours pour prendre les billets.

Mais ce n'étaient pas là les paroles qu'Etsuko souhaitait entendre de la bouche de Yakichi. Elle avait à l'esprit une chose différente, assez différente pour lui glacer le cœur, tandis qu'elle était là étendue, prête à supplier Yakichi de venir à son aide. Elle regrettait de lui avoir tendu sa main dont elle sentait les pulsations. Même le pansement enlevé, cette main la brûlait comme si elle avait saisi des cendres chaudes.

— Avant d'aller à Tokyo, je voudrais te demander quelque chose : que tu renvoies Miyo pendant que Saburo sera à Tenri.

— Quelle demande étrange et cruelle !

Yakichi n'était pas entièrement surpris. Est-on surpris, après tout, lorsqu'un malade réclame des lis en plein hiver ?

— À quoi te servira de te débarrasser de Miyo ?

— À rien, mais je suis convaincue que c'est elle qui me cause toute cette souffrance. On ne garderait nulle part une bonne qui rend sa maîtresse malade, n'est-ce pas ? Si cela continue, Miyo me tuera, j'en suis sûre. Si tu ne la renvoies, tu seras indirectement responsable de ma mort. Qui de nous deux doit s'en aller, elle ou moi ? Si tu veux que je m'en aille, je partirai demain pour Osaka et j'y trouverai du travail.

— Tu exagères. Si je congédiais Miyo alors qu'elle n'a rien fait, que diraient les gens ?

— Bon. Alors, je m'en irai. Je ne resterai ici en aucun cas.

— Eh bien, allons à Tokyo, comme je l'ai suggéré.

— Et tu viendras avec moi ?

Ces paroles, prononcées d'une voix presque monotone, eurent cependant le pouvoir de faire imaginer clairement à Yakichi celles qui allaient suivre. Comme pour prévenir ces mots, Yakichi se rapprocha d'elle.

Tirant le couvre-pieds sur elle, Etsuko ne bougea point, mais c'est avec fermeté qu'elle rendit à Yakichi son regard. Ses yeux n'exprimaient rien, ni haine, ni dégoût, ni amour, mais maintenaient Yakichi à distance.

— Non, non, dit-elle lentement d'un ton impassible, pas avant que Miyo n'ait été saquée. Non.

Où Etsuko avait-elle trouvé la force de ce refus ? Avant sa maladie, lorsque Yakichi, ce corps usé, s'approchait d'elle avec maladresse, elle l'accueillait simplement en fermant les yeux. Tout se déroulait hors d'elle, dans la périphérie de son corps. Elle gardait les yeux étroitement fermés et tout ce qui se passait sur son corps était pour elle un événement du monde extérieur. Mais où commençait son monde extérieur ? Le monde intérieur de cette femme, capable d'un aussi délicat processus, engendrait, captive et comprimée, la force potentielle d'un explosif.

Pour cette raison, la confusion de Yakichi l'amusait.

— Ainsi, tu fais la jeune fille farouche ? Très bien. Tu feras comme tu voudras. Pendant que Saburo sera parti, renvoie Miyo si c'est ce que tu souhaites. Mais...

— Mais Saburo ?

— Je ne crois pas que Saburo accepte la chose.

— Saburo partira, dit Etsuko. Il rejoindra certainement Miyo. Ils sont amoureux l'un de l'autre. De fait, faire partir Miyo me semble le seul moyen de nous débarrasser de Saburo sans le congédier. Il vaut mieux pour moi que Saburo s'en aille, mais je n'ai pas envie de le lui dire moi-même.

— Nous sommes enfin d'accord sur quelque chose, dit Yakichi.

À ce moment, le sifflet du dernier express quittant la gare d'Okamachi déchira l'air nocturne.

Aux yeux de Kensuké, et la brûlure et l'indisposition d'Etsuko étaient de simples prétextes pour esquiver la besogne. « Croyez-en quelqu'un qui s'y connaît », disait-il en riant. Avec Etsuko dont on ne pouvait attendre de l'aide, et Miyo, enceinte de quatre mois, incapable de faire de gros travaux, le fardeau du désherbage, de la récolte du riz, du ramassage des pommes de terre, de la cueillette des fruits, pesait lourdement sur ses épaules. Comme à l'habitude, il ne cessait de grommeler son mécontentement, se déroba à la tâche autant qu'il travaillait. Même le produit de la petite parcelle de terre qui n'avait pas été enregistrée comme rizière avant la réforme agraire devait être livré.

Son départ pour la fête de Tenri étant imminent, Saburo avait travaillé avec diligence. La récolte des fruits était presque rentrée. Dans l'intervalle entre les récoltes, il avait travaillé infatigablement, désherbant, déterrants les pommes de terre et faisant les labours d'automne. Travailler sous le ciel clair automnal l'avait encore bronzé et en avait fait un garçon robuste, plus mûr qu'on ne l'est à son âge.

Sa tête aux cheveux coupés court évoquait la vigueur de celle d'un jeune taureau. Peu de temps auparavant, il avait reçu une lettre d'amour passionnée d'une villageoise qu'il connaissait à peine et, gaiement, l'avait lue à Miyo. Puis il en avait reçu une d'une autre jeune fille et n'en avait pas parlé à Miyo. Non qu'il eût la moindre chose à cacher, non qu'il désirât la garder secrète ou y répondre et prendre un rendez-vous avec elle. Il s'était simplement tu à cause de sa prédilection pour le silence.

Toutefois, c'était pour lui une expérience nouvelle. Si Etsuko avait pu soupçonner que Saburo se rendait compte qu'il était aimé, elle eût considéré la chose comme un fait

capital. Il était devenu vaguement conscient de l'impression qu'il faisait sur le monde extérieur. Jusqu'alors, il avait tenu ce monde extérieur non pour un miroir, mais simplement pour l'espace dans lequel il se mouvait avec une parfaite liberté.

Cette expérience nouvelle, alliée au hâle que le soleil d'automne avait mis sur ses joues et sur son front, donnait à son maintien une légère désinvolture qu'il n'avait jamais eue jusque-là. Miyo, avec une sensibilité accrue par l'amour, le percevait, mais l'interprétait comme l'attitude d'un mari adoptée envers elle seule.

Le matin du 25 octobre, Saburo se mit en route, vêtu d'un vieux veston que Yakichi lui avait donné, d'un pantalon kaki, des chaussettes reçues d'Etsuko et chaussé d'espadrilles. C'étaient là ses plus beaux atours. Il avait pour tout bagage une gibecière en grosse toile qu'il portait sur l'épaule.

— Consulte ta mère au sujet du mariage, dit Etsuko. Et pour qu'elle puisse faire la connaissance de Miyo, ramène-la avec toi. Elle pourra rester ici deux ou trois jours.

Elle ne comprenait pas pourquoi elle revenait sur cette affaire déjà tout à fait réglée. Trouvait-elle ces complications nécessaires pour s'engager dans une situation impossible ? Souhaitait-elle modifier ses plans en s'obligeant à réfléchir sur la terrible éventualité de faire venir la mère de Saburo et la placer devant le fait que sa future bru avait disparu ?

C'est en tout cas ce qu'elle dit en hâte à Saburo en l'arrêtant dans le couloir alors qu'il se dirigeait vers la chambre de Yakichi pour lui dire au revoir.

— Très bien. Merci beaucoup, madame, dit Saburo.

L'impatiente énergie de celui qui part en voyage faisait luire ses yeux. Son expression témoignait d'une gratitude quelque peu exagérée. Il regardait Etsuko en plein visage, ce qu'il n'avait jamais fait auparavant.

Etsuko eut envie de lui serrer la main, de sentir la pression de sa paume calleuse. Elle commença d'allonger sa main droite à demi guérie, mais pensa que la brûlure imprimerait un souvenir désagréable sur la paume du jeune homme et s'abstint. Saburo resta un instant perplexe, lui jeta un gai sourire d'adieu et longea rapidement le couloir.

— Ce sac ! Mon Dieu qu'il est petit ! On croirait que tu vas à l'école ! cria Etsuko derrière lui.

Miyo seule accompagna Saburo au-delà du pont. C'était son droit. Etsuko ne put que les regarder s'éloigner.

Au bout du sentier sablé, là où l'escalier descendait vers la colline, Saburo s'arrêta, se retourna et salua Yakichi et Etsuko debout dans le jardin. Bien que sa forme se fût depuis longtemps fondue avec le feuillage coloré du bouquet d'érables, ses dents étincelantes, découvertes en un sourire, demeurèrent dans le souvenir d'Etsuko.

C'était l'heure où Miyo devait faire les chambres. Elle reparut au bout de cinq minutes, montant languissamment les marches de pierre parsemées de taches de soleil dont les rayons filtraient à travers les arbres.

Etsuko demanda inutilement :

— Saburo est-il parti ?

Tout aussi inutilement, Miyo répondit :

— Oui, madame, il est parti.

Son visage ne montrait aucun signe de joie ou de tristesse.

Après le départ de Saburo, Etsuko, en y réfléchissant, avait éprouvé un sentiment de trouble et de bienveillance. Un vif regret, mêlé d'un sentiment de culpabilité, la tourmentait. Elle caressait l'idée de passer l'éponge sur le passé et d'abandonner le projet de renvoyer Miyo.

Mais le visage de Miyo, lorsqu'elle revint, l'irrita. Elle s'installait déjà avec assurance dans sa vie quotidienne avec Saburo. Etsuko retomba peu à peu dans sa conviction première que ce projet ne devait, en aucun cas, être écarté.

V

— Voici Saburo qui revient ! Il prend le chemin de traverse de la rizière. On peut le voir d'en haut. Mais il est seul... je ne vois pas sa mère !

Chiéko était accourue dans la cuisine pour en informer Etsuko. C'était dans l'après-midi du 27 octobre, le lendemain de la fête de Tenri.

Etsuko venait de faire griller des maquereaux sur le gril à charbon de bois. Elle tira vivement gril et poisson sur la paillasse proche et mit une bouilloire sur le feu. La tranquillité de ses gestes témoignait de l'intensité de son émotion. Elle se leva et fit signe à Chiéko de l'accompagner au second étage.

Les deux femmes grimpèrent rapidement l'escalier.

— Ce Saburo rend les gens d'ici bien agités ! dit Kensuké, couché à plat ventre et en train de lire un roman d'Anatole France.

Mais, peu de temps après, pris, lui aussi, de curiosité, il rejoignit les femmes à la fenêtre.

Le soleil disparaissait déjà à demi dans le bois à l'ouest des immeubles municipaux. Le ciel était tout embrasé.

Celui qui traversait d'un pas ferme les champs couverts de chaume était assurément Saburo. Mais qu'y avait-il là d'étrange ? C'était le jour et l'heure où l'on pouvait attendre son retour.

Son ombre s'allongeait obliquement devant lui. D'une main, il retenait la gibecière que, comme un écolier, il portait sur l'épaule pour l'empêcher de glisser. Il n'avait pas de chapeau. Son allure énergique était pleine d'une sérénité qui ne connaissait ni l'appréhension, ni la peur, ni même la fatigue. Le chemin qu'il prenait conduisait à la grand-route. Il tourna à droite et prit le sentier entre les rizières. De temps à autre, il lui fallait se frayer un chemin en contournant les meules de riz en train de sécher.

Etsuko sentit son cœur battre à grands coups, ni de joie, ni de crainte. Elle ne savait si elle attendait le bonheur ou le désastre, mais elle avait la certitude que ce qu'elle attendait allait survenir. Son agitation l'empêchait de dire ce que, elle le savait, elle devait dire. Elle réussit cependant à murmurer à Chiéko :

— Que vais-je faire ? Je ne sais que faire.

Combien Chiéko et Kensuké eussent été surpris d'entendre ces paroles d'Etsuko un mois auparavant. Elle avait changé. Cette femme autrefois énergique avait perdu sa fermeté. Ce à quoi elle aspirait maintenant était l'aimable et dernier sourire de Saburo, encore ignorant, avant la première et terrible accusation que, ayant appris ce qui était survenu, il porterait à bon escient contre elle. Elle était hantée par le souvenir de ces nuits passées à ruminer ces deux prévisions.

Ce qui arriverait ensuite était déjà avéré. Saburo l'insulterait et rejoindrait Miyo. Demain, à cette même heure, Etsuko ne le verrait plus. De fait, c'était la dernière fois qu'il lui était possible, de cette fenêtre, de le regarder tout son content et de loin.

— Ne fais pas la sotte ! Reprends-toi ! dit Chiéko. Si tu as eu le courage de saquer Miyo, il n'y a rien que tu ne puisses faire. Tu nous l'as bien montré et nous t'avons admirée pour cela.

Elle mit un bras autour de l'épaule d'Etsuko, comme si elle tentait d'encourager une petite sœur.

Pour Etsuko, se débarrasser de Miyo avait été sa première tentative d'apaiser sa propre souffrance. C'était également une concession à cette souffrance, une sorte de transaction. Mais Kensuké et sa femme avaient vu là son premier assaut.

Mettre à la porte une femme enceinte de quatre mois avec une malle d'osier sur le dos est extraordinaire, pensait Chiéko. Les sanglots de Miyo, l'impitoyable détermination d'Etsuko et la froide résolution avec laquelle elle avait conduit Miyo à la gare et l'avait forcée à monter dans le train – drame dont ils avaient été témoins la veille – avaient grandement surexcité Chiéko et Kensuké. Ils n'eussent jamais imaginé qu'un tel spectacle aurait lieu à Maïden. Sa malle d'osier attachée sur son dos par une corde tressée, Miyo avait descendu l'escalier, suivie de près par Etsuko qui avait l'air d'un agent de police.

Yakichi s'était enfermé dans sa chambre et n'avait même pas regardé dans la direction de Miyo lorsqu'elle était venue lui dire au revoir. « Nous avons apprécié tes bons services » fut tout ce qu'il dit. Asako, rendue muette par ces événements, errait silencieusement dans la maison. Kensuké et Chiéko étaient fiers de n'avoir pas besoin d'explication pour savoir ce qui se passait. Tous deux se flattaient en se croyant capables d'immoralité parce qu'ils étaient à même de comprendre l'immoralité et le vice, attitude pareille à celle d'un journaliste qui se donne l'air d'un mentor de la société.

— Tu as mené l'affaire toute seule jusque-là. Nous t'aiderons pour la suite. N'hésite pas à recourir à nous. Nous ferons tout ce que nous pourrons, dit Kensuké.

— Je ferai tout ce que tu me diras de faire, Etsuko ! Ce que Père peut penser est maintenant sans importance, dit Chiéko.

Tous deux rivalisaient pour accaparer l'attention d'Etsuko tandis qu'ils regardaient par la fenêtre, avec la jeune femme entre eux.

Etsuko se dirigea vers le miroir de Chiéko et rejeta ses cheveux en arrière.

— Puis-je user de ton eau de Cologne ?

— Je t'en prie.

Etsuko prit la bouteille verte, humecta sa paume d'eau de Cologne et s'en frotta vigoureusement les tempes. Elle n'enleva pas le morceau de soie décolorée qui recouvrait le miroir. Elle avait peur de se regarder. Mais elle s'inquiéta bientôt du visage qu'elle allait offrir à la vue de Saburo, qu'elle affronterait dans quelques minutes. Elle souleva la soie du miroir. Elle avait mis trop de rouge sur ses lèvres et les essuya avec un petit mouchoir bordé de dentelle.

Avec quelle rapidité nous oublions nos actes ! Tandis que les sentiments s'attardent dans notre souvenir, nos actes disparaissent sans laisser de trace. Etsuko trouvait difficile de croire que la femme qui, impassible, avait entendu les sanglots de Miyo, lui avait, injustement et sans cérémonie, signifié son congé, avait forcé la pauvre fille enceinte à porter sa malle et l'avait pour ainsi dire poussée de force dans le train, était la même que l'Etsuko d'à présent. Mais elle n'éprouvait aucun remords. De fait, elle ne tentait pas de réprimer l'obstination de son esprit tendu à résister au remords. Elle se trouvait acculée, impuissante, aux angoisses de son passé, à toute une accumulation de sentiments corrompus et statiques. Ce que nous qualifions de culpabilité, n'est-ce pas l'émotion qui apporte sans cesse aux hommes de nouvelles leçons de résignation ?

Kensuké et sa femme ne laissèrent pas échapper cette occasion de lui venir en aide.

— Si Saburo en vient maintenant à te haïr, tout sera gâché. Si seulement Père voulait dire que c'est lui qui a saqué Miyo ! Mais, naturellement, il n'est pas assez magnanime, dit Chiéko.

— Il a déclaré qu'il ne dirait rien à Saburo, qu'il ne prendrait aucune responsabilité là-dedans, dit Etsuko.

— Je ne l'en blâme pas. En tout cas, laisse-moi faire. Je ne commettrai rien d'inopportun. Et si je lui disais que Miyo a reçu un télégramme l'informant que sa mère est malade et qu'elle a dû partir à la campagne auprès d'elle ? dit Chiéko.

Etsuko, alors, se reprit. Elle vit en ce couple non pas deux bons conseillers, mais deux guides indignes de confiance qui la dirigeaient vers un saumâtre et brumeux marécage où elle n'avait aucun désir de pénétrer. Si elle les suivait là, son acte déterminé de la veille n'aurait aucun sens.

Peut-être le fait d'avoir renvoyé Miyo n'était-il rien d'autre que l'aveu désespéré de son amour pour Saburo. Elle préférait cependant penser qu'elle avait fait cela pour elle seule, pour qu'elle pût vivre, et que cet acte inévitable avait été justifié.

— Il faut que Saburo sache que c'est moi qui ai congédié Miyo. Et c'est moi qui le lui dirai. Ne m'aidez donc pas. Je le ferai seule.

Kensuké et Chiéko pensèrent que cette froide détermination était née du désespoir et de son égarement.

— Allons, regarde froidement les choses. Si tu agis ainsi, tu vas tout gâter. Fie-toi à nous. Nous ne ferons pas d'impair.

Etsuko eut un sourire énigmatique et sa bouche se plissa légèrement. Elle en était venue à croire que le seul moyen d'évincer l'obstacle que ce couple mettait en travers de ses actes était de le fâcher pour se l'aliéner. Elle glissa ses mains dans sa ceinture pour l'ajuster, comme un grand oiseau fatigué lisse ses plumes d'un air distrait, puis elle se leva. Avant de descendre l'escalier, elle leur dit :

— Ne vous tourmentez pas pour m'aider. Je me débrouillerai seule.

Kensuké et Chiéko furent déconcertés par la rebuffade d'Etsuko. Ils étaient en colère, comme des gens qui veulent aider à éteindre un incendie et en sont empêchés par les agents de police.

— Oh, je voudrais être à même de rejeter ainsi la bonté, dit Chiéko.

— À propos, dit Kensuké, je me demande pourquoi la mère de Saburo n'est pas venue.

Ils avaient été si absorbés par la panique dans laquelle le retour de Saburo avait jeté Etsuko qu'ils avaient négligé cette complication supplémentaire. Kensuké déplorait cet oubli.

— Bah ! Du diable si nous l'aidons jamais ! Voilà qui simplifiera les choses.

— Eh bien, attendons tranquillement les événements.

Kensuké était redevenu lui-même. Il regrettait toutefois d'être privé de cette satisfaction qui soutenait généralement sa prédilection pour la misère humaine.

Etsuko était retournée au gril à charbon de bois, qui reposait sur une pailleasse que Yakichi avait installée près de la véranda, où ils faisaient cuire la viande et les légumes. Elle ôta la bouilloire et remit le gril sur le feu.

Après le départ de Miyo, les femmes avaient décidé de faire cuire le riz tour à tour. Aujourd'hui, le premier jour, c'était le tour d'Asako. Nobuko l'aidait à s'occuper de Natsuo. Elle lui chantait des chansons et leurs rires retentissaient dans la maison qu'assombrissait déjà le crépuscule.

— Qu'arrive-t-il ? demanda Yakichi, sortant de sa chambre et s'accroupissant près du gril.

Il prit vivement les baguettes et retourna les maquereaux.

— Saburo est revenu, dit Etsuko.

— Est-il là ?

— Non, mais bientôt.

Les dernières traces du soleil couchant s'accrochaient aux feuilles de la haie de théiers à quelques pas de la véranda. De minuscules et durs bourgeons qui n'avaient pas encore fleuri projetaient une multitude d'ombres menues. Quelques tiges qui s'élevaient au-dessus de la haie peu soignée luisaient dans les derniers rayons du soleil.

Le sifflement de Saburo se fit entendre de l'escalier.

Etsuko se rappela la tension de ce moment où elle n'avait pu tourner la tête vers lui pour lui dire bonsoir alors qu'elle jouait au mah-jong avec Yakichi. Elle baissa les yeux.

— Eh bien, me voici, cria Saburo de l'autre côté de la haie qui le cachait jusqu'à mi-corps. Sa chemise ouverte laissait voir sa gorge brune. Le regard d'Etsuko tomba sur ce jeune et innocent sourire. La pensée qu'elle voyait pour la dernière fois ce visage souriant n'exprimant aucun reproche donnait à son regard une douloureuse intensité.

Yakichi grommela quelque chose et lui dit bonjour d'un air distrait. Il regardait Etsuko et non Saburo.

L'huile s'enflamma sous les maquereaux. Etsuko ne bougea point et ce fut Yakichi qui se précipita pour baisser la flamme.

« Qu'est-ce que toute cette histoire ? pensa-t-il. Toute la maison s'est aperçue plus qu'il ne convenait de l'amour d'Etsuko et seul ce freluquet l'ignore. »

Avec mauvaise humeur, il baissa de nouveau la flamme qui menaçait de dévorer le poisson.

Etsuko avait maintenant conscience de s'être abusée. Devant Kensuké et Chiéko, elle s'était vantée de tout dire à Saburo, mais, maintenant, elle voyait clairement que sa détermination était fondée sur un courage imaginaire. Devant ce visage souriant, ouvert et innocent, comment pourrait-elle maintenir cette malheureuse résolution ? Et il n'y avait personne vers qui elle pût se tourner pour demander de l'aide.

Pourtant, dès le début, dans le courage dont Etsuko avait fait parade, elle avait craint que ce ne fût insuffisant. N'y avait-il pas là également le fol espoir que les heures de grâce pendant lesquelles Saburo ignorerait encore la vérité et qui permettraient à Etsuko de vivre sous le même toit que lui sans être haïe de lui pourraient être un moment prolongées ?

Au bout d'un certain temps, Yakichi dit :

— Je ne comprends pas. Sa mère n'est pas avec lui, n'est-ce pas ?

— Non ? dit Etsuko d'un ton questionneur comme si elle observait le fait pour la première fois.

Elle se sentait un peu embarrassée, mais assez heureuse.

— Dois-je aller lui demander si elle viendra plus tard ?

— N'en fais rien, murmura Yakichi, sinon, il te faudra lui parler de Miyo, dit-il non sans ironie.

Deux jours plus tard, Etsuko avait l'impression de vivre au milieu d'un calme extraordinaire. Ces deux jours-là lui semblaient inexplicables, comme de faux symptômes de guérison se produisant dans un cas désespéré, des signes d'un mieux momentané qui soulagent l'esprit de la famille et ramènent d'illusoires espérances depuis longtemps perdues.

Qu'était-il arrivé ? Était-ce là du bonheur ?

Etsuko emmena Magui pour une longue promenade. Puis, le tenant en laisse, alla jusqu'à la gare d'Okamachi avec Yakichi. Celui-ci se rendait au terminus d'Umeda pour prendre les billets pour l'express spécial. C'était dans l'après-midi du 29 octobre.

Trois jours auparavant, le visage rigide, elle avait accompagné Miyo à la même gare. Et maintenant, Yakichi se tenait près d'elle, penché sur la barrière fraîchement peinte et bavardant avec elle. Il avait mis un veston et pris une canne de jonc. Il s'était même rasé. Il laissa passer un certain nombre de trains en direction d'Umeda.

Etsuko avait un air heureux inaccoutumé, ce qui rendait Yakichi inquiet. Elle grondait le chien qui menaçait de lui faire perdre l'équilibre en tirant sur sa laisse pour flairer tout alentour. Ou bien elle regardait en souriant doucement avec des yeux légèrement voilés les gens qui attendaient ou passaient devant la librairie et la boucherie près de la gare. Des drapeaux rouges et jaunes, publicité pour des magazines enfants, flottaient dans l'air. L'après-midi était nuageux et le vent mordant.

« Je me demande si elle est heureuse parce qu'elle a pu parler à Saburo, méditait Yakichi. Peut-être est-ce pour ça qu'elle ne vient pas à Osaka avec moi aujourd'hui. Mais s'il en est ainsi, je me demande pourquoi elle n'a pas fait d'objection à entreprendre demain ce long voyage avec moi. »

Yakichi se trompait. Le bonheur apparent d'Etsuko était le résultat d'heures de méditation qui l'avaient amenée devant une vaste énigme qu'elle sondait maintenant tranquillement, les bras croisés.

Hier, Saburo avait passé la journée à travailler dans les champs comme si rien n'était survenu. Quand Etsuko était apparue, il avait ôté poliment son chapeau de paille et, ce matin-là, il l'avait saluée de la même façon.

Le tranquille jeune homme n'avait rien à dire à ses employeurs en dehors de ce que réclamaient leurs questions ou leurs ordres. Ne rien dire de la journée ne le gênait en rien. Si Miyo avait été là, il eût été plus animé, plus gai. Mais son jeune et rayonnant visage, même lorsqu'il était silencieux, ne montrait pas le moindre signe d'introspection ni de réserve. Comme si tout son corps était un hymne à la nature et au soleil, chaque pouce de sa personne, lorsqu'il était en train de travailler, semblait déborder de vie exubérante.

Il paraissait même possible de croire que cet esprit candide fût paisiblement confiant dans le fait que Miyo faisait encore partie de la maisonnée et qu'après l'affaire qui la retenait au-dehors elle reviendrait, peut-être aujourd'hui même. Peut-être était-il un peu inquiet au sujet de l'absence de Miyo, mais il n'aurait jamais demandé à Yakichi ou à Etsuko où elle était.

Etsuko aimait à croire que le comportement de Saburo pouvait lui être attribué. Après tout, elle ne lui avait pas dit ce qui était arrivé à Miyo. C'est naturellement pourquoi Saburo ne l'avait pas injuriée et n'était pas allé rejoindre Miyo. La résolution d'Etsuko de mettre Saburo au courant allait faiblissant, et non dans son seul intérêt. Elle commençait à avoir le sentiment qu'il lui fallait faire tout son possible pour préserver ce bonheur passager qu'elle croyait voir en Saburo.

Mais Etsuko ne pouvait s'expliquer pourquoi il n'avait pas amené sa mère. Malheureusement, Saburo ne parlait jamais de son voyage et des événements de la fête de Tenri.

Un faible et inexprimable espoir, chimérique et trop ridicule pour être exprimé par des mots, naissait au fond des doutes d'Etsuko. Déchirée entre cet espoir et un sentiment de culpabilité, Etsuko n'osait regarder Saburo en face.

« Ce Saburo ! Rien ne le dérange. On dirait qu'il n'a pas un souci au monde, pensait Yakichi en attendant à la gare. J'imaginais, comme Etsuko elle-même, qu'une fois Miyo congédiée, il irait la retrouver. Mais nous étions dans l'erreur. Bah ! Quelle est la

différence ? Quand Etsuko et moi serons partis, tout cela prendra fin. Et quand je serai à Tokyo, il n'est pas impossible que de bonnes choses arrivent. »

Etsuko attacha la laisse de Magui à la barrière et regarda la voie ferrée. Les rails luisaient sous le ciel nuageux. L'acier étincelant aux mille petites abrasions s'étirait devant les yeux d'Etsuko. Des cailloux noircis sur les voies brillait une fine limaille. Les rails commencèrent bientôt à frémir faiblement, transmettant une vibration lointaine.

— J'espère qu'il ne va pas pleuvoir, dit soudain Etsuko, se rappelant son voyage à Osaka en septembre.

— Le ciel n'annonce pas de pluie, dit Yakichi, examinant les nuages.

Le sol trembla tandis que le train d'Osaka entra en gare.

— Ne le prends-tu pas ? demanda Etsuko.

— Pourquoi ne viens-tu pas avec moi ? insista Yakichi sur un ton que le bruit du train semblait justifier.

— Vois comme je suis habillée ! Et puis il y a le chien, dit Etsuko pour s'excuser.

— Tu peux laisser Magui à la librairie. Nous sommes de vieux clients et ils aiment les chiens.

Etsuko détacha pensivement la laisse du chien. Elle pensa que mieux valait renoncer à passer cette dernière demi-journée à Maiden. Rentrer maintenant à la maison pour se trouver avec Saburo toute la soirée au point où en étaient les choses lui parut soudain pénible. Elle trouvait encore difficile de croire qu'il était là et n'avait pas disparu à jamais lorsqu'il était revenu de Tenri quelques jours auparavant. Pour aggraver les choses, il la rendait inquiète. Le regarder travailler dans le champ et manier sa pioche avec impassibilité l'emplissait de crainte.

La longue promenade qu'elle avait faite la veille n'avait-elle pas eu pour but de se débarrasser de cette crainte ?

Elle ôta la laisse et dit :

— Bon, je t'accompagne.

Et voici qu'elle était à Osaka, où elle avait imaginé qu'elle pourrait aboutir lorsqu'elle avait longé avec Saburo la grand-route déserte. Mais elle marchait maintenant près de Yakichi. Quels étranges événements, quelles modifications inattendues surviennent dans la vie ! Ce n'est que lorsqu'ils se trouvèrent à l'extérieur, dans la foule, qu'il leur apparut qu'il y avait un passage souterrain menant au terminus d'Osaka du quai sous le magasin de Hankyu où ils avaient débarqué.

Yakichi, tenant sa canne de biais et, de l'autre main, prenant le bras d'Etsuko, se mit à traverser le carrefour. Ils furent soudain séparés.

— Dépêche-toi ! Dépêche-toi ! lui cria-t-il du trottoir opposé.

Ils arrivèrent à mi-chemin du parking, constamment menacés par les klaxons, et furent finalement poussés dans le tumulte du terminus d'Osaka. Un jeune vaurien offrait des

billets pour le train de nuit à tous les gens qui portaient des bagages. Etsuko le regarda fixement, constatant à quel point sa nuque brune et souple ressemblait à celle de Saburo.

Ils traversèrent la grande salle des pas perdus, où retentissait le haut-parleur annonçant le départ et l'arrivée des trains, et longèrent le couloir qui, par contraste, paraissait calme. Ils parvinrent à un bureau portant cette inscription : « Chef de gare ».

Tandis que Yakichi parlait au chef de gare, Etsuko resta assise dans une petite salle attenante où, enfoncée dans un fauteuil recouvert de tissu blanc, elle se prit à sommeiller. Elle fut éveillée par une voix parlant très fort au téléphone. En regardant le personnel circuler dans le grand bureau, elle commença à se rendre compte à quel point elle était épuisée. Elle se sentait oppressée par un grand fardeau. Le seul fait d'observer les activités de la vie faisait souffrir son cœur lassé. Ainsi assise, la tête appuyée au dossier du fauteuil, elle observait le spectacle d'un téléphone absorbant des voix tantôt graves, tantôt aiguës.

« Un téléphone, pensait-elle, il y a longtemps, il me semble, que je n'ai vu un téléphone. C'est un étrange appareil qui enregistre les émotions des êtres humains sans être capable d'émettre plus qu'un son grêle. Ne ressent-il aucune peine pour les amours, les haines, les désirs qui le traversent ? Ou ce son grêle est-il un cri de la convulsive et intolérable douleur qu'inflige constamment le téléphone ? »

— Je suis désolé d'avoir été si long. Mais j'ai les billets. Les places pour l'express spécial de demain sont rares. Il a été très aimable.

Yakichi déposa les deux billets bleus dans la main tendue d'Etsuko.

— Ce sont des billets de deuxième classe. J'ai fait cela pour toi.

En vérité, c'étaient les billets de troisième classe qui avaient été vendus. Il aurait pu prendre des billets de deuxième classe aux guichets. Mais une fois dans le bureau du chef de gare, Yakichi avait dû accepter ce qu'on lui offrait.

Après cela, ils allèrent au magasin acheter de la pâte dentifrice, des brosses à dents, de la crème de jour pour Etsuko et du whisky bon marché pour la soirée – si on pouvait l'appeler ainsi – qu'ils donnaient ce jour-là. Puis ils rentrèrent à la maison.

Depuis le matin, les valises avaient été préparées pour le voyage du lendemain. Ayant ajouté aux bagages les quelques objets achetés à Osaka, il ne restait à Etsuko qu'à s'occuper du repas, un peu plus compliqué qu'à l'ordinaire, pour la soirée. Asako et Chiéko, qui n'avaient guère parlé à Etsuko ces derniers temps, l'aidaient à la cuisine.

L'observance des coutumes est presque une superstition, et l'idée de Yakichi de réunir toute la famille pour le dîner dans le grand salon rarement utilisé ne fut pas accueillie de très bonne grâce.

— Etsuko, dit Kensuké dans la cuisine, il est étrange que Père demande une chose pareille. C'est presque comme si tu allais à Tokyo pour être à son lit de mort. Que c'est gentil à toi de prendre cette peine !

Et il chipa un morceau de ce qu'elle était en train de préparer.

Etsuko alla voir si le nettoyage du salon était terminé. Dans la faible lumière du crépuscule, la pièce non éclairée semblait aussi désolée qu'une grande écurie vide. Saburo s'y trouvait seul et la balayait, le visage tourné vers le jardin.

Peut-être était-ce l'obscurité de la pièce, ou le balai dans la main de Saburo, ou le frottement assourdi du balai contre les nattes, mais l'inexprimable solitude du jeune homme fit sur Etsuko, qui l'observait sur le seuil, une impression profonde. Cela suffisait à lui faire croire que, pour la première fois, elle voyait son être intime.

La passion et un sentiment de culpabilité lui rongeaient le cœur tour à tour avec une égale intensité. Comme cette nouvelle souffrance s'insinuait en elle, elle éprouva l'angoisse de l'amour comme elle ne l'avait jamais encore ressentie. Ce devait être l'amour qui lui avait fait sentir la veille qu'elle ne pouvait supporter de le regarder.

Toutefois, la solitude de Saburo était pour elle une chose tangible et pure où son regard ne pouvait guère pénétrer. Elle se languissait d'amour au point d'abolir le souvenir et la raison. Elle en venait même à oublier la cause du sentiment de culpabilité qu'elle éprouvait maintenant : Miyo. Elle ne s'excuserait qu'à l'égard de Saburo ; elle n'accepterait que ses imprécations. Dans la simplicité même de son désir de se punir elle-même apparaissait l'égoïsme dans sa forme la plus pure. Cette femme, qui semblait ne penser qu'à elle, n'avait jamais connu un égoïsme aussi pur.

Saburo perçut la présence d'Etsuko debout dans l'ombre et se retourna.

— Désirez-vous quelque chose, madame ?

— Tu auras bientôt fini le nettoyage, n'est-ce pas ?

— Oui, madame.

Etsuko s'avança jusqu'au milieu de la pièce et regarda autour d'elle. Saburo demeurait immobile, le balai appuyé contre son épaule. Il portait une chemise kaki dont les manches étaient retroussées. Etsuko, dont la poitrine se soulevait, se tenait devant lui dans la demi-lumière, comme un pâle fantôme.

— Saburo, dit-elle avec difficulté, ne veux-tu pas me retrouver cette nuit, à une heure, dans le vignoble derrière la maison ? Avant de partir, il faut que je te dise quelque chose.

Saburo ne répondit pas.

— Alors, viendras-tu ?

— Oui, madame.

— À une heure. Dans le vignoble. Que personne ne le sache.

— Non.

Saburo s'éloigna d'un air contraint et, sans savoir ce qu'il faisait, se remit à balayer un endroit déjà nettoyé.

La grande salle était pourvue d'une ampoule de cent watts, mais qui ne semblait pas mieux éclairer qu'une ampoule de quarante watts. Sous cette indigente lumière, le salon paraissait plus sombre que le crépuscule au-dehors.

— Mon Dieu que c'est déprimant ! dit Kensuké.

Après cela, tous regardèrent l'ampoule tour à tour pendant le reste du repas.

Pour aggraver les choses, ils mangeaient aux tables de cérémonie individuelles. Yakichi trônait à la place d'honneur, devant une colonne, et les sept autres personnes, y compris Saburo, étaient groupées autour de lui en demi-cercle. Mais, dans la faible lumière, certains des petits plats étaient si invisibles que, sur la suggestion de Kensuké, le groupe en forme d'U fut rapproché pour permettre un meilleur éclairage. Cela donnait à la famille l'aspect d'une équipe de nuit et non d'une soirée.

Ils se portèrent mutuellement des toasts en buvant le whisky.

Etsuko était tourmentée par une angoisse qui était son œuvre. Les mines bouffonnes de Kensuké, l'incessant bavardage de bas-bleu de Chiéko, le rire aigu et joyeux de Natsuo ne faisaient aucune impression sur elle. Elle était attirée, leurrée par la souffrance et l'inquiétude tout comme un alpiniste est alléché par des ascensions de plus en plus hautes.

Il y avait néanmoins dans l'inquiétude actuelle d'Etsuko quelque chose de trivial, quelque chose de tout à fait différent de l'anxiété dont elle avait jusque-là témoigné. Lorsqu'elle s'était disposée à se débarrasser de Miyo, des signes de cette anxiété nouvelle étaient déjà visibles. Elle pouvait mener à une succession de mécomptes délibérés et monstrueux capables de la priver de la place qui lui avait été assignée en ce monde. C'était comme si elle sortait là où entrent les autres, par une porte aussi haute que celle d'une tour de guet à laquelle bien peu de gens peuvent accéder. C'était pourtant là qu'Etsuko avait toujours vécu, dans une chambre sans fenêtre avec une porte qu'elle n'osait ouvrir de crainte de tomber dans le vide. Peut-être la seule raison fondamentale qui lui permettrait de quitter cette pièce était sa détermination antérieure de n'en jamais sortir.

Elle était assise près de Yakichi, ce qui lui évitait tout le long du repas, à moins qu'elle ne se tournât pour le regarder, la vue du vieil homme qui allait être son compagnon de voyage. Saburo, assis en face d'elle, et dont Kensuké ne cessait d'emplir le verre, retenait toute son attention. Sa main carrée semblait caresser le verre plein d'alcool qui brillait comme de l'ambre dans la faible lumière.

« Il ne faut pas qu'il boive trop, pensa Etsuko. S'il boit trop, tout sera gâché. S'il s'enivre et s'endort, tout sera perdu. Je n'ai que ce soir, car c'est demain que je pars. »

Quand Kensuké essaya de remplir le verre de Saburo, Etsuko allongea la main.

— Allons, ne fais pas la pimbêche. Laisse ton enfant chéri boire un verre.

C'était la première fois que Kensuké faisait allusion aux sentiments d'Etsuko pour Saburo devant la famille assemblée.

Saburo étreignit son verre vide et se mit à rire. La portée des paroles de Kensuké était perdue pour lui. Etsuko sourit et répondit calmement :

— L'alcool n'est pas bon pour les jeunes gens.

Puis elle s'empara vivement de la bouteille.

— Il faut écouter Etsuko, dit Chiéko, prenant le parti de son mari avec une agressivité contenue. C'est elle qui dirige la société protectrice de la jeunesse.

Au point où en étaient les choses, il n'y avait plus de raison pour que le sujet tabou de l'absence de Miyo, qui remontait maintenant à trois jours, ne fût discuté ouvertement. Chose surprenante, le même degré d'hostilité et de bonté avait maintenu ce tabou intact, tour de force rendu possible par un accord tacite impliquant Yakichi, qui semblait ignorer toute l'affaire, Kensuké et Chiéko, dont la bonté avait été refusée, et Asako, qui ne parlait pas à Saburo. Mais si une seule clause de cet accord était violée, un moment critique pourrait s'ensuivre. Il semblait maintenant possible que Chiéko révélât l'acte d'Etsuko en sa présence.

« Que ferais-je, se demandait Etsuko, si ce soir, alors que je veux tout dire à Saburo et subir ses récriminations, quelqu'un le mettait au courant devant moi ? Il ne se mettrait pas en colère ; il garderait son calme et cacherait sa déception. Ou, pis encore, il resterait taciturne et sourirait comme s'il me pardonnait. Et ce serait la fin de tout... de la souffrance que j'avais anticipée, de mes rêves insensés, de mon joyeux anéantissement. Rien ne doit arriver avant une heure du matin ! Rien de nouveau ne doit se produire avant que je n'agisse moi-même ! »

Etsuko restait assise sans mot dire, le visage blême.

Ce fut Yakichi qui vint à son aide. Ce fut lui qui, impuissant, partageant involontairement son anxiété, se mit à parler. Ce fut lui qui, bien que n'ayant qu'une vague conscience du sujet de la préoccupation d'Etsuko, eut assez d'expérience pour mesurer la profondeur de son angoisse. Et ce fut lui qui, pour ne pas gâter le voyage du lendemain, sauva Etsuko de Kensuké et de Chiéko en se lançant dans une longue harangue pleine de propos oiseux qui lui étaient propres du temps de sa longue présidence.

— Oui, Saburo, tu as assez bu. À ton âge, je ne buvais ni ne fumais. Toi, tu ne fumes pas, et c'est très bien ainsi. Quand on est jeune, mieux vaut n'avoir pas de goûts que l'on regrette plus tard. Quant à aimer l'alcool, quarante ans n'est pas trop tard. C'est même tôt pour un homme comme Kensuké. Bien entendu, les temps et les générations ont changé. Il y a une grande différence entre les générations et il ne faut pas l'oublier, mais tout de même...

Il y eut un moment de silence interrompu par un éclat de rire d'Asako.

— Voyez ! dit-elle, Natsuo s'est endormi. Je vais le mettre au lit.

L'enfant dormait sur ses genoux. Elle le prit dans ses bras et se leva. Nobuko la suivit.

— Observons la leçon que nous donne Natsuo et conduisons-nous bien, dit Kensuké d'un ton délibérément enfantin, conscient de ce que Yakichi voulait exprimer. Et, Etsuko, veux-tu me rendre la bouteille ? J'ai envie de boire un verre.

Sans presque s'en apercevoir, Etsuko avait gardé la bouteille près d'elle, et sans trop savoir ce qu'elle faisait, elle la glissa vers Kensuké.

Elle essayait, mais sans y parvenir, de détourner ses yeux de Saburo qui, mal à l'aise, évitait son regard.

Tandis qu'elle dévisageait Saburo, Etsuko avait pensé au départ du lendemain, s'efforçant de le considérer comme inévitable. Il lui apparaissait maintenant comme incertain et sujet à modification. La destination à laquelle elle pensait en ce moment n'était pas Tokyo, mais – si l'on pouvait qualifier cela de destination – le vignoble derrière la maison.

La parcelle que la famille Sugimoto appelait « le vignoble » était la partie de la propriété autrefois consacrée à la vigne, maintenant plantée de pêchers et occupée par les trois serres abandonnées. C'était l'endroit d'où ils étaient partis pour voir les cerisiers en fleur et aller à la fête, mais, en dehors de ces occasions, le vignoble était pour les Sugimoto un lieu rarement visité, une sorte d'île déserte.

Etsuko ne pouvait s'empêcher de songer à ses préparatifs : à la façon dont elle s'habillerait lorsqu'elle irait retrouver Saburo, à la façon dont elle empêcherait Yakichi de la voir se pomponner, comment elle se chaufferait, comment elle ouvrirait la porte de derrière avant le coucher pour en supprimer le grincement qui réveillerait toute la maison.

Elle se rendait compte que, si elle désirait une longue conversation avec Saburo, elle n'avait pas besoin de cet entretien secret à une telle heure et en un tel lieu. C'était une risible perte d'énergie. Quelques mois auparavant, quand personne ne connaissait son amour, c'eût été différent. Mais cet amour était maintenant, pour ainsi dire, un secret de polichinelle, et si elle avait voulu éviter un malentendu inutile, il eût été plus sensé de projeter cette rencontre avec lui au-dehors et en plein jour. Pourtant, tout ce qu'elle souhaitait était faire une misérable confession et rien de plus.

Qu'est-ce donc qui lui faisait désirer cette dissimulation si compliquée ?

En cette dernière nuit, Etsuko avait envie de son petit secret, même s'il n'y avait rien à cacher. Ce serait son premier et peut-être dernier secret avec Saburo. Elle voulait le partager avec lui. Même si, finalement, Saburo ne lui apportait rien, elle souhaitait qu'il lui donnât ce menu secret non, cependant, dépourvu de danger. Elle croyait avoir le droit de lui demander ce présent, quel qu'en fût le prix.

Dès la mi-octobre, Yakichi portait un bonnet de nuit tricoté pour se préserver du froid.

Ce bonnet avait pour Etsuko une étrange signification. Quand Yakichi se glissait dans le lit son bonnet sur sa tête, elle savait qu'il n'avait pas besoin d'elle ce soir-là. Lorsqu'il ne l'avait pas, il avait besoin d'elle.

La soirée d'adieu avait pris fin. Il était onze heures et Etsuko pouvait entendre Yakichi respirer dans son sommeil auprès d'elle. Il est indiqué de bien dormir à la veille d'entreprendre un voyage. Son bonnet de laine avait glissé sur un côté, exposant des mèches de ses cheveux blancs huileux. Ses cheveux n'étaient pas d'un blanc neigeux, mais poivre et sel et d'un aspect peu soigné.

Etsuko regarda le bonnet noir à la lumière de la petite lampe dont elle se servait pour lire au lit les nuits où elle ne pouvait dormir. Au bout d'un certain temps, elle éteignit la lumière. Elle ne voulait pas que Yakichi, ouvrant les yeux, eût l'impression qu'elle lisait plus tard qu'à l'ordinaire.

Ainsi étendue dans l'obscurité, elle attendit pendant près de deux heures, toute une éternité. Son impatience et son imagination fébrile et débridée lui dépeignaient son prochain rendez-vous avec Saburo comme un bonheur sans limite. Le fardeau de la confession qui ferait s'abattre sur elle la haine de Saburo était oublié, tout comme une nonne qui, sous l'empire de la passion, a oublié de prier.

Etsuko alla dans la cuisine et passa sur sa chemise de nuit la robe ordinaire qu'elle avait cachée là. Puis elle noua sur sa taille une ceinture, s'entoura le cou d'une écharpe de laine aux couleurs irisées et enfila son manteau de satin noir. Magui dormait profondément dans sa niche près de la porte d'entrée. Il n'aboierait certainement pas. Etsuko franchit la porte de la cuisine et sortit dans l'air nocturne aussi lumineux que le jour sous l'éclairage de la lune.

Elle ne se rendit pas directement au vignoble, mais se dirigea vers la chambre à coucher de Saburo. Sa fenêtre était ouverte et ses couvertures rejetées. Sans doute avait-il sauté par la fenêtre et l'avait précédée au vignoble. Cette preuve de son concours emplît le cœur d'Etsuko d'une joie inattendue et sensuelle.

Le vignoble, bien que généralement vaguement décrit comme étant « derrière la maison », se trouvait de l'autre côté d'une dépression, plutôt une sorte de ravin, dans lequel on plantait des pommes de terre. Un fourré de bambous de quelques mètres de profondeur longeait la bordure du vignoble du côté de la maison, dissimulant les serres.

Etsuko prit le sentier herbeux qui traversait la petite dépression aux pommes de terre. Elle entendit l'appel d'un hibou. La terre retournée du champ, dont les pommes de terre étaient déjà arrachées, était visible au clair de lune, pareille au sol en relief d'une chaîne de montagnes façonnée en carton-pâte. Des bruyères bloquaient une partie du sentier, près desquelles on décelait des empreintes d'espadrilles – celles de Saburo – sur un ou deux mètres de terre meuble.

Elle traversa les bambous, grimpa une petite élévation et entra sous l'ombre d'un chêne, d'où elle pouvait voir une partie du vignoble briller au clair de lune. Sur le seuil de la serre dont presque toutes les vitres étaient brisées, se tenait Saburo, les bras croisés et perdu dans ses pensées.

Ses cheveux noirs coupés court luisaient au clair de lune. Il semblait ignorer le froid et ne portait pas de veston, mais le chandail gris tricoté à la main que Yakichi lui avait donné.

Lorsqu'il aperçut Etsuko, il décroisa ses bras et, joignant les talons, la salua de loin.

Etsuko s'approcha, mais ne pouvait parler. Elle regarda un moment autour d'elle et dit :

— N'y a-t-il aucun endroit où l'on puisse s'asseoir ?

— Si, il y a un tabouret dans la serre.

Etsuko était un peu déçue par le ton de Saburo, qui ne décelait ni hésitation ni timidité.

Il baissa la tête et entra dans la serre où elle le suivit. Le cadre du toit presque à jour et les feuilles de vigne sèches se reflétaient sur le sol jonché de paille. Il y avait là un petit tabouret de bois mouillé par la pluie. Saburo prit un chiffon, essuya le siège avec soin et

l'offrit à Etsuko. Puis, renversant un bidon rouillé, il s'installa dessus ; mais, trouvant bientôt ce siège instable, il s'assit à terre.

Etsuko se taisait. Saburo prit un morceau de paille, le roula autour d'un doigt et le fit crisser.

Puis les mots s'échappèrent de la bouche d'Etsuko :

— C'est moi qui ai renvoyé Miyo.

— Je sais, dit Saburo, levant les yeux avec un calme parfait.

— Qui te l'a dit ?

— Madame Asako.

— Asako ?

Saburo baissa la tête. Il roula une autre paille autour d'un doigt. Il trouvait embarrassant de voir la consternation d'Etsuko. Dans l'imagination échauffée d'Etsuko, l'attitude résignée de ce garçon aux yeux baissés était le résultat de son effort de ces jours derniers pour se donner un air heureux en dépit du fait que son amour et lui avaient été séparés sans raison. Et maintenant, après avoir si longtemps supporté cette peine, il faisait encore montre de cette soumission, de cette incomparable pondération derrière lesquelles se cachait une inexprimable et indomptable résistance qui la blessait plus que les imprécations les plus violentes. Son corps se crispa sur le tabouret.

Elle croisait et décroisait ses mains tout en parlant à voix basse, d'un ton implorant et fébrile. Ses paroles étaient parfois interrompues par ce qui eût fort bien pu être des sanglots, témoignant de la force des émotions qu'elle contenait. Parfois, elle paraissait être en colère :

— Pardonne-moi, je t'en prie. Je souffrais terriblement. Je ne pouvais rien faire d'autre. De plus, tu m'as menti. Tu m'as dit que tu ne l'aimais pas et, pendant tout ce temps, vous étiez, elle et toi, si amoureux ! Que ce mensonge m'a fait souffrir ! Je voulais te faire connaître la peine que tu me causais à ton insu et j'avais l'impression qu'il me fallait te faire éprouver la même intolérable angoisse. Tu ne saurais imaginer combien j'ai souffert ! Je souhaiterais avoir pu tirer cette souffrance de mon cœur pour la mettre à côté de celle que tu ressens maintenant. Nous saurions maintenant laquelle est la pire. J'ai même perdu toute maîtrise et me suis délibérément brûlé la main dans le feu. Regarde ! C'est à cause de toi que je l'ai fait. C'est pour toi que je me suis brûlée.

Elle tendit la main dans le clair de lune, en exposant la brûlure. Saburo allongea la main, effleura le bout des doigts d'Etsuko comme s'il touchait quelque chose d'horrible et laissa vivement retomber sa main.

« À Tenri, se dit Saburo, j'ai vu de tels mendiants. Ils vous montrent leurs blessures pour vous apitoyer, d'horribles blessures. Et Madame est une sorte de noble mendicante. »

Les pensées de Saburo n'allaient pas plus loin. Il ne savait pas que c'était la douleur d'Etsuko qui la rendait fière.

Il ne savait encore qu'Etsuko l'aimait.

Il s'efforçait de saisir, dans la confession décousue d'Etsuko, ce fond de vérité qu'il ne pouvait comprendre. Cette femme souffrait, c'était certain. Elle souffrait et, bien qu'il ne pût en pénétrer le mystère, il savait que la raison de cette souffrance avait un lien avec lui. Lorsque quelqu'un souffre, il faut faire ce que l'on peut pour l'apaiser. Si seulement il savait comment...

— Ne vous tourmentez pas pour moi, madame. Sans Miyo, ce sera un peu triste pendant un certain temps, mais ça n'a pas grande importance, dit-il.

Etsuko ne pouvait croire qu'il disait là toute la vérité. Elle était stupéfaite par l'extraordinaire magnanimité dont il faisait montre. Son regard incrédule cherchait à démêler, dans la bienveillante et simple compassion de Saburo, un humble et bienséant mensonge.

— Tu ne me dis toujours pas la vérité. Celle que tu aimes a été éloignée de force et tu dis que c'est sans grande importance. Comment est-ce possible ? Moi, je te dis tout cela en m'excusant auprès de toi et tu te refuses à te découvrir et à me dire ton vrai sentiment. Ne veux-tu pas me pardonner ?

Dans l'âme simple et transparente de Saburo, il n'y avait adversaire plus démuni contre cette nébuleuse et romantique idée fixe d'Etsuko. Il ne savait par où commencer. Il lui semblait cependant que la base fondamentale de son inquiétude était son mensonge, ce grand mensonge auquel elle venait tout juste de s'en prendre : « Je n'aime pas Miyo. » S'il pouvait la convaincre que cette assertion était vraie, elle s'en trouverait certainement mieux.

Il dit très distinctement :

— Ce n'est pas un mensonge. Vous ne devez vraiment pas vous tourmenter pour moi, madame, parce que je n'aime pas Miyo.

Etsuko riait presque. En tout cas, elle ne pleurait certes pas.

— Tu mens encore ! Toujours le même mensonge ! Crois-tu réellement me leurrer avec un mensonge aussi enfantin ?

Saburo ne savait que dire. Devant cette femme sur laquelle ses paroles n'avaient aucun effet, il était absolument sans recours. Il ne lui restait qu'à se taire.

Pour la première fois, Etsuko éprouvait une détente dans ce doux silence. Le sifflet d'un train de marchandises qui passait dans la nuit lui déchira les oreilles.

Saburo, profondément plongé dans ses pensées, ne l'entendit même pas. « Que puis-je lui dire pour qu'elle me croie ? se demandait-il. La dernière fois, elle m'a posé cette question : "L'aimes-tu ? Ne l'aimes-tu pas ?" comme si cela devait renverser le monde. Et maintenant, elle n'acceptera rien de ce que je lui dirai et prétendra que c'est un mensonge. Je crois qu'elle a besoin d'une preuve. Si je lui dis toute la vérité, elle me croira. »

Il s'accroupit à demi et se lança dans un discours.

— Ce n'est pas un mensonge, madame. Je n'ai jamais vraiment désiré prendre Miyo pour femme. J'en ai parlé à Mère à Tenri. Elle est contre ce mariage. « Tu es encore trop

jeune pour te marier », m'a-t-elle dit. J'ai à peine eu le courage de lui apprendre que Miyo attend un bébé. Mère a été alors plus opposée encore à ce mariage. « Pourquoi prendrais-je pour bru une fille aussi stupide ? a-t-elle dit. Je n'ai même pas envie de la voir, cette fille indécente. » De sorte qu'au lieu de venir à Maiden, elle est rentrée directement de Tenri à la maison.

Ce récit si dépourvu d'artifice et débité d'un ton hésitant débordait de sincérité. Etsuko s'abandonna à une joie intense, l'extase de rêve de ce moment fugitif. Tandis qu'elle écoutait, ses yeux luisaient et ses narines frémissaient.

Comme en transe, elle demanda :

— Pourquoi ne me l'as-tu pas dit ? Pourquoi ne me l'as-tu pas dit tout de suite ?

Puis elle poursuivit sur le même ton :

— En ce cas, quand tu es rentré après le départ de Miyo, cela t'a parfaitement arrangé, n'est-ce pas ?

Ses paroles étaient à demi pensées, à demi prononcées. Elle-même avait de la peine à distinguer entre le soliloque qu'elle se répétait mentalement et les mots qu'elle proférait. Dans un rêve, on voit de jeunes plants se transformer instantanément en arbres fruitiers et de petits oiseaux devenir des chevaux ailés. C'est ainsi que, dans l'extase d'Etsuko, naissaient de folles espérances qui pouvaient se réaliser sur-le-champ.

« Et si j'étais celle que Saburo aime ? pensait-elle. Il me faut avoir la hardiesse de le lui demander. Je ne dois même pas penser que ce que j'espère est faux. Si mon espoir se réalise, je serai heureuse. C'est tout simple. »

C'est ainsi que méditait Etsuko. Un espoir dont on ne craint pas l'anéantissement n'est, en dernière analyse, qu'une sorte de désespoir.

— Eh bien, qui donc aimes-tu ? demanda Etsuko.

Là, cette femme avisée commettait une erreur car, en la circonstance, ce n'étaient pas des mots qui pourraient les rapprocher. Si elle avait allongé la main pour toucher doucement l'épaule de Saburo, tout aurait peut-être pu commencer. Le simple fait de leurs mains mêlées eût peut-être lié ces deux êtres disparates.

Mais les mots se dressaient entre eux comme un implacable fantôme, de sorte que Saburo n'interprétait pas comme il l'eût fallu la rougeur qui montait aux joues d'Etsuko. Il était comme un enfant placé devant un difficile problème d'algèbre. Sa seule réponse était la retraite.

« J'aime... je n'aime pas... et encore... et encore », se disait-il.

L'amour, ce vocable si commode au premier coup d'œil, avait apporté un excès de significations dans la vie qu'il avait menée avec si peu de réflexion. De plus, il menaçait d'imposer à la vie qu'il mènerait à l'avenir une structure inutile. Il ne représentait pour lui qu'une notion n'offrant pas la moindre nécessité.

Il ne trouvait dans sa vie quotidienne aucune place pour un tel mot, un mot pour lequel il pourrait lui arriver de mettre sa vie en jeu. Il lui était même difficile de l'imaginer et tout

cela lui paraissait parfaitement ridicule.

Un jeune homme se trouvait près d'une jeune femme. Il était bien naturel que Saburo eût embrassé Miyo. Ils s'étaient accouplés. C'est ainsi que Miyo portait un enfant dans son sein. Et puis il était tout à fait normal que Saburo se fût lassé de Miyo. Leur jeu enfantin avait atteint son apogée et, pour ce jeu, Miyo ne lui était plus nécessaire. N'importe qui ferait aussi bien l'affaire. De fait, dire qu'il était las de Miyo pouvait n'être pas exact. Pour Saburo, Miyo n'avait plus besoin d'être Miyo, voilà tout.

Saburo n'agissait jamais selon la notion que si l'on n'aimait pas quelqu'un, on devait être amoureux de quelqu'un d'autre, ou que si l'on aimait quelqu'un, on ne pouvait être amoureux de quelqu'un d'autre. Par conséquent, il était de nouveau incapable de lui répondre.

Qui donc pouvait acculer ainsi cet innocent jeune homme ? Qui donc était à blâmer de l'obliger à faire des réponses inconsidérées ?

Saburo conclut qu'il lui fallait suivre non sa propre inclination, mais une tactique généralement pratiquée, attitude propre à ceux qui, depuis l'enfance, ont vécu dans une famille étrangère.

Une fois sa décision prise, il ne lui fallut pas longtemps pour lire dans les yeux d'Etsuko le souhait qu'il prononçât son nom.

« Ses yeux sont humides d'anxiété, se dit-il. C'est bien ça. La bonne réponse est son nom. Voilà ce qu'elle veut sans aucun doute. »

Il arracha un grain de raisin sec près de lui et le roula dans sa paume. Puis il baissa la tête et dit distinctement :

— C'est vous, madame.

Dans sa voix, le mensonge n'était que trop évident. Il lui faisait savoir qu'il ne l'aimait pas de façon plus précise que s'il avait dit : « Je ne vous aime pas. » Il n'était pas nécessaire d'avoir la tête froide pour lire à travers ce mensonge sans artifice et Etsuko, bien que plongée dans l'extase, revint à elle en entendant ces mots.

Tout était fini.

Elle rajusta ses cheveux glacés par l'air nocturne. Puis elle dit d'une voix pondérée et courageuse :

— Nous ferions bien de rentrer. Nous devons partir demain de bonne heure et il faut que je dorme un peu.

Saburo baissa légèrement l'épaule gauche et se leva, l'air désolé. Etsuko sentit le froid sur sa nuque et resserra son écharpe. Saburo remarqua que les lèvres d'Etsuko luisaient dans l'ombre des feuilles de vigne séchées.

Saburo était las de ce dialogue ennuyeux. En regardant Etsuko à la dérobée, il avait vu en elle non pas une femme, mais une sorte de monstre spirituel, une incarnation spirituelle

indéfinissable qui haïssait, souffrait, saignait ou poussait un cri de joie : une personnification de nerfs à vif.

Mais comme elle se levait pour serrer l'écharpe autour de son cou, Saburo, pour la première fois, prit conscience qu'elle était une femme. Comme elle se préparait à quitter la serre, il tendit le bras et lui barra le passage.

Elle tenta de l'écarter et le regarda fixement pour lui intimer l'ordre de la laisser passer. Comme la rame d'un canot projeté à travers une eau pleine d'herbes vient frapper le fond d'un autre canot, les muscles vigoureux du bras de Saburo heurtèrent la souple poitrine d'Etsuko.

Il ne fut pas découragé par son regard et ouvrit doucement la bouche. Puis il rit tout bas d'un air rassurant. Et semblant ne pas s'en rendre compte, il cligna vivement des paupières à plusieurs reprises.

Pourquoi Etsuko ne prononçait-elle un seul mot pendant tout ce temps ? Était-ce parce qu'elle en était enfin venue à comprendre que les mots étaient inutiles ? Était-ce parce que, comme quelqu'un qui regarde au fond d'un précipice et en devient fasciné au point de ne pouvoir penser à rien d'autre, elle avait enfin saisi l'échec de ses espérances et ne pouvait maintenant que s'y résoudre ?

Pressée contre cette chair jeune et hardie, son corps devint moite et son mantelet glissa de ses épaules.

Elle résistait sans savoir pourquoi. Elle résistait comme si cette résistance était un appui.

Il la maintenait fermement, lui immobilisant les bras. Elle ne cessait d'agiter la tête, ce qui empêchait leurs lèvres de se rencontrer. Dans l'intensité de la lutte, Saburo trébucha contre le tabouret et tomba sur un genou dans la paille. Etsuko s'échappa de ses bras et se précipita hors de la serre.

Pourquoi criait-elle ? Pourquoi appelait-elle à l'aide ? Qui appelait-elle ? Quel autre nom que celui de Saburo voulait-elle crier ? Y avait-il pour venir à son secours quelqu'un d'autre que Saburo ? Ainsi, pourquoi appelait-elle à l'aide ? Et à quoi cela servirait-il ? Où était-elle ? Où voulait-elle aller ? D'où voulait-elle être sauvée et où voulait-elle être emmenée ?

Saburo courut après elle et la jeta dans l'herbe qui croissait avec exubérance près des serres. Elle tomba dans une épaisse végétation. Les herbes folles leur blessèrent les mains, mêlant leur sang et leur sueur, ce dont ils ne s'apercevaient guère.

Voyant la figure de Saburo tout près de la sienne, rouge, moite et luisante, Etsuko pensa : « Existe-t-il en ce monde quelque chose d'aussi beau que le visage d'un jeune homme rendu merveilleux par le désir et radieux par la passion ? » Mais, détaché de ces pensées, son corps résistait toujours.

Saburo la maintenait à terre de toute la force de sa poitrine et de ses bras et pendant ce temps, comme par jeu, il arrachait avec ses dents les boutons de son mantelet de satin noir. Etsuko n'était plus qu'à demi consciente. Elle n'éprouvait qu'une affection débordante pour cette active et lourde tête qui roulait sur sa poitrine.

Et pourtant, à ce moment, elle cria.

Avant que Saburo ne fût surpris par ce cri perçant, son corps souple retrouva toutes ses facultés et il se prépara à fuir. Non par logique ou par réflexe conditionné, la fuite lui vint à l'esprit par le même processus que celui de la perception directe des animaux dont la vie est en danger. Il écarta son corps, se leva et se mit à courir dans la direction opposée à la maison des Sugimoto.

Une force terrible monta en Etsuko. Elle sortit brusquement de la demi-stupeur dans laquelle elle était tombée, rattrapa le fugitif et s'agrippa à lui.

— Attends ! Attends ! cria-t-elle.

Plus elle lui ordonnait de l'attendre, plus il courait. Tout en fuyant, il s'efforçait de libérer son corps des bras qui le retenaient. Elle se cramponna à la cuisse de Saburo de toute son énergie sans presque se rendre compte qu'il la traînait dans des ronces.

Yakichi ouvrit les yeux et vit qu'Etsuko n'était pas près de lui. Sentant ses pires craintes justifiées, il alla dans la chambre de Saburo, où il trouva le lit vide. Sur le sol, au-dehors, il aperçut des empreintes de pas.

Il se rendit à la cuisine et, dans le clair de lune, constata que la porte était restée ouverte. S'ils étaient sortis de ce côté, supposa-t-il, ils devaient s'être dirigés vers les poiriers ou le vignoble.

Il se mit à descendre l'allée, mais revint soudain sur ses pas. Sur le seuil du hangar, il y avait une pioche. Il en saisit le manche et emporta l'outil sans raison apparente... pour se défendre, peut-être.

En atteignant la lisière du fourré de bambous, Yakichi entendit les cris d'Etsuko. Il jeta la pioche sur son épaule et se mit à courir.

Comme Saburo se débattait désespérément pour s'échapper, il se retourna et vit Yakichi accourir vers lui. Las de courir, il demeura immobile et observa Yakichi, haletant, se diriger vers lui.

Etsuko sentit que la force de s'enfuir abandonnait Saburo et se redressa, se demandant ce qui était arrivé.

Tout son corps eût dû être douloureux, mais elle n'en avait pas encore conscience. Elle se rendit compte que quelqu'un se tenait auprès d'elle. C'était Yakichi, en chemise de nuit, appuyé sur sa pioche. Sa chemise ouverte laissait voir sa poitrine nue et ses efforts pour retrouver son souffle. Elle le regarda dans les yeux sans défaillir.

Le corps du vieillard était tout tremblant. Il baissa les yeux, incapable de croiser son regard.

Son indécision emplît Etsuko de colère. Elle lui arracha la pioche et l'abattit vers l'épaule de Saburo qui se tenait debout près d'elle, saisi, n'attendant rien, ne comprenant rien. La blanche lame d'acier bien effilée passa par-dessus son épaule et pénétra dans sa nuque.

Le jeune homme poussa un petit cri étouffé et chancela en avant. Le coup suivant lui brisa le crâne. Saburo porta ses deux mains à sa tête et s'effondra.

Yakichi et Etsuko, figés, regardaient le corps qui remuait encore faiblement. En vérité, ils ne voyaient rien du tout.

Au bout de quelques secondes qui leur parurent une éternité, Yakichi demanda :

— Pourquoi l'as-tu tué ?

— Parce que tu ne l'as pas fait.

— Je n'avais pas l'intention de le tuer.

Etsuko tourna vers lui des yeux furieux.

— Tu mens. Tu allais le tuer. Voilà ce que j'attendais. Tu ne pouvais me sauver sans tuer Saburo. Mais tu hésitais, tu tremblais honteusement. Il m'a donc fallu le tuer à ta place.

— Tu ne peux m'attribuer ce crime !

— Qui te l'attribue ? Demain matin, de bonne heure, j'irai à la police. J'irai seule.

— Ne te presse pas. Il y a un tas de choses auxquelles il faut réfléchir. Mais pourquoi, oh, pourquoi devais-tu le tuer ?

— Parce qu'il me faisait souffrir.

— Mais ce n'était pas sa faute !

— Ce n'était pas sa faute ? Mais si ! Il a eu ce qu'il méritait pour me faire du mal. Personne n'a le droit de me faire souffrir. C'est inadmissible.

— Et qui peut décider que c'est inadmissible ?

— Moi. Et ce que je décide, personne n'y peut rien changer.

— Tu es une femme effrayante !

Yakichi poussa un long soupir, comme s'il découvrait pour la première fois qu'il n'était pas l'auteur du crime.

— Écoute. Ne nous pressons pas. Prenons notre temps pour réfléchir à ce que nous pouvons faire. En attendant, nous ferons bien de nous assurer que personne ne puisse le découvrir.

Il prit la pioche des mains d'Etsuko. Le manche était humide du sang éclaboussé.

Yakichi se livra alors à une étrange besogne. Il y avait près de là une parcelle de terre meuble préparée pour y planter du riz. Là, comme un cultivateur travaillant très avant dans la nuit, il se mit assidûment à creuser une fosse.

Pendant le long temps qu'il fallut à Yakichi pour préparer la tombe peu profonde,

Etsuko, assise près de là, regardait fixement le cadavre de Saburo, étendu face contre terre. Le bas de son chandail était légèrement retroussé et la peau nue de son dos apparaissait là où sa chemise kaki avait été relevée avec le chandail. Elle avait une couleur cendrée. L'une de ses joues était enfoncée dans l'herbe et sa bouche, tordue par la douleur, découvrait une rangée de dents blanches et aiguës. Il paraissait presque sourire. Sous son front, où dégouttaient des fragments de cervelle, ses paupières semblaient profondément enfoncées dans ses orbites tant ses yeux étaient étroitement fermés.

Ayant fini de creuser, Yakichi alla près d'Etsuko et lui tapota l'épaule.

Il était difficile de saisir la tête et le tronc ensanglantés du cadavre, de sorte que Yakichi le prit par les jambes et le traîna dans l'herbe. Même dans la nuit, des taches brunes étaient visibles là où il était resté allongé. Le visage renversé de Saburo s'agitait comme s'il hochait la tête tandis qu'il heurtait des pierres ou des mottes de terre.

Yakichi et Etsuko jetèrent vivement de la terre sur le corps étendu dans la fosse. Tout ce qui restait enfin à recouvrir fut le visage souriant aux yeux clos et à la bouche entrouverte. Les dents de devant brillaient, très blanches, au clair de lune. Etsuko jeta la pioche sur le sol, prit de la terre dans sa main et la déversa dans la bouche de Saburo. La terre coula dans la sombre cavité buccale. Yakichi ramena avec la pioche une grande masse de terre de l'un des côtés de l'excavation et en recouvrit le visage du mort.

Quand le cadavre disparut entièrement sous une épaisse couche de terre meuble, Etsuko la piétina pour la tasser. Elle ne portait que ses socquettes et la terre molle lui paraissait familière, comme si elle eût été nu-pieds.

Pendant ce temps, Yakichi inspectait le terrain tout alentour pour effacer du pied les traces de sang. Puis il les recouvrait de terre et les piétinait de nouveau.

Dans la cuisine, ils nettoyèrent leurs mains souillées de terre et de sang. Etsuko avait retrouvé ses sandales et les avait mises pour rentrer. Elle ôta ses vêtements maculés de sang.

Les mains de Yakichi tremblaient si violemment qu'il ne pouvait puiser de l'eau. Etsuko, qui ne tremblait pas, le fit à sa place et lava avec soin les taches de sang qui étaient restées dans l'évier.

Etsuko fut la première à quitter la cuisine, emportant ses vêtements roulés en un tas. À peine sentait-elle les brûlures et les meurtrissures subies lorsqu'elle avait été traînée par Saburo. Ce n'était pas là, en tout cas, une vraie souffrance.

Magui hurla, mais cessa aussitôt.

À quoi pourrait-on comparer le sommeil qui, ainsi qu'une faveur divine, s'empara d'Etsuko dès qu'elle se glissa dans le lit ? Yakichi écoutait, stupéfait, sa respiration paisible. Une longue lassitude, une lassitude infinie, une lassitude immense bien plus incommensurable que le crime qu'Etsuko venait de commettre, une lassitude parachevée provenant des innombrables souffrances accumulées qui l'avaient amenée à accomplir un

geste effectif... personne ne pourrait assurément dormir d'un sommeil aussi innocent sans l'avoir payé d'une telle lassitude ?

Cependant, après la courte période de répit qui lui avait été octroyée, Etsuko s'éveilla. Autour d'elle, tout était plongé dans l'obscurité. La pendule marquait les lourdes et mélancoliques secondes. Auprès d'elle, Yakichi, frissonnant, ne pouvait trouver le sommeil. Etsuko ne parla point. Personne n'entendrait sa voix. Elle ouvrit délibérément les yeux dans les ténèbres de la pièce. Elle ne pouvait rien voir.

Elle entendit le chant du coq dans le lointain. Même en ce moment, bien avant l'aurore, les coqs chantaient. L'un d'eux commençait et un autre lui répondait. Puis un autre chant montait et un autre retentissait. Le chant des coqs, au milieu de la nuit, se poursuivait infatigablement.

... Rien n'avait changé.

4^{ème} de couverture

La jeune veuve Etsuko est amoureuse d'un domestique de la maison de son beau-père Yakichi, chez qui elle vit. Ses beaux-frères, belles-sœurs et leurs enfants vivent sous le toit de l'ancêtre, qui est devenu l'amant d'Etsuko.

Une nuit, Etsuko donne rendez-vous au garçon qu'elle désire. Comprenant enfin ce qu'elle veut, il se jette sur elle. Elle perd connaissance. Quand elle revient à elle, il s'enfuit. Elle le poursuit, le rattrape, le frappe d'un coup de houe et le tue

— Yakichi était là.

Roman d'une grande force sournoise, obscure et nerveuse, cette œuvre est une peinture d'une passion bridée par un milieu, mais qui finit par tout consumer.

-
- [1](#) Pâté fait de blé et de haricots fermentés. *(N.d.T.)*
 - [2](#) Premier ministre pendant la Seconde Guerre mondiale. *(N.d.T.)*
 - [3](#) Prison où l'on enfermait un grand nombre de criminels de guerre. *(N.d.T.)*
 - [4](#) Série de boîtes laquées s'emboîtant les unes dans les autres. *(N.d.T.)*
 - [5](#) Secte shintoïste. *(N.d.T.)*
 - [6](#) Poésie populaire de dix-sept syllabes. *(N.d.T.)*
 - [7](#) Éventail qui ne se plie pas. *(N.d.T.)*